



BIBLIOTECA  
CENTRALA A  
UNIVERSITĂȚII  
DIN  
BUCUREȘTI

nº Curent 66239 Format .....

nº Inventar A 48409 Anul .....

Sectia Depozitiv Rostul .....

ARCHIDUC LÉOPOLD D'AUTRICHE

SOUVENIRS  
DE  
LA COUR DE VIENNE



PRÉFACE ET TRADUCTION DE G. WELTER

PAYOT, PARIS

**SOUVENIRS  
DE LA COUR DE VIENNE**

## A LA MÊME LIBRAIRIE

HILAIRE BELLOC. — <i>Marie-Antoinette, 1755-1793</i> .....	32 fr.
— <i>Richelieu, 1585-1642. Préface de Pierre Lorson</i> .....	24 fr.
VICTOR BIBI, professeur d'histoire à l'Université de Vienne. — <i>Napoléon II. Roi de Rome, Prince de Parme, Duc de Reichstadt, 1811-1832</i> .....	20 fr.
— <i>Metternich, 1773-1859</i> .....	25 fr.
— <i>François II, le beau-père de Napoléon</i> .....	20 fr.
EGON CÉSAR COMTE CORTI. — <i>Elisabeth, impératrice d'Autriche, d'après les écrits laissés par l'impératrice, les journaux intimes de sa fille et d'autres journaux et documents inédits</i> .....	40 fr.
GÉNÉRAL A. VON CRAMON. — <i>Quatre ans au G. Q. G. austro-hongrois pendant la Guerre Mondiale comme représentant du G. Q. G. allemand</i> .....	24 fr.
Dr OTTO ERNST. — <i>Le dernier siècle de la Cour de Vienne. François-Joseph, d'après sa correspondance intime. Documents tirés des archives secrètes de la Maison d'Autriche</i> .....	25 fr.
BERTITA HARDING (Senora B. Leonarz de Harding). — <i>Maximilien d'Autriche, empereur du Mexique, 1832-1867</i> .....	24 fr.
RICHARD KRALIK. — <i>Histoire de Vienne, depuis l'Empire romain jusqu'à nos jours</i> .....	30 fr.
COMTESSE LARISCH VON WALLERSEE WITELSBACH. — <i>Les Secrets d'une Maison royale</i> .....	20 fr.
EMIL LUDWIG. — <i>Bismarck</i> .....	40 fr.
— <i>Guillaume II</i> .....	30 fr.
ALEXANDRE MAHAN. — <i>Marie-Louise, la Némésis de Napoléon</i> . .....	25 fr.
— <i>Marie-Thérèse d'Autriche, 1717-1780</i> .....	25 fr.
A. MOUSSET. — Un drame historique. <i>L'Attentat de Sarajevo</i> . Documents inédits et texte intégral des sténogrammes du procès. .....	50 fr.
K. F. NOWAK. — <i>Les Dessous de la Défaite. Der Weg zur Katastrophe et Der Sturz der Mittelmächte</i> . La chute des puissances centrales en 1916-1918 expliquée par des révélations nouvelles sur la personnalité et le rôle des dirigeants et des grands chefs .....	30 fr.
— <i>Les Dessous de la Révolution</i> . L'Allemagne et l'Autriche en novembre 1918 .....	25 fr.
PROFESSEUR S. K. PADOVER. — <i>Joseph II, l'empereur révolutionnaire, 1741-1790</i> .....	24 fr.
GÉNÉRAL MAX RONGE, dernier chef du Service des Renseignements au Grand Quartier Général et à l'Etat-Major Général des armées austro-hongroises. — <i>Espionnage</i> . Douze années au Service des Renseignements .....	24 fr.
KARL TSCHUPPIK. <i>François-Joseph et Madame Schratt</i> . D'après les carnets du comte Lonyay, chambellan de S. M. François-Joseph. .....	18 fr.
COLONEL VON WALZEL. — <i>Un Service d'Espionnage</i> . Souvenirs de quatorze années au Service des Renseignements austro-hongrois, 1905-1918 .....	15 fr.

66239

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

Inu. A. 48. 409

ARCHIDUC LÉOPOLD D'AUTRICHE

244109

# SOUVENIRS DE LA COUR DE VIENNE

PRÉFACE ET TRADUCTION DE G. WELTER



2444

PAYOT, PARIS

106, Boulevard St-Germain

1937

Tous droits réservés

BUCURESTI  
cla..... 66239  
ventor..... 63582

RC 100/02

CONTROL 1953

1956

**B.C.U. Bucuresti**



C63582

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

## PREFACE

*Tragique fut le sort des Habsbourgs. Pendant plus d'un demi-siècle, la fatalité s'acharna sur cette Maison, une des plus anciennes et des plus nobles du monde, avec une opiniâtreté dont l'Histoire offre peu d'exemples.*

*François-Joseph était monté sur le trône de ses ancêtres en 1848, l'année où l'Europe des rois commençait à trembler sur ses fondements séculaires, et il était mort en 1916, à la veille de l'écroulement de trois monarchies impériales, dont celle d'Autriche.*

*Durant ce long règne, il avait vu la mort frapper autour de lui à coups redoublés : son frère cadet Maximilien, empereur du Mexique, avait été fusillé par ses sujets révoltés en 1867; sa belle-sœur Charlotte, née princesse de Belgique, veuve de Maximilien, avait sombré dans la folie quelques mois plus tard; son fils unique Rodolphe, qui unissait au sang violent des Habsbourg-Lorraine le sang avarié des Wittelsbach de Bavière, avait péri, suicidé ou assassiné, avec la belle Marie Vetsera, au pavillon de chasse de Meyerling, en 1889; la sœur de sa femme, la duchesse d'Alençon, avait été brûlée vive dans l'incendie du Bazar de la Charité, à Paris, en 1897; son épouse, la belle, bizarre et touchante Elisabeth, avait été poignardée à Genève*

par un anarchiste, en 1898; enfin son neveu, l'archiduc François-Ferdinand, devenu héritier du trône après la mort de Rodolphe, avait été tué à Serajevo, en juin 1914, du coup de revolver qui allait éveiller le hurlement des canons de la Grande Guerre.

Un autre que François-Joseph eût été brisé moralement par tant de malheurs accumulés. Mais il avait, en lui, ce qui avait permis à Louis XIV de supporter allègrement la mort de son fils et de son petit-fils, je veux dire cette indifférence que donne à un prince le souci constant de son prestige. L'étiquette interdit de pleurer et, inculquée dès la plus tendre enfance à un homme qui devra régner, elle annihile en lui la capacité même de souffrir. Qu'est la mort d'un proche, en effet, pour celui dont le principal souci est de savoir quel uniforme il mettra le jour des funérailles, combien de décorations il y accrochera et dans quel ordre elles seront pendues? La première chose que François-Joseph dit à Elisabeth, lorsqu'elle lui annonce la mort de Rodolphe, la première question qu'il se pose, c'est de savoir si le pape autorisera de célébrer les obsèques religieuses du présumé suicidé.

Le personnage principal du livre qu'on va lire, c'est l'Étiquette, la reine des rois, la régente des princes, la despote mystérieuse dont les ordres sont sans appel et à la tyrannie de qui l'on ne saurait échapper qu'en quittant la Cour. C'est là ce qui donne une valeur historique à ces simples souvenirs.

L'archiduc Léopold, fils de Ferdinand IV, dernier



grand-duc de Toscane, n'est pas un écrivain, nonobstant quelque prétention au style romanesque. Mais son récit est sincère, varié, vivant, et d'un intérêt passionnant par la connaissance qu'a l'auteur du milieu qu'il décrit. Vraiment « on croit y être » et je puis l'assurer avec l'autorité d'un homme à qui les hasards de l'existence ont permis de voir de près la vie des Cours.

Quelle galerie de fantoches majestueux nous présente Léopold, mais aussi quelle galerie de révoltés! Car l'étiquette espagnole, en dépit de longs efforts, n'était pas parvenue à dompter ceux que Bismarck appelait les « archiducs fous ». Grands chasseurs, grands buveurs, grands trousseurs de filles, ils étaient dignes de leur nom — Habsbourg veut dire « château des faucons » — car ils avaient la sauvagerie dans les veines. Et, soudain, des emportements de fauve. Nous verrons l'un d'eux frapper à coups de cravache sa femme, une infante de Portugal; un autre vouloir pénétrer, avec ses compagnons de bouteille, dans la chambre de la sienne, qui était près d'accoucher; un troisième arrêter dans la rue un cortège funèbre de pauvres, ordonner de mettre le cercueil à terre, parce qu'il voulait, disait-il, sauter par-dessus le corbillard avec son cheval; et il l'aurait fait si la foule ne lui avait jeté des pierres.

Les archiducs, innombrables descendants d'une race prolifique, faisaient le désespoir de François-Joseph. D'un tempérament posé, de mœurs régulières, — il se couchait à neuf heures et se levait à quatre, — il ne pouvait comprendre, et encore moins pardonner, leurs

*excentricités. Elles sortaient trop du cadre prévu par le protocole. Ce qui le mettait particulièrement en fureur, c'était leur manie de vouloir, tout d'un coup, renoncer à leurs titres et prérogatives pour épouser une petite actrice. Lui, il est vrai, en avait bien une comme amie, la jolie Katty Schratt, mais c'était l'impératrice elle-même qui la lui avait choisie et, d'ailleurs, il ne se montrait jamais avec elle en public. Car il respectait l'étiquette.*

*La valeur documentaire des souvenirs de l'archiduc Léopold est d'autant plus précieuse que la société qu'ils dépeignent est, partout, en voie de disparition.*

*La féodalité était, dans son genre, une institution si parfaite et si solide que, après sa chute politique, les principes moraux qu'elle avait établis ont survécu pendant des siècles. A l'idéal monarchique de l'Etat, correspondait un idéal aristocratique de la société, lequel est, longtemps encore, demeuré le modèle que l'éducation présentait à l'enfant, non seulement dans les familles nobiliaires, mais aussi dans la bourgeoisie et, à un certain point, dans le peuple même. Point d'honneur, politesse, respect des convenances, respect de la hiérarchie, respect de la parole donnée, ces sentiments ont régenté la vie sociale jusqu'à une époque toute récente.*

*Nous avons changé tout cela. Négligeant la question de savoir si c'est un bien ou un mal, et, pour nous en tenir à notre seul sujet, constatons que la démocratie, coulant à pleins bords, a fait irruption jusque dans les*

palais. En Allemagne, en Autriche, en Russie, en Espagne, l'inondation a balayé empereurs, rois, grands-ducs, archiducs, infants, princes souverains et princes du sang. Le Kaiser a été remplacé par un ancien peintre en bâtiment, le tsar par le fils d'un cordonnier, et le souverain d'Italie réduit au rôle de roi-consort d'un dictateur, ancien instituteur. Il n'est pas jusqu'à l'Angleterre, pourtant si loyaliste, qui n'ait montré, par un récent exemple, que l'opinion publique, au jour d'aujourd'hui, s'arrogé le droit de contrôler jusqu'aux sentiments les plus intimes du monarque.

Définitivement, l'Europe des rois a fait place à l'Europe des peuples. L'archiduc Léopold se situe entre les deux. Il se croit sincèrement de la seconde et il critique non moins sincèrement la première, mais sa critique n'est pas assez violente pour qu'on n'y surprenne pas comme un regret, comme un adieu. Sa révolte est, à la fois, puérile et charmante.

Et, enfin, son livre est tout éclairé du reflet de cette délicieuse Vienne d'avant-guerre, où semblait se marier, à la Gemüthlichkeit allemande, un peu de l'insouciance slave et de la grâce italienne, où un monde heureux, trop heureux, oubliait, en valsant, qu'il allait mourir.

G. W.

# SOUVENIRS DE LA COUR DE VIENNE

---

## DEMAIN MATIN, A QUATRE HEURES ET DEMIE

J'ai vingt et un ans. Hier, j'ai revêtu pour la première fois la tunique de l'officier et tout mon être déborde de fierté; d'ordinaire, c'est au berceau que les archiducs reçoivent leur brevet de sous-lieutenant, mais moi, seul de mon espèce, j'ai véritablement gagné les galons et les étoiles qui désignent mon grade. Pendant près de trois ans, j'ai été cadet de la marine et je n'ai, durant tout ce temps, joui d'aucune faveur et d'aucun privilège. Avec autant de conscience que mes jeunes camarades, j'ai potassé les manuels, mordu au granit de la science, navigué sur les bateaux-écoles et, tout comme eux, j'ai maintes fois été, pour des gamineries, mis aux arrêts...

Tout cela est maintenant le passé. Mon temps d'études est, Dieu merci, achevé et me voilà maintenant avec des étoiles au collet. Je me regarde dans le miroir et ces étoiles me semblent plus brillantes que celles que je contemplais au firmament. Mais mon regard est plus brillant encore d'une joyeuse émotion : demain, à la première aurore, je serai reçu par l'empereur François-Joseph.

Une drôle d'heure pour une audience : quatre heures et demie du matin, lorsque dorment encore le

palais de la Hofburg et la ville entière. Mais François-Joseph aime à se lever très tôt et, à quatre heures déjà, son valet de chambre Ketteler lui fait la barbe. Mon père, le grand-duc de Toscane, cousin et ami intime de François-Joseph, m'a dit avant mon départ pour Vienne :

« Le mieux serait qu'il te reçoive pendant son premier déjeuner. Quand son corps est encore tout frais de la douche, quand l'arome du café flatte son odorat et qu'il voit devant lui, tout chauds, les délicieux croissants qu'on a cuit spécialement pour lui, quand il n'a pas encore fumé, mais qu'il savoure d'avance le bon cigare qu'il allumera tout à l'heure et, surtout, quand il n'a pas encore lu les journaux et les rapports, c'est le meilleur moment pour être reçu. Il est alors plus à son affaire et il accorde plus d'attention au visiteur. Dis à l'aide de camp de service que tu tiens à être admis auprès de Sa Majesté dès la première heure. »

J'ai suivi le conseil de mon père et l'aide de camp vient de me faire savoir que François-Joseph veut bien me recevoir demain matin à quatre heures et demie.

Il reste encore neuf heures jusqu'au moment de l'audience. Comment, dans cette attente pénible, tuer le temps?

Je quitte le palais, où je loge dans les appartements réservés aux archiducs de passage à Vienne et aux souverains étrangers, et je m'en vais flâner sur les boulevards du Ring.

Il fait déjà nuit. Les cafés brillent de mille feux et laissent échapper des flots de musique. Les valseuses de

Strauss remplissent la rue de leurs rythmes joyeux. Les terrasses sont pleines de monde, les trottoirs encombrés de promeneurs.

Ce tourbillon de vie m'excite et m'enivre. Je viens de passer une année et demie sur le bateau-école et plusieurs mois dans le port militaire de Pola, j'ai oublié l'agitation de la capitale et j'ai l'impression d'être dans une chaudière bouillante.

Ce n'est que vers minuit que le calme revient. La musique se tait, les terrasses des cafés se vident, les lumières s'éteignent et les promeneurs disparaissent. Je suis fatigué d'avoir marché quatre heures et je regagne la Hofburg. Mais je sais bien que je ne trouverai pas le sommeil, je suis trop excité par tant de nouvelles impressions et, plus encore, par la perspective de l'audience prochaine.

Il y a bien longtemps que je n'ai vu l'empereur. Lorsque j'étais enfant, il venait souvent voir mon père à Salzburg, mais il ne faisait aucune attention à moi, il semblait, d'ailleurs, ne rien remarquer. Ce n'est que plus tard — j'avais alors quatorze ans — que mon père m'emmena à Vienne et me présenta à la Cour. François-Joseph me tapota la joue et grommela derrière ses grosses moustaches :

« Brave petit garçon ! »

Mais il m'oublia aussitôt et se mit à parler chasse. Il parla du cerf que mon père avait tué l'année précédente, du cerf que Léopold de Bavière avait manqué deux fois, il en parla avec tant de feu que je compris bien vite qu'il s'intéressait beaucoup plus à ces ani-

maux qu'à ma personne. Je me sentis un peu offensé, mais ce sont des blessures qui, à cet âge, se ferment aussitôt et ne laissent aucune trace...

« Se souvient-il encore de moi? Et comment va-t-il me recevoir? » Telles étaient les questions que se posait mon impatience. Mon Dieu, encore trois heures et demie à attendre!

Debout près de la fenêtre, je regardais s'éteindre les dernières lumières du château. La Hofburg était plongée dans le sommeil. Enveloppée des voiles de la nuit, elle paraissait encore moins accueillante, encore plus mystérieuse que de jour. La lune s'est cachée derrière les nuages et la cour du palais, où donne la fenêtre de ma chambre à coucher, est sombre et vide comme un puits.

J'ouvre la croisée. Un silence de mort. De temps en temps, cependant, un bruit de pas monte des profondeurs noires. On entend des bottes à clous frapper en cadence les dalles de pierre. C'est la garde.

Les ténèbres et le calme qui enveloppent le palais, les pas des soldats qui le gardent, tout cela rappelle une prison et je me dis :

« La différence n'est pas grande. La Hofburg elle-même a été, pour beaucoup de ses habitants, une prison, une prison avec des barreaux dorés aux fenêtres. Si les pierres pouvaient parler, elles raconteraient les terribles drames qui s'y sont déroulés, elles parleraient des centaines de vies qui y ont été brisées ou enterrées... »

Je sais — je l'ai souvent entendu dire — que les mu-

railles grises de ce palais ont vu plus de tragédies que les cachots de la Bastille ou que les « sacs de pierre » de la forteresse russe de Schlussembourg. Mais ne rêvons pas à toutes ces tristesses, cela donne du noir. Pensons plutôt à autre chose.

Mais à quoi donc ?

Eh bien, par exemple, à l'étiquette espagnole qui règne ici. J'ai toujours écouté avec grand intérêt les récits qu'on m'a fait des mœurs et usages de la Hofburg.

#### PRISONNIERS DE L'ÉTIQUETTE

Ce n'est pas dans toutes les monarchies que la famille régnante est, comme en Autriche, hermétiquement isolée du peuple. L'éducation des princes y est délibérément dirigée dans ce sens. La Hofburg et les autres palais impériaux ressemblent à des châteaux-forts dont le pont-levis est toujours dressé. On dirait que les habitants n'en sont jamais sortis qu'en chaise à porteurs; ils voient bien des hommes autour d'eux, mais ils ne veulent pas les reconnaître comme tels.

De même qu'il existe comme un large glacis entre l'empereur François-Joseph et la plupart des membres de sa famille, et qu'ils ne peuvent, pour ainsi dire, approcher de lui qu'en rampant dans la poussière, de même, ils conservent à leur tour, et avec une morgue insupportable, une immense distance entre eux et les autres hommes.

Dans leur cage dorée, ils ont une vie strictement réglée; leur geôlier, c'est ce « cérémonial espagnol »



aussi célèbre que mystérieux, et auquel doivent se plier tous les habitants et tous les visiteurs de la Hofburg. Il a été introduit à Vienne par l'empereur Rodolphe II, alchimiste et astrologue, ermite et misanthrope. Cet empereur avait passé sa jeunesse en Espagne et il en avait rapporté les règles d'étiquette que, dès son avènement, il implanta à Vienne.

A plusieurs reprises, sous sa direction, le cérémonial fut encore rendu plus sévère et poussé jusqu'aux derniers raffinements. A l'image de l'empereur Rodolphe, l'étiquette de la Cour tendait à créer une caste soigneusement passée au crible, élevée au-dessus du reste de l'humanité, et distincte des autres mortels par le privilège qu'elle avait d'appartenir à une famille régnante.

Quelques exemples suffirent à caractériser cette institution moyenâgeuse; elle était particulièrement en faveur en Espagne, où le tempérament national avait une tendance naturelle à la *grandessa*, à la morgue et à une politesse maniérée unie à une médiocre liberté d'esprit.

#### ESCLAVES DE L'ÉTIQUETTE

Sous Philippe II d'Espagne, au xvi<sup>e</sup> siècle, l'étiquette allait jusqu'à prescrire exactement de quelle façon devait se comporter le roi s'il désirait, le soir, rendre à son épouse une visite intime.

A l'heure fixée, on habillait le roi d'un habit collant et d'un mantelet couvrant les épaules. Le chapeau à plumes sur la tête, l'épée au côté, avec, au cou, la lourde chaîne d'or massif de la Toison d'Or et, dans la

main gauche une carafe d'eau, précédé du grand-maître des cérémonies, flanqué de haliebardiens et de laquais portant des chandelles, le roi, à pas lents et mesurés, traversait les salles du palais jusqu'au salon menant aux appartements de la reine.

Celle-ci avait été, de son côté, revêtue de lourds atours noirs. Portant à la main un flambeau d'or où brûlait une chandelle parfumée, entourée de ses dames d'honneur et de laquais porteurs de chandeliers, elle se rendait solennellement au salon où, à ce moment précis, le roi faisait son entrée par la porte opposée. Les gens de la suite se retiraient et les souverains restaient seuls, lui avec la carafe à la main, mais libéré du chapeau, de l'épée et de la chaîne, elle avec sa chandelle parfumée...

Au milieu de la pièce se dressait l'immense lit de parade...

Le retour de chacun des époux dans ses appartements s'effectuait avec le même cérémonial.

#### LES PRÉSÉANCES AUX FÊTES D'ÉGLISE

En Autriche, pendant la semaine sainte et à la Fête-Dieu, les membres mâles de la famille impériale âgés de plus de dix-huit ans devaient assister aux cérémonies religieuses.

Le programme en était ponctuellement fixé : le sermon du vendredi saint, par exemple, devait commencer à neuf heures précises et se terminer à neuf heures et demie tapantes. Tout membre de la famille régnante qui ne résidait pas à Vienne recevait une carte

bordée d'or où étaient indiquées exactement les heures de toutes les cérémonies, du mercredi après-midi au dimanche de Pâques, avec l'ordre de l'empereur de se trouver dans la capitale pour le mercredi.

La présence est obligatoire. On est toutefois autorisé à ne pas assister aux vêpres du mercredi, du jeudi et du vendredi, mais, comme l'empereur y vient toujours, il est recommandé d'être là à l'heure voulue, pour ne pas s'exposer le lendemain à des questions désagréables : « Où as-tu été hier après-midi? Avais-tu quelque affaire importante? » Il n'y a pas d'excuse qui tienne, car François-Joseph est parfaitement informé des faits et gestes des membres de sa famille.

Les prescriptions s'étendent à l'uniforme, qui est de parade, de gala ou de service. Un quart d'heure avant le début de l'office, il faut se trouver dans la salle dite Pietradura, où l'on peut constater, montre en main, que l'empereur arrive cinq minutes exactement avant la cérémonie. On entre à la chapelle suivant le rang qu'on occupe dans la famille, le plus jeune étant le dernier.

L'office terminé, on prend congé de l'empereur en observant les mêmes préséances, avec cette différence toutefois que le plus jeune devient le premier. D'une façon générale, le « rang » joue un grand rôle et il est l'occasion d'incidents presque journaliers, et qui trouvent leur solution dans le bureau du grand-maître des cérémonies.

## LES PRÉSÉANCES AUX REPAS DE LA COUR

Suivant le cas, c'est-à-dire qu'il s'agisse d'une fête religieuse, de la réception d'un souverain étranger, d'un diner officiel, d'une représentation de gala ou d'un bal, les membres de la « caste » sont traités de façon diverse.

C'est là un véritable casse-tête pour les malheureux fonctionnaires du bureau du grand-maître de la Cour. Ce n'est souvent qu'à la dernière minute qu'ils arrivent à répartir, sans léser personne, les places que doivent occuper les invités à un dîner de gala qui, parfois, comporte trois cents couverts.

Il y a, en effet, parmi les aristocrates qui fréquentent la Cour, des querelleurs qui sont éternellement mécontents, qui se plaignent sans fondement, et qui tiennent en haleine tout le personnel de la Section du Cérémonial.

Plusieurs semaines avant chaque réception ou cérémonie, des palabres sans fin ont lieu, en vue d'en établir exactement le programme, entre les principaux officiers de la Cour, le premier et le second grand-maître de la Cour, le grand-maître des cérémonies, le grand-écuyer de bouche, le grand-veneur, les deux généraux aides de camp, d'une part, et, d'autre part, les employés subalternes des cuisines, des caves, de l'argenterie et de la lingerie.

## DES INVITÉS MIS EN CAGE

Un hôte étranger de rang princier — les autres ne comptent pas — qui tient au protocole ou qui, par déférence envers l'empereur François-Joseph, est obligé de s'y soumettre, perd aussitôt toute personnalité et devient une sorte d'automate.

A telle ou telle heure, il doit être prêt à recevoir des visites ou à en faire et, même s'il veut aller voir quelqu'un à titre privé, la personne en est avertie afin de pouvoir le recevoir à l'endroit fixé par l'étiquette, au bas du perron, au haut de l'escalier, à l'entrée ou à l'intérieur de son appartement.

Combien d'hôtes étrangers ont souhaité, le soir, de pouvoir s'échapper incognito pour aller étudier la vie nocturne de la capitale! Quand ils y réussissaient, alors tout un corps de policiers était alerté pour surveiller les établissements où ils avaient désir de se rendre, afin que « tout se passe bien ». Et, naturellement, la joyeuse expédition était, de ce fait, terminée avant même d'avoir commencé.

Il arriva cependant, parfois, qu'un hôte de la Hofburg, qu'on croyait endormi depuis longtemps, s'échappa du palais en civil et s'en alla courir les aventures, avant qu'on ait eu le temps d'avertir la police. Ce n'est qu'au retour du « déserteur » que la Hofburg respirait tranquillement, l'empereur le premier qui, levé à quatre heures du matin, était mis aussitôt au courant de tout, de l'heure à laquelle l'invité avait pris

la clef des champs, du but de son escapade et de l'heure à laquelle il était rentré...

Tout homme qui entre à la Hofburg — que ce soit un invité ou un fonctionnaire de la Cour — est, pour ainsi dire, saisi par le protocole et tenu prisonnier jusqu'au moment où il quitte le palais.

Pour les hôtes étrangers, la contrainte commence déjà à la frontière, où un train spécial attend l'auguste visiteur, quand ce n'est pas le train de l'empereur lui-même, faveur que François-Joseph n'accorde d'ailleurs que rarement.

A la Section du Protocole sont adjointes des archives, où l'on trouve tous les arrêtés et documents relatifs à l'étiquette, où sont même prévus le format et le libellé des menus, où l'on peut, pour chaque cas donné, rechercher un précédent concluant.

L'étiquette est un instrument dans les mains de l'empereur, un instrument qui régit et règle tout, et à l'étreinte duquel on ne saurait échapper; il a été créé pour maintenir un ordre méticuleux dans cette immense maison. C'est un filet qui oblige le plus capricieux des poissons à nager droit, parce que toute liberté lui est enlevée.

Si l'on doit, par exemple, utiliser le grand service de table en or de l'impératrice Marie-Thérèse, on va, juste avant le repas, le retirer du Trésor, à grand renfort de détectives, d'officiers du palais et de laquais; il est, au cours du dîner, soigneusement surveillé et, après usage, ramené, sous bonne escorte, dans les coffres où il est gardé.

Les fleurs et les plantes vertes qui ornent la table impériale et les salles du palais sont du ressort du directeur des jardins et, dans ce domaine également, aucune fantaisie ne règne. On en met plus ou moins, de plus ou moins belles, non pas arbitrairement, mais suivant des règles strictes et selon le degré de pompe qui convient.

Les invitations aux cérémonies de la Cour sont faites après un choix méticuleux des plus dignes entre les dignes et si, au dernier moment, quelqu'un annonce qu'il ne viendra pas, ou ne paraît pas au moment voulu, l'ordre des couverts est détruit et, en toute hâte, il faut répartir à nouveau les places, de façon à ne mécontenter personne. Des officiers, des huissiers, des valets de pied et des laquais, spécialement habiles en la matière, sont chargés, sans qu'on s'en aperçoive, de mener chacun à sa place.

Aux yeux d'un profane, la machinerie qui actionne un grand dîner de ce genre semble marcher sans accrocs et avec une rapidité qui tient de la magie.

#### PRÉSEANCES ET DÉCORATIONS

Pour la procession de la Fête-Dieu, l'ordre des préséances est particulièrement difficile à observer : les porteurs de décorations doivent y participer, deux par deux, mais chacun à son rang, lequel est établi par l'importance de l'ordre de chevalerie dont il fait partie, par le grade qu'il occupe dans cet ordre et, enfin, par la durée de ses services civils ou militaires. On conçoit les compétitions qu'entraîne ce protocole.

Dans l'armée, les préséances ne jouent pas le même rôle. C'est le grade de l'officier qui lui assigne son rang lors d'une cérémonie militaire. C'était particulièrement le cas, pour nous autres princes de la famille impériale, lors du défilé des troupes de la garnison qui assistaient à la procession de la Fête-Dieu, et je riais de voir avec quelle hâte comique les archiducs, une fois la revue terminée, se précipitaient dans le palais pour y faire valoir leur rang militaire.

Chacun de nous possède une collection plus ou moins imposante d'ordres étrangers, ce que nous appelons entre nous les « épinards », car ils rappellent les légumes qui entourent un rôti. Lors de la visite d'un souverain, il nous est exactement prescrit quelles croix nous devons porter et dans quel ordre elles doivent être accrochées à notre poitrine.

Si un archiduc reçoit le commandement honoraire d'un régiment étranger, il doit endosser l'uniforme correspondant et, à son tour, le prince étranger en visite revêt la tenue du régiment autrichien dont il est le chef. Ce déguisement paraît ridicule et embarrassant à celui qui a encore un sentiment de dignité humaine, mais ces sentiments sont-ils fréquents dans les milieux dont nous parlons?

En ce domaine, la vanité joue le rôle principal. Plus une croix est étincelante, plus est bigarré le large ruban qui la soutient et qu'on ne peut malheureusement revêtir qu'en de rares occasions, et plus celui qui les porte est glorieux.

Il s'est même trouvé un prince à qui sa toute-puis-



sance permit de se nommer lui-même aide de camp de son grand-père — bien que ce brave et modeste grand-père fût depuis plusieurs années au tombeau — afin de pouvoir porter officiellement de magnifiques brandebourgs dorés.

Nos besoins corporels même, tels que de manger et de boire, sont soumis au protocole, et celui qui habite la Hofburg ne peut manger ce qui lui plaît, mais bien ce qui convient à son rang. On lui sert le plat et, qu'il y ait touché ou non, on l'enlève de table avec la même indifférence.

« SA MAJESTE VOUS ATTEND... »

Un vent léger m'apporte les sons lointains d'une horloge. Quatre coups... Les trois heures sont passées. Le moment est arrivé.

Je quitte ma chambre et je suis un long couloir. Tout au bout, sur une chaise, somnole un vieux laquais en livrée de cour. Bien que les tapis étouffent le bruit de mes pas, le valet l'a perçu et s'est réveillé. Il s'incline profondément devant moi et, avec la démarche solennelle d'un maître des cérémonies, il me guide à travers les salles. Il sait qu'à cette heure matinale, un archiduc en uniforme de parade ne peut aller que chez Sa Majesté.

Nous suivons un labyrinthe de corridors et de chambres. Nous traversons de grands salons dont le parquet brille comme un miroir. La lueur bleue de la première aurore tombe des hautes fenêtres. Les cristaux des lustres tremblent et tintent légèrement. Les portraits jaunis qui ornent les murs nous suivent de leurs regards sévères.

Au seuil de l'immense antichambre où brûle encore une lampe, l'aide de camp de service m'accueille. Il me dit à voix basse, comme un conjuré qui dévoile un terrible secret, qu'on est en train de faire la barbe à l'empereur. Il ajoute, après avoir regardé sa montre :

« Dans dix-neuf minutes, j'annoncerai Votre Altesse Impériale. »

Ici, tout est réparti par minutes. Hier déjà, on m'a averti que l'audience durerait cinq minutes. Pas une seconde de plus.

Dix-neuf minutes... C'est assez pour me recueillir et songer une dernière fois à ce que je vais dire à François-Joseph. Mais, au lieu de rester calme, je m'agite de plus en plus, sans pouvoir saisir la cause de mon inquiétude et sans pouvoir la combattre. J'éprouve en ce moment le même frisson que lorsque, dans mon adolescence, j'avais un examen à passer.

L'aide de camp ne fait plus attention à moi. Il est retourné à sa table et il met des papiers en ordre. Je suis des yeux les aiguilles de la pendule et il me semble qu'elles avancent avec une lenteur désespérante. Encore dix minutes... encore huit... encore sept.

Comme l'aiguille des minutes atteint le milieu du cadran, le silence de l'antichambre est rompu par le coup bref de la demie. L'aide de camp glisse sur le parquet comme sur une patinoire, atteint une grande porte blanche, l'ouvre et disparaît. Après quelques secondes, il reparait :

« Sa Majesté vous attend... »

Il me fait entrer dans le cabinet de travail de l'empereur et referme la porte derrière moi.

François-Joseph est debout près de son bureau. Il a le dos tourné à la fenêtre et je distingue mal ses traits. Mais il fait un mouvement pour tremper un croissant dans son café et je puis le contempler.

Il n'a presque pas changé depuis sept ans que je ne l'ai vu. Les mêmes favoris touffus, les même taches roses sur les joues et, sous les sourcils épais, les mêmes yeux gris bleu à l'éclat juvénile. Le costume seul est différent. Autrefois, il portait une tunique d'uniforme blanche avec des décorations; maintenant, il a une sorte de redingote qui tient le milieu entre la robe de chambre et la vareuse d'officier, qui descend jusqu'aux genoux et qui est ornée d'un col vert. Mon père porte exactement la même redingote, peut-être à l'imitation de l'empereur, et il la nomme son « bonjour ».

François-Joseph mange lentement son croissant, boit de même son café à petites gorgées et semble ne pas m'apercevoir. Ce n'est qu'en entamant son second croissant qu'il tourne son visage de mon côté.

« Eh bien, comment te sens-tu à Vienne? »

Il me pose cette question du même ton que s'il continuait une conversation à peine interrompue et il me tend sa main gauche, l'autre tenant le croissant entamé. Je m'approche et je serre respectueusement ses doigts blancs et mous, qui semblent dépourvus d'os et qui sentent la lavande.

« Sire, je suis enchanté de Vienne. Je n'ai jamais trouvé la ville aussi belle que maintenant. »

François-Joseph prend sa tasse de café de la main gauche, y plonge son croissant et il me regarde avec tant d'insistance que j'en suis gêné. J'ai le sentiment que son regard d'acier pénètre jusque dans mon cœur.

« Tu es arrivé hier? »

« Oui, sire. »

« Tu as déjà été dans les musées voir les tableaux? »

« Je n'en ai pas encore eu le temps, sire. »

Il me semble que les yeux de l'empereur sourient légèrement.

« Mais tu as déjà été au théâtre? »

« Pas encore, sire. »

Je vois ce sourire s'étendre jusque sous l'épaisse moustache.

« Alors tu t'es ennuyé pendant ces deux jours? Dom-mage; mes invités ne doivent pas s'ennuyer. Je te con-seille d'aller ce soir au théâtre. Du reste, il y a une première au Burgtheater... »

Il fait tomber une miette accrochée à son habit, remet sa tasse sur le bureau et se met à faire les cent pas dans la pièce, sans dire un mot. Je le suis du re-gard.

Il va et vient le long de la vieille natte qui traverse le cabinet et qui est réparée de place en place. Je me souviens alors de ce que me racontait mon père sur l'intérêt que porte l'empereur à cette natte. Quand il réfléchit à quelque chose, il s'y promène. Une année qu'il était en villégiature à Ischl, dans le Tyrol, un des fonctionnaires de la Cour eut l'idée de faire mettre une nouvelle natte. A peine l'empereur fut-il de retour à Vienne, qu'il fit reclouer l'ancienne.

En attendant, je parcours la pièce d'un regard cu-rieux. A côté du pupitre où l'empereur travaille tou-jours debout, j'aperçois une immense table ancienne, chef-d'œuvre d'un maître florentin. Des cartons pleins de papiers y sont soigneusement rangés. Plus loin, des

rayons avec des dossiers. L'ensemble est d'une simplicité sévère.

Mon regard revient au bureau et je remarque, du côté gauche, vers le bord extérieur, trois boutons de sonnette. Mon père m'a raconté que le premier est pour appeler l'aide de camp de service, le second pour le valet de pied, le troisième pour la garde. François-Joseph n'aurait qu'à presser ce dernier bouton pour alerter tout le monde au palais. Une partie de la garde se précipiterait dans la chambre, l'autre fermerait toutes les issues du château.

« Et comment va Nando? »

La question de l'empereur me fait sursauter; j'étais tellement plongé dans la contemplation du cabinet de travail que je n'avais pas vu l'empereur s'approcher et s'arrêter tout près de moi.

« Je vous remercie. Mon père m'a prié de saluer Votre Majesté. »

« Est-ce qu'il chasse toujours? »

Je crois percevoir un peu d'envie dans le ton de la question, car je sais que l'empereur est un chasseur passionné.

Il continue sans attendre ma réponse :

« Vois-tu, Nando est raisonnable. La chasse est indispensable à la santé. Il vaut mieux être dans la forêt que dans les villes poussiéreuses, où l'on se sent mal, où il faut toujours courir et se battre avec les difficultés... »

Il me tend à nouveau sa main blanche aux doigts mous :

« Eh bien, tu peux te retirer. »

Il s'approche du bureau, saisit un dossier de la main droite et, de la gauche, presse le premier bouton. Au même moment, la porte s'ouvre et sur le seuil paraît l'aide de camp.

Je quitte le cabinet un peu déçu; je m'étais représenté tout autrement ma première audience chez l'empereur. En partant, je me dis que ce sera sans doute la dernière.

Mais je devais encore revenir — et plus d'une fois...

#### MONSIEUR SCHRATT

Le soir, je vais au théâtre. Je suis dans une petite loge tout près de la scène — la loge des archiducs célibataires — et je prête une oreille distraite aux récits de l'archiduc Ferdinand qui, sur un ton confidentiel, me raconte les derniers cancans du palais. Il a la langue affilée et le sourire de Méphisto. On ne l'aime pas à la Cour et on le craint un peu. Il ne reste que quelques minutes jusqu'au lever du rideau et Ferdinand se dépêche de me chuchoter — à moi naïf provincial — les dernières nouvelles sensationnelles qu'il croit devoir me stupéfier.

Mais je m'intéresse davantage au public qui remplit les loges et le parterre. Partout brille l'or des décorations. Les diamants des femmes reflètent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le froufrou des robes de soie se mêle au cliquetis des éperons et toute l'assemblée bourdonne comme un essaim d'abeilles.

Ferdinand remarque que je l'écoute à peine et, offensé, il se tait.

Le premier acte commence. Je vois que ce qui se passe sur la scène intéresse fort peu Ferdinand et que son regard est fixé sur la petite loge qui est directement en face de la nôtre. Mais elle est vide. Sans doute attend-il quelqu'un qui va l'occuper.

Quelques minutes plus tard, je vois s'ouvrir doucement la porte de la loge d'en face et un homme apparaît. Il reste dans le fond et il est impossible de le reconnaître. Ferdinand me pousse le coude. Je le regarde, étonné. Son visage, éclairé en dessous par les feux de la rampe, semble encore plus méphistophélique. Il lance un regard sardonique vers la loge et murmure :

« M. Schratt... »

Schratt? C'est la première fois que j'entends ce nom. Qui est-ce?

Ferdinand me regarde avec étonnement :

« Comment, tu ne connais pas Katti Schratt? »

« Pas le moins du monde. »

Ferdinand lève les yeux d'un air de commisération. Oh, ce malheureux provincial, à qui il faut tout expliquer.

« On dirait que tu tombes du ciel! Est-il possible que tu ignores des choses que connaît le dernier gamin des rues de Vienne? »

Et pendant que, sur la scène, un dialogue passionné se déroule, Ferdinand me met, à voix basse, au courant de la liaison qui, depuis des années, unit l'em-



pereur et l'actrice Katti Schratt, du Burgtheater.

« Il ne manque pas un seul des spectacles où elle joue et il entre dans la loge trois minutes exactement avant qu'elle paraisse en scène. Notre cher « Monsieur Schratt » est pédant jusqu'en ce domaine. Regarde ta montre, je parie qu'elle va entrer en scène dans une minute. »

Il jette un regard sur la scène et me murmure triomphalement :

« Tu vois, juste une minute. »

Il continue à me parler bas et si près de mon oreille que je sens son souffle sur ma joue, mais je ne l'écoute plus et regarde avec curiosité Katti Schratt. Elle a un sourire délicieux et des fossettes d'enfant. Ses yeux sont immenses et ses dents d'une blancheur étincelante. Ses cheveux lui font une auréole d'or. Elle a des bras superbes, une jambe fine et de tout petits pieds.

J'admire sa beauté, sa grâce et les douces intonations de sa voix et je ne puis me lasser de la regarder. Je suis littéralement séduit.

J'entends la voix ironique de Ferdinand :

« Tu as l'air d'approuver le choix de M. Schratt? »

Il a bien vu que j'étais emballé et il rit doucement, du rire faux d'un mauvais acteur qui joue le Méphisto de *Faust*. Il se renverse dans son fauteuil et ne dit plus un mot. Mon inattention l'a de nouveau choqué. Il semble, en effet, très susceptible.

Le premier acte est terminé et le rideau tombe. Applaudissements enthousiastes. Les acteurs reviennent saluer. Je vois Katti Schratt faire un impercep-

tible mouvement de tête du côté de la loge où l'empereur est demeuré. Beaucoup de spectateurs s'en sont aperçus comme moi et tournent leurs regards du même côté.

Mais la porte de la loge s'est déjà refermée sans bruit. La silhouette a disparu dans l'ombre. La loge est de nouveau vide...

La représentation est terminée. Ferdinand hausse les épaules quand je lui dis que je veux rentrer au palais. Comment? Déjà? Mais non, quand on est à Vienne, il faut abandonner les mœurs provinciales.

Il semble vraiment avoir l'intention de me déboucher. Il m'invite à venir chez Sacher, le célèbre restaurant où le tout Vienne se rassemble après le théâtre. En chemin, il continue à m'entretenir de Katti Schratt, il comprend qu'elle m'intéresse bien plus que la pièce où elle vient de jouer. Il me demande :

« Alors, tu tiens pour bon le choix de notre monarque adoré? Tu sais que l'honneur du choix ne revient pas à lui, mais à l'impératrice... »

« Tu plaisantes? »

« Pas du tout. Si tu ne me crois pas, demande-le à la comtesse Larisch. Elle est bien au courant et elle te le confirmera. Je ne fais que répéter ce qu'elle m'a raconté dernièrement... »

## MÊME SOUS LA NEIGE, IL Y A SOUVENT DU FEU

Au souper, Ferdinand revient sur le même sujet : les relations de François-Joseph avec Katti Schratt.

« Il en est amoureux comme un jeune lieutenant. »

Il rit et il ajoute :

« L'impératrice ne s'est pas trompée dans le choix de sa remplaçante... »

Je dois avoir l'air bien incrédule, car il poursuit :

« Il semble presque incroyable qu'une femme cherche une amie pour son mari, c'est cependant le cas. La comtesse Larisch est prête à jurer qu'il en a été ainsi. »

Et, répétant ce que la comtesse lui a raconté, Ferdinand me fait le récit qui suit.

« Lorsqu'en 1885, l'impératrice Elisabeth fut saisie de la fièvre des voyages, son bon cœur lui reprocha de laisser si longtemps l'empereur seul. Un jour, elle demanda à la comtesse Larisch :

« Connais-tu une femme en qui je pourrais avoir confiance, qui tiendrait compagnie à l'empereur et qui ne tenterait pas de l'influencer? »

« La comtesse lui nomma plusieurs dames qui seraient certainement prêtes à distraire le « veuf de paille ». Mais Elisabeth rejeta ces propositions et ne parla plus de la chose.

« Un jour, l'impératrice déclara inopinément à la comtesse Larisch qu'elle avait trouvé celle qu'elle cherchait en la personne de l'actrice Katti Schratt, laquelle passait pour beaucoup plus intéressante en

ville que sur la scène. C'était une femme simple et charmante...

« Peu de temps après, Katti Schratt fut présentée à l'empereur et il s'en amouracha « comme un jeune lieutenant ».

« Bientôt, la capitale tout entière fut au courant de la chose. La modeste actrice occupa, du coup, une situation que les milieux de la Cour reconnaissaient, sans toutefois l'approuver complètement.

« On en vint à considérer comme tout naturel que, lors des séjours de l'empereur à Ischl, Katti s'installât dans une villa voisine. François-Joseph venait chaque jour prendre le thé avec elle. De temps en temps, il revenait lui faire une visite le soir. »

Tout à coup, Ferdinand change de visage, il semble qu'il a ôté un masque et il murmure mécontent :

« Rodolphe! »

En effet, je vois s'approcher de notre table l'archiduc héritier Rodolphe. « Notre Roudi » — comme on l'appelle familièrement à Vienne — est salué de toutes parts, il répond par des sourires cordiaux et des signes de tête.

Il vient à moi les bras ouverts :

« On m'a dit que tu étais arrivé. Je suis très content de te voir. Es-tu ici pour longtemps? J'ai été dernièrement à Abbazia et je me suis rappelé le bon temps que nous y avons passé ensemble. Oh, comme tu as bruni et forci, tu es un homme maintenant. As-tu déjà navigué? »

Il parle avec une telle rapidité qu'on n'a pas le temps

de répondre à ses questions. Sans lâcher ma main, il continue :

« Où as-tu été? Et mes oiseaux? Les as-tu oubliés?... Viens, viens donc, tu vas me raconter tes voyages... »

Il me prend par le bras et me conduit à travers la salle. Ferdinand est resté à notre table, Rodolphe ne l'a pas invité et ne lui a pas même dit bonjour. Est-ce par distraction ou avec intention? C'est sans doute pour le second motif : Rodolphe lui-même craint cette langue de vipère.

#### ENCORE UN PRISONNIER DE LA HOFBURG

Dans un cabinet particulier, je trouve les amis intimes de Rodolphe : le prince Philippe de Cobourg, le comte Hoyos et deux civils que je vois pour la première fois. Des acteurs? Des artistes? Je sais que Rodolphe a un faible pour ces gens-là.

Le couvert est dressé pour le souper, mais Rodolphe n'a pas encore envie de manger. Que les autres commencent; en attendant, il causera avec moi. Nous nous installons sur le canapé. Rodolphe remplit nos verres et vide le sien avec avidité, comme s'il mourait de soif, puis il respire plus librement et se renverse sur les coussins :

« Allons, raconte-moi tout ce que tu as vu. »

Je lui parle des pays que j'ai visités pendant mes deux années de navigation et il m'écoute les yeux fermés. Il ne m'interrompt pas une seule fois et reste immobile, comme endormi. Mais je vois bien qu'il ne dort pas. Il m'écoute attentivement et se transporte en

pensée dans les contrées lointaines et magnifiques que je lui décris et un léger soupir soulève parfois sa poitrine. Un soupir de regret et d'envie...

La lumière du lustre tombe sur son visage, qui paraît vieilli et fatigué. Les yeux sont enfoncés et, au coin de la bouche, des plis se sont formés que je n'avais pas remarqués lors de notre dernière rencontre à Abbazia. Pauvre Rodolphe, quels soucis a-t-il eus depuis deux ans? Peut-être est-ce la faute de Stéphanie?

Je me souviens qu'à Abbazia, un jour où nous parlions de sa femme, il m'avait dit :

« Le feu de l'amour ne brillait jamais dans ses yeux. On n'y lisait que la méfiance... »

Toutefois, le conflit qui les sépare est une vieille blessure qui doit être cicatrisée. Qu'est-ce donc qui assombrit la vie de Rodolphe? Peut-être ses rapports avec l'empereur sont-ils plus tendus encore. Je sais qu'ils ont toujours été étrangers l'un à l'autre. Rodolphe avait dit un jour à mon oncle, l'archiduc Jean-Salvator (plus tard Jean Orth), qu'il aimait beaucoup :

« Entre mon père et moi, il y a une paroi de verre. Nous nous voyons l'un l'autre, nous ne nous sentons pas en communion. Cette paroi nous séparera toujours... »

Outre la paroi de verre, il s'est sans doute creusé un fossé entre le père et le fils. Un fossé qui, chaque jour, devient plus large et plus profond.

Lorsque j'ai fini le récit de mes voyages, Rodolphe me demande :

« Est-ce que tu vas te rembarquer? »

« Oui, dans un mois. »

« Que tu es heureux », murmure-t-il d'une voix si basse qu'il semble avoir pensé tout haut.

Il se reverse du vin, vide son verre d'un trait comme la première fois et me dit :

« Je t'envie. »

« Mais viens donc avec moi. »

Il sourit tristement et secoue la tête.

« Pour le moment, c'est impossible... Je traîne un boulet aux pieds, comme un forçat, et je ne puis encore m'en débarrasser... »

Ses sourcils se froncent, son visage se rembrunit. Il parle à mi-voix, comme à lui-même :

« Mais un jour je ferai sauter ces chaînes maudites... un jour... peut-être sera-ce bientôt... »

Il se rejette en arrière sur les coussins et ferme les yeux. Son visage reste froncé et sur sa joue gauche, au-dessous de l'œil, un muscle tremble nerveusement.

Nous gardons le silence pendant plusieurs minutes. Lui plongé dans ses pensées, moi ému par le ton douloureux de ses paroles.

Philippe de Cobourg s'approche de nous. L'attitude de Rodolphe l'inquiète. Qu'a-t-il donc? Se sent-il mal?

Non, ce n'est rien, rien du tout... il n'est que fatigué... Il a passé une mauvaise nuit. Il se couchera plus tôt aujourd'hui.

Rodolphe prend rapidement congé de ses compagnons et nous quittons ensemble le restaurant. A la

porte, une voiture attend et, sur le siège, je reconnais Bratfisch, le cocher particulier de Rodolphe.

Nous rentrons à la Hofburg. En chemin, Rodolphe me rappelle ma promesse de lui rapporter de mes voyages des dépouilles d'aigles de mer et d'autres oiseaux rares. Je sais qu'il a un faible pour la gent ailée, qu'il cause pendant des heures entières avec le naturaliste Alfred Brehm et qu'il suit ses conférences d'ornithologie. Il édite ses ouvrages à ses frais et le protège de toute manière.

Au moment où je le quitte, Rodolphe garde longtemps ma main dans la sienne :

« Je te souhaite bon voyage. Adieu! »

Pourquoi « adieu » et non « au revoir », comme il m'a toujours dit lorsque nous nous séparions? De sombres pressentiments me troublent. Devons-nous vraiment ne plus nous revoir?

La visière de son képi jette son ombre sur les yeux de Rodolphe et je ne vois que le bas de son visage. Il me semble que, sur ses lèvres, flotte le même triste sourire que lorsqu'il m'a parlé du boulet qu'il traîne « comme un forcat »...

« Pauvre Roudi, me dis-je en rentrant dans ma chambre, pauvre Roudi. »

Je me souviens qu'il m'a dit un jour à Abbazia :

« Je porte un prénom qui porte malheur. Tous ceux qui, dans notre famille, se sont appelés Rodolphe ont mal fini. Rodolphe II a sombré dans la folie, Rodolphe III et Rodolphe IV sont morts jeunes. Quelle page tragique terminera le livre de ma vie? »



Et les paroles qu'il m'a dites aujourd'hui ne me laissent pas en repos : « Un jour, je ferai sauter ces chaînes maudites. »

Sa voix avait un ton de menace provocante. A qui veut-il déclarer la guerre? A l'empereur? A la Hofburg? Et qu'est-ce qui l'attend s'il succombe dans la lutte?

Toutes ces pensées m'empêchent de dormir. J'entends, dans la cour, les pas réguliers de la garde sur les dalles de pierre. Oh, la prison aux barreaux dorés est bien gardée et aucun prisonnier ne s'en échappera jamais. Aucun.

Ne te cramponne pas à des espoirs impossibles, insensés, pauvre Roudi...

#### RENCONTRE DANS LA NUIT

Je recule de jour en jour mon départ. J'ai peine à quitter cette belle capitale, si joyeuse, si insouciant. Je cherche à jouir de tout ce qu'elle peut m'offrir.

Pendant la journée, je visite les musées. Le soir, je vais au théâtre.

Une nuit, en sortant du Burgtheater, je suis la Löwelstrasse pour rentrer au palais. Il peut être dix heures et cette rue tranquille dort déjà.

Subitement, je vois venir à ma rencontre, à pas rapides, un homme coiffé d'un haut chapeau, une canne à la main. A la lueur d'un réverbère, je le reconnais et je sursauté de frayeur.

L'empereur!

Je n'ai que le temps de rectifier la position et de saluer.

Il va vite, sans me regarder, et porte simplement son index au bord de son chapeau.

Je reste comme figé, je le suis des yeux et j'entends son pas rapide se perdre du côté de la M $\ddot{o}$ lkerbastei.

La rue est absolument déserte et fort mal éclairée.

L'empereur à cette heure (heure à laquelle, en général, il dort depuis longtemps), en civil, se rendant à pied à la M $\ddot{o}$ lkerbastei, où habite Katti Schratt...

Une idée me traverse l'esprit : peut-être y a-t-il déjà été ce soir, il a oublié de lui dire quelque chose et, en homme consciencieux, il ne peut s'endormir avant de lui avoir parlé... Mais l'empereur n'est-il pas entouré de mille dangers? Le hasard ne peut-il l'exposer aux coups d'un assassin?

On n'ose pas y penser.

Que dois-je faire? Rentrer au palais et ne rien entreprendre, ou bien courir après lui et, fidèle au serment que j'ai prêté, à lui, chef de l'armée et chef de ma famille, protéger son retour? Car je suis en uniforme et lui n'est, pour ainsi dire, qu'un civil sans défense.

Sûrement, il m'a reconnu, cela est hors de doute.

En proie à mille sentiments contradictoires, je demeure comme enraciné près du réverbère.

Attention, voilà quelqu'un qui approche rapidement, cette fois du côté opposé.

C'est lui, François-Joseph, l'empereur!

Je me tourne pour le laisser passer derrière moi,

il me frôle au passage du bout de la canne qu'il porte comme un sabre, puis il disparaît sous la porte qui mène à la cour Amélie, au palais.

Je voudrais m'enfuir, où que ce soit, ne plus revenir, car, méfiant comme il est, il peut penser que je le suivais pour l'espionner. Mais je ne puis disparaître comme cela, car, demain matin, je dois me présenter à Sa Majesté, avant mon départ pour Pola. C'est moi-même qui ai demandé cette audience.

Je suis exact au rendez-vous et, à quatre heures trois quarts, je frappe à la porte.

« Entrez », crie-t-il d'une voix rude.

J'entre, j'annonce mon départ pour Pola et j'attends les événements.

L'empereur ne me tend pas la main et ne me commande pas : « Repos! » Il me regarde fixement, puis s'approche de moi, me touche la poitrine de son index et me dit d'une voix enrouée :

« Où étais-tu hier soir à dix heures? »

« Sire, j'étais au Burgtheater. »

« En ensuite? »

« J'ai pris la Löwelstrasse pour rentrer au château. »

« C'est tout? Tu n'as rencontré personne? Parle. »

« Sire, (car il n'y a plus à tergiverser), j'ai rencontré Votre Majesté qui s'en allait rapidement, en civil, du côté de la Mülkerbastei. »

« Et qu'as-tu fait? »

« Sire, j'ai rectifié la position et j'ai salué. »

« C'est ce que tu as fait? Ne sais-tu donc pas que, lorsque je suis en civil, je ne veux pas être connu et

encore moins salué?... Il reste là une heure durant, en pleine nuit, dans les rues, pour savoir quand je rentre! C'est incroyable! C'est d'une impudence! Pourquoi as-tu attendu? Réponds! »

« Sire, j'étais tellement stupéfait de vous voir en civil, la nuit, que je me demandais si je ne devais pas vous suivre... »

« Quoi? »

« Pour vous protéger... »

L'empereur frappe du pied avec violence, me lance un regard furieux et s'écrie :

« Me protéger? »

« Lorsque Votre Majesté est revenue, continuai-je avec tout le calme dont j'étais encore capable, j'ai respiré, heureux de voir qu'il ne lui était rien arrivé. »

« Et que pouvait-il m'arriver? »

« Je ne sais pas, sire. J'étais inquiet pour vous. »

Son visage s'éclaira enfin. Il me tendit la main, serra un moment la mienne et me dit d'un ton cordial :

« Tu peux te mettre au repos. »

« Merci, sire. »

A nouveau, il me fixa du regard, puis me dit d'une voix ferme :

« Puisque tu m'as tout raconté, disons que *tu n'as rien vu...* »

LE 30 JANVIER 1889

Une date inoubliable, terrible : c'est le jour où j'ai appris la mort de Rodolphe.

A bord de la corvette *Fasana*, nous arrivons à Suez après un voyage d'instruction d'une année et demie dans les mers d'Extrême-Orient. Il fait un froid tout à fait anormal et, lorsque nous jetons l'ancre dans la rade, le bateau est entouré de tourbillons de neige, premier salut du nord.

En sortant du carré des officiers, je vois le commandant qui approche avec un gros petit monsieur qui parle avec feu. Le commandant aussi semble fort agité. Ils vont vers la poupe et je m'écarte pour les laisser passer, lorsque le commandant s'arrête et me dit :

« L'archiduc héritier Rodolphe est mort... »

Ces mots me frappent comme un coup de tonnerre.

« M. le Consul a reçu ce matin un télégramme de Vienne », ajoute le commandant en me montrant le gros petit monsieur.

Il me parle encore, mais je ne l'entends déjà plus. « Rodolphe est mort... » Une voix intérieure répète en moi ces mots pleins d'épouvante et couvre celle du commandant. Dans le brouillard qui trouble mon regard, il me semble apercevoir un visage pâle et fati-

gué, aux yeux fermés, le visage de Rodolphe la dernière fois que je l'ai vu, dans le cabinet particulier du restaurant Sacher.

Le commandant et le consul se sont déjà éloignés, mais je reste toujours appuyé au bastingage, les jambes coupées, sans rien voir d'autre que le visage de Rodolphe, sans rien entendre d'autre que sa voix douce et triste : « Je porte de lourdes chaînes aux pieds, comme un forçat... mais je ferai un jour sauter ces chaînes... peut-être bientôt... »

Pauvre Roudi, il n'a pas réussi à faire sauter les chaînes. La mort seule a pu l'en délivrer.

La terrible nouvelle a profondément ému tout l'équipage. On marche sur la pointe des pieds et l'on parle à voix basse, comme si le corps de l'archiduc était sur la corvette. Le commandant a un important entretien, dans sa cabine, avec le consul. Le soir, nous apprenons qu'il y aura demain matin, à l'église des Capucins, une messe des morts. La Société de Suez est avisée que nous ne passerons le canal que le 31 dans l'après-midi.

Comme nous débarquons le lendemain matin pour aller à la messe, un père capucin vient nous annoncer qu'elle ne pourra être célébrée, parce que l'archiduc Rodolphe s'est *suicidé* et s'est mis ainsi hors de l'Eglise.

Suicidé? Non, non, c'est impossible. Je connaissais bien Rodolphe : c'était un homme qui s'abandonnait librement à ses passions. Je ne crois pas — je ne puis croire — qu'il ait volontairement mis fin à ses jours.

Peut-être a-t-il été tué? Mais qui a pu porter la main sur lui? Tous ceux qui le connaissaient l'aimaient.

Le commandant est visiblement révolté du refus de célébrer une messe, mais il n'ose pas trop protester. Cela serait d'ailleurs inutile : les paroles du père capucin étaient sans appel.

Lorsque nous sommes de retour à bord, les dispositions sont à nouveau modifiées pour le passage du canal : nous décidons de partir de suite. Mais, dans l'après-midi, le prier des capucins monte lui-même à bord pour nous annoncer que la messe peut être célébrée, la nouvelle étant arrivée que Rodolphe a été victime d'un accident de chasse.

Je crois encore moins à cette nouvelle qu'à la première, celle du suicide. Je sais que Rodolphe était un chasseur habile et prudent. Non, ce n'est pas un accident de chasse qui a causé sa mort! La cause véritable est tenue cachée, cela est évident pour moi.

De nouveau, le commandant a un entretien mystérieux dans sa cabine, cette fois avec le prier. Il est décidé que la messe de *requiem* aura lieu le 1<sup>er</sup> février au matin.

« Mais dans l'intimité », demande le prier, et le commandant est obligé d'en passer par là.

Dans la pénombre de l'église des Capucins brûlent les cierges, et le vent, qui entre par la porte ouverte, fait vaciller les languettes jaunes des flammes. Le vieux prier dit d'une voix sourde des prières qui montent vers les hautes voûtes.

Les hommes d'équipage sont debout, la tête incli-

née, impressionnés par la triste solennité. Je suis là avec eux, le corps secoué par des sanglots sans larmes. Et de nouveau — comme au moment où l'on m'a annoncé la mort de Rodolphe — je revois ce visage pâle, fatigué, les yeux fermés, et c'est avec peine que je réprime un cri de désespoir à la pensée que ces yeux ne se rouvriront jamais plus. Jamais plus!

« Adieu! » m'avait dit Rodolphe en me serrant la main pour la dernière fois. Songeait-il alors que nous ne nous reverrions plus. Peut-être...

Quel terrible pouvoir ont sur nous les morts! Tandis que se déroulent les rites de la messe de *requiem*, je me rappelle chaque jour et chaque minute de mes rencontres avec Rodolphe, chacune de ses paroles, chacune de ses intonations. Et tous ces détails m'apparaissent maintenant comme une chose importante, précieuse. Oh, si j'avais su alors qu'il partirait si vite et pour toujours, si j'avais su...

Le prieur continue les prières de sa voix sénile et les orgues jouent. Je ferme les yeux pour voir en pensée Rodolphe dans son cercueil, mais mon imagination se refuse à me présenter une pareille image. Je puis me le représenter fatigué, malade, souffrant, mais non pas mort. Non, non, pas mort...

#### LE SECRET DE LA MORT

Lorsque — un mois plus tard — je rentrai à Vienne, l'émotion ne s'était pas encore calmée qu'avait provoquée la fin tragique de l'héritier de la Couronne. On



ne parlait que de cela et, chaque jour, de nouveaux bruits circulaient sur les causes de sa mort.

Personne n'ajoutait foi à la version officielle, celle d'un accident de chasse ou d'une attaque d'apoplexie.

Mon père, qui avait été appelé à Vienne par un télégramme de François-Joseph — « Rodolphe mort. Viens immédiatement à Vienne » — raconte qu'il a vu le cadavre le jour même où on le ramena de Meyerling. Il était étendu sur un lit et le docteur Wiederhofer, médecin de Sa Majesté, enlevait de la boîte crânienne de petits éclats de verre de couleur verte.

Un des courtisans affirma à mon père que ces éclats provenaient d'un coup violent donné au moyen d'une grosse bouteille. Mon père demanda :

« Et Mary Vetsera, qui l'a tuée? »

« Elle s'est suicidée lorsqu'elle a vu que Rodolphe était mort... »

Le jour même où mon père me raconte cela, d'autres versions différentes me sont rapportées :

« Il s'est tué parce que la police secrète avait découvert un complot fomenté par lui et par l'archiduc Jean-Salvator (plus tard Jean Orth), disent les uns. Rodolphe avait en vue le trône de Hongrie, dans l'espoir que ce pays accepterait comme reine sa Mary bien-aimée. »

« Mary Vetsera l'a tué, parce qu'il refusait de l'épouser », affirment les autres.

« Non pas tué, mais empoisonné », corrigent les troisièmes.

« Ils avaient tous deux décidé de mourir », répon-

dent ceux qui se fondent sur les lettres écrites par Rodolphe et Mary, lettres dont les copies circulent de mains en mains.

« Je dois mourir, écrit Rodolphe au duc de Bragançe. L'honneur me le commande. Adieu. Que Dieu te bénisse! »

« Je suis Rodolphe dans la mort, écrit Mary à sa mère. Nous nous aimons trop. Je te demande pardon. Adieu. Ta pauvre Mary. »

Quelques heures avant sa mort, elle avait encore écrit une lettre à la comtesse Larisch :

« Pardonne-moi tout le chagrin que je t'ai apporté. Je te remercie de tout cœur de ce que tu as fait pour moi. Si la vie devient trop lourde pour toi, et je crains qu'elle le devienne après ce que nous avons fait, alors suis-nous. C'est le mieux que tu puisses faire... »

Des copies de ces lettres ont été tirées à des centaines d'exemplaires et font l'effet de l'huile qu'on verse sur le feu : personne ne croit plus, personne ne veut plus croire à la version officielle publiée par les journaux.

« Nous voulons savoir la vérité, clame l'opinion publique. Donnez-nous des certificats de médecins. »

Mais, lorsque des certificats de ce genre paraissent dans les journaux, ils sont sévèrement critiqués.

Il y a, en effet, deux de ces documents qui se contredisent absolument. D'après le premier, la balle est entrée derrière l'oreille du prince et a traversé la paroi antérieure de la boîte crânienne. D'après le second,

elle est entrée par la tempe gauche et ressortie par la tempe droite.

On fait observer que Rodolphe n'aurait pas pu se tirer lui-même un coup de revolver dans la tempe gauche, vu qu'il n'était pas gaucher, et qu'il aurait encore moins pu se faire une blessure mortelle derrière la tête.

La conclusion est claire. Si Rodolphe a été tué et qu'il ne s'est pas suicidé, c'est donc quelqu'un d'autre qui l'a tué. Il s'agit donc ou d'un accident ou d'un meurtre.

Mais s'il y avait eu accident, il n'y aurait eu aucune raison pour cacher la vérité.

C'est ainsi que la supposition s'établit que Rodolphe a été la victime d'un meurtrier.

Mais qui a bien pu tuer l'archiduc héritier et pour quel motif?

Les hypothèses qui recueillent le plus de créance sont les suivantes :

1° Au cours d'une orgie, Rodolphe aurait été, en état d'ivresse et au cours d'une dispute, tué par un de ses compagnons de débauche.

2° Rodolphe aurait poursuivi de ses assiduités la fille d'un garde-chasse et celui-ci, l'ayant surpris en flagrant délit, l'aurait tué sur place. Il ne se serait aperçu qu'après coup de l'identité de sa victime. Pour éviter le scandale, on aurait apporté le corps de l'héritier dans sa chambre à coucher et l'on aurait ménagé une mise en scène laissant croire au suicide.

3° L'oncle de Mary Vetsera, Baltazzi, aurait appris

que sa nièce se trouvait à Meyerling et aurait, pour venger l'honneur de la famille, commis un double meurtre.

4° Rodolphe aurait été, au cours d'une crise de jalousie, tué par le duc de Bragance, qui était amoureux de Mary Vetsera et avait l'intention de l'épouser.

Beaucoup d'autres versions circulent encore. On en parle à voix basse dans le palais et à voix haute dans les salons, dans les rédactions, aux terrasses des cafés et dans les rues.

Mais personne ne connaît la vérité. Seuls pourraient raconter ce qui s'est passé les témoins de la tragédie de Meyerling : le comte Hoyos, Bratfisch et Vodiczka. Mais personne ne peut approcher Hoyos — aux arrêts chez lui — et, pour ce qui est de Bratfisch et de Vodiczka, ils ont mystérieusement disparu le lendemain même du drame. On dit que Bratfisch a été expédié à New-York et que Vodiczka aurait été enfermé dans une maison de fous, mais personne ne croit cette histoire. On suppose qu'ils ont été arrêtés.

Il y a encore une personne qui connaît les détails de tout ce qui a précédé la tragédie de Meyerling et qui pourrait donner la clef de l'énigme que constitue la mort de Rodolphe et de Mary, c'est la comtesse Larisch. Mais elle garde le silence. Elle s'est enfermée chez elle et ne veut recevoir personne.

Elle vit des heures terribles; à la Hofburg, on parle ouvertement de son rôle en qualité d'entremetteuse entre Rodolphe et Mary Vetsera et, du coup, se sont fermées pour elle les portes du palais et celles de

toutes les maisons de l'aristocratie viennoise. D'une minute à l'autre, elle attend un ordre de l'empereur qui l'expulse d'Autriche.

Elle n'a pas cette seule crainte, elle peut s'attendre à beaucoup plus grave encore : on peut l'accuser de haute trahison, pour avoir servi d'intermédiaire dans une conjuration politique que dirigeaient Rodolphe et l'archiduc Jean-Salvator. Intermédiaire involontaire, mais intermédiaire tout de même.

#### LA MYSTÉRIEUSE CASSETTE

Plus tard, la comtesse Larisch raconta comme suit sa participation involontaire au complot :

« Peu avant le drame de Meyerling, je reçus la visite inattendue de l'héritier de la Couronne. Il portait une capote d'officier trempée de pluie, sous laquelle il cachait quelque chose. Je vis qu'il était dans un état de grande excitation.

« Je suis venu vous voir, ma chère cousine, pour vous demander votre aide. Si vous ne m'aidez pas, je suis perdu. »

« Je le regardai avec une surprise angoissée. Jamais encore il ne m'avait paru si ému. Au premier abord, je crus même qu'il était ivre.

« Qu'est-il arrivé? »

« Il se laissa tomber lourdement sur une chaise, comme si ses jambes lui refusaient service. Il respirait péniblement et ses yeux avaient une expression égarée. Quand il recommença à parler, sa voix était sourde et comme cassée.

« Il est arrivé beaucoup de choses... et ce qui arrivera est encore plus terrible... Je ne puis rien vous dire pour le moment... Peut-être saurez-vous tout plus tard... dans quelques jours... »

« Mon Dieu, vous me faites peur. »

« Il retira l'objet qu'il cachait sous sa capote. C'était une cassette d'acier, de forme étroite et allongée.

« Cachez cela, mais de façon à ce que personne ne puisse le trouver. »

« Ce mystère m'épouvantait. Je regardais la cassette et je ne pouvais pas me décider à la prendre.

« Mais prenez-la donc, cria-t-il avec impatience, et ce cri était à la fois une prière et un ordre. Si cette cassette reste en mes mains, je suis perdu. J'attends de minute en minute une perquisition... »

« Je pris machinalement la cassette et je la trouvai très lourde.

« Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? »

« N'ayez pas peur. Ce n'est ni des bombes, ni de la dynamite... »

« Il sourit d'un air énigmatique :

« Mais c'est peut-être pire que des bombes et que de la dynamite... »

« Son sourire singulier et ses paroles mystérieuses me troublèrent encore davantage.

« Je ne sais vraiment pas où cacher cela, répondis-je. J'ai l'intention de partir pour la Riviera et je ne peux pourtant pas mettre cette cassette dans ma malle. »

« Cachez-la où vous voudrez, mais — je vous le

répète encore une fois — personne ne doit savoir que je vous l'ai donnée à garder. »

« Et combien de temps restera-t-elle chez moi ? »

« Tant que je vous ne la réclamerai pas. Mais si je... »

« Il hésita un instant, mais ne put se décider à achever sa phrase. Il sourit à nouveau du même sourire mystérieux et poursuivit :

« S'il devait m'arriver quelque chose, si peut-être... si peut-être je meurs, un autre viendra chercher la cassette. »

« Qui donc ? »

« Vous n'avez pas besoin de savoir son nom. Si cela était nécessaire, on vous le dirait. Cette personne vous dira un mot de passe — quatre lettres — et vous lui remettrez la cassette. Rappelez-vous ces quatre lettres ou, mieux encore, notez-les. »

« Il détacha un crayon d'or de sa chaîne de montre et me le tendit :

« Ecrivez : R. J. U. O. »

« Il parlait d'un ton de commandement et je lui obéissais involontairement. J'écrivis au coin de la cassette : R. J. U. O.

« Allons, c'est fait, s'écria-t-il avec un soupir de soulagement. Mais cachez-la le plus vite possible, quel qu'un pourrait entrer. »

« Je portai la cassette dans ma chambre à coucher et je la rangeai dans une armoire.

« Rodolphe resta encore quelques minutes avec moi et me dit en me baisant la main pour partir :

« Je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu. Si quelque chose devait m'arriver... si je devais mourir, d'autres personnes y penseraient... »

« Un jour, lorsque la nouvelle de la mort de Rodolphe était déjà connue à Vienne, ma femme de chambre me remit une lettre qui venait d'être apportée par un inconnu. « Il n'y a pas de réponse », avait-il dit en disparaissant aussitôt.

« J'ouvris l'enveloppe et j'y trouvai un billet écrit à la hâte au crayon :

« Si vous n'avez pas peur et que vous vouliez rester fidèle à la parole que vous avez donnée à un homme qui est déjà mort, apportez ce qui vous a été laissé en garde demain soir à dix heures et demie et remettez-le à un homme qui vous attendra entre la place Schwarzenberg et la Neuengasse. Gardez ce secret, l'honneur du mort en dépend. »

« Au bas du billet, à la place de la signature, il y avait les quatre lettres R. J. U. O., le mot de passe que m'avait donné Rodolphe. »

« Le lendemain soir, je me rendis au rendez-vous fixé. Un inconnu, enveloppé d'un manteau, m'y attendait. A cette heure tardive, il était seul sur la place. Je m'approchai de lui, la cassette cachée sous mes fourrures.

« L'inconnu me salua d'une simple inclinaison de tête, sans retirer son chapeau. Le bord de cette coiffure était large et cachait complètement le visage.

« Vous l'avez? »

« Sa voix me parut connue, mais j'étais, en cet ins-





tant, émue au point de ne pas pouvoir me rappeler où et quand je l'avais déjà entendue.

« Oui, voici la cassette. »

« Je voulus la lui tendre, mais il ne se hâta pas de la prendre.

« Venez un peu plus loin, dit-il, il fait trop clair ici. »

« Nous étions, en effet, éclairés par la lueur d'un réverbère. Il me conduisit près du mur d'une maison, où il faisait plus sombre.

« Donnez-la moi. »

« Je me rappelai tout à coup les précautions qu'avait prises Rodolphe et je pressai involontairement la cassette contre ma poitrine. Il devina la cause de ma méfiance et me dit :

« Vous voulez entendre le mot de passe : R. J. U. O. »

« Je pouvais maintenant lui remettre la cassette sans hésiter. Il la cacha sous son manteau et me demanda :

« Rodolphe vous a-t-il dit ce qu'elle contient? »

« Non. »

« C'est d'autant mieux. Car, si vous l'aviez su, vous auriez été très émue. »

« J'essayai de me rappeler où j'avais déjà entendu cette voix. Elle m'était connue.

« A nouveau, mes pensées parurent être devinées par l'inconnu. Il souleva son chapeau :

« Me reconnaissez-vous maintenant? »

« Je le reconnus, en effet, aussitôt. C'était l'archiduc Jean-Salvator. Je savais qu'il avait été l'ami intime de Rodolphe, qu'il avait exercé sur lui une grande influence et qu'il avait, récemment, été victime de la

disgrâce de l'empereur. Je savais aussi qu'on parlait de lui comme d'un aventurier.

« Une angoisse nouvelle s'empara de moi, comme lorsque Rodolphe m'avait prié d'accepter la cassette. Je devinai que les deux archiducs avait tramé ensemble quelque chose de très grave. Si l'on apprenait que j'avais participé, même indirectement, à ce complot, alors... »

« Vous n'avez rien à craindre, me dit Jean-Salvator, comme s'il lisait dans mon âme. Personne n'en saura jamais rien. »

« Il souriait. Mon angoisse paraissait l'amuser.

« Mais vous ne savez pas ce qu'il y a dans la cassette. C'est d'ailleurs beaucoup mieux pour nous tous. Vous n'avez pas eu, ainsi, la tentation de remettre la cassette à l'impératrice, que vous aimez beaucoup, je le sais. Si le contenu de la cassette avait été connu à la Hofburg, vous auriez peut-être joué un grand rôle au palais et l'empereur n'aurait pas oublié le service que vous lui auriez rendu. »

« Mon inquiétude grandissait et Jean-Salvator s'en aperçut. Je tremblais de tout mon corps. Il continua :

« Rodolphe a bien fait de ne pas vous mettre dans le secret. C'est, je crois, la seule chose raisonnable qu'il ait faite de toute sa vie. »

« L'allusion à Rodolphe me serra le cœur et, retenant avec peine mes larmes, je murmurai :

« Pauvre Rodolphe ! »

« Ne le plaignez pas, dit Jean-Salvator avec froideur, je dirai même avec une pointe d'hostilité. Il vaut

mieux pour lui qu'il se soit ôté la vie : si quelqu'un avait appris ce que contient cette cassette, sa position aurait été bien pire encore. On l'aurait probablement accusé de haute trahison et fusillé... »

« Ce n'était plus de l'émotion et de l'angoisse que j'éprouvais, non, c'était une épouvante sans nom. Je ne pouvais plus douter, maintenant, que Rodolphe avait été entraîné dans une périlleuse conjuration. Il ne pouvait l'avoir organisée lui-même, il n'avait pas assez de volonté pour cela.

« Oui, il vaut mieux pour lui qu'il ait mis fin à ses jours, répéta Jean-Salvator. Il ne valait rien pour ce genre de lutte et il aurait pu, au dernier moment, anéantir tous les espoirs qu'on avait placés en lui... »

« Soudain, il s'interrompit, saisit ma main et la pressa fortement, comme s'il regrettait déjà d'en avoir trop dit.

« Je vous remercie encore, chère comtesse. Adieu! »

« Vous allez partir? »

« J'étais étonnée de son si cordial serrement de main. C'est ainsi qu'on prend congé quand on part pour un long voyage.

« Oui, je vais disparaître... »

« Il souriait mystérieusement :

« Je veux mourir aussi... »

« Je le regardai avec effroi et d'un air interrogatif.

« Mais pas de la même façon que Rodolphe, ajouta-t-il. Je mourrai, mais je resterai en vie. Vous n'entendrez plus parler de moi... »

« Avant que j'aie pu me remettre de ma surprise,

il s'éloigna rapidement. Je le vis traverser la place de biais et se perdre dans les ténèbres.

« Et je ne l'ai plus jamais revu... »

#### CE QUE M'A RACONTÉ LA COMTESSE FERENZY

Mon père me demande :

« As-tu déjà exprimé ta sympathie à l'impératrice? »

« Non, pas encore... je ne puis m'y décider... on m'a dit qu'elle ne reçoit personne... »

« Je pense qu'elle te recevra : elle sait à quel point tu aimais Rodolphe. Essaie toujours. Parle-s'en aujourd'hui même à la comtesse Ferenzy. »

Une heure après, j'avais un entretien avec la comtesse, dame d'honneur de l'impératrice Elisabeth.

« Sa Majesté n'est pas encore complètement revenue à elle et je ne sais vraiment pas... » murmure-t-elle indécise.

« Si vous craignez qu'une conversation de ce genre puisse augmenter son émotion... »

« C'est ce que je crains, répond la comtesse préoccupée. Toute allusion à l'archiduc héritier cause une torture à Sa Majesté. Les premiers jours après la mort, elle se montrait maîtresse d'elle-même et nous admirions le courage et le sang-froid dont elle avait accueilli ce coup terrible, mais, ensuite, la réaction s'est produite. Elle souffre horriblement, horriblement. »

Je n'ose plus demander une audience. Je fais mine de prendre congé et de m'en aller, mais la comtesse

me retient. Elle me demande où et comment j'ai appris la mort de Rodolphe.

Je raconte. Comme je parle du père capucin qui avait refusé de dire une messe, elle pâlit et ses doigts tremblent d'émotion.

« Au nom du ciel, n'en parlez pas à Sa Majesté! »

Naturellement, il ne faut pas le lui dire, cela lui causerait une trop grande douleur. Je demande :

« Puis-je aussi vous poser une question? »

« Dites! »

« Vous venez de me dire que l'impératrice avait appris avec courage la nouvelle de la mort. Qui donc l'a lui a donnée? »

« Le comte Hoyos. Il était arrivé de Meyerling de bon matin et il était venu directement ici. Sa Majesté ne put le recevoir immédiatement, elle achevait sa toilette, et elle me pria de lui dire qu'elle le recevrait après le déjeuner. Lorsque j'aperçus le comte, je lus sur ses traits qu'il était arrivé quelque chose de terrible. Il était à tel point bouleversé qu'il pouvait à peine parler. En quelques mots, il me raconta tout. »

« Et vous avez aussitôt fait part à l'impératrice de cette horrible nouvelle? »

La comtesse enfouit son visage entre ses mains. Le souvenir de ces minutes tragiques l'écrasait. Après un long silence, elle continua à mi-voix :

« Sa Majesté était devant son miroir quand j'entrai. Elle aperçut mon visage dans la glace et me demanda sans tourner la tête :

« Qu'avez-vous? Je vois que vous m'apportez une nouvelle désagréable. »

« Je voulus répondre, je ne le pus. Une crampe me serrait le gosier. Sa Majesté se leva, vint à moi et je la vis pâlir. Elle me demanda à voix basse :

« Est-il arrivé quelque chose à l'archiduc héritier? »

« Oui... un affreux malheur... »

« Quoi donc? Parlez! »

« Son Altesse... »

« Est blessée grièvement? » Sa voix tremblait.

« S'est ôté la vie... »

« Elle chancela, comme assommée par un coup violent. Je la soutins et l'assis sur une chaise. Ses lèvres étaient aussi pâles que ses joues et ses yeux semblaient agrandis par la terreur. Je lui tendis un verre d'eau, mais elle repoussa ma main.

« Non... ce n'est rien... cela va passer... », murmura-t-elle.

« Sa voix était étonnamment calme et cette tranquillité tragique m'émouvait plus que si elle était tombée en pâmoison.

« Comment est-ce arrivé? »

« Elle parlait d'une voix faible et, sans attendre ma réponse, elle poursuivit :

« Il faut préparer l'empereur à cette nouvelle. Ne sait-il encore rien? »

« Non, rien. »

« Je le lui dirai moi-même. Où est Hoyos? Je dois encore l'interroger. »

« Elle alla vers la porte. Je voulus la suivre, mais elle m'ordonna de rester.

« Elle demeura une demi-heure dans le cabinet de l'empereur. Le lendemain, elle me raconta que François-Joseph, lorsqu'elle lui annonça la mort du prince héritier, fut si étourdi qu'il la regarda fixement pendant plusieurs secondes.

« Quoi? Quoi? Quoi? » murmurait-il.

« Sa Majesté dut répéter :

« Rodolphe s'est ôté la vie... »

« Alors l'empereur se mit à gémir sourdement, prit sa tête entre ses deux mains et se laissa tomber sur le canapé. A demi-étendu, il se balançait d'un côté à l'autre comme un homme torturé par une horrible souffrance. Puis, revenu à lui, il saisit les mains de Sa Majesté, l'attira à lui et la fit asseoir à côté de lui. Ils restèrent longtemps ainsi, brisés par leur commune douleur, lui caressant la main de sa femme et murmurant dans son désarroi :

« Il faut télégraphier tout de suite au pape... Je crains qu'il interdise de dire la messe des morts... Les suicidés n'y ont pas droit... Mais je le supplierai de pardonner à notre pauvre Roudi... »

« Lorsque Sa Majesté revint chez elle, elle me parut toujours aussi calme, mais, derrière cette apparence, se cachait quelque chose qui m'angoissait.

« Une nouvelle épreuve l'attendait encore : la mère de Mary Vetsera tenta d'obtenir une audience. D'abord, Sa Majesté refusa de la recevoir, puis elle y consentit. C'est moi qui introduisis Hélène Vetsera.

Les deux malheureuses mères restèrent ensemble quelques minutes et j'ignore ce qu'elles se dirent. Au moment où elles se séparèrent, je saisis cependant une phrase de Sa Majesté :

« Vous êtes venue trop tard. Nos enfants ne sont plus, ils sont morts. »

« En sortant de chez l'impératrice, Hélène Vetsera avait les yeux rougis de larmes et se tenait à peine sur ses jambes.

« C'est tout ce que je puis vous raconter sur ces journées terribles... »

#### « LA DAME EN NOIR »

Le lendemain de cet entretien, la comtesse Ferenzy me fit savoir que l'impératrice me recevrait le même jour à cinq heures. Cette audience inattendue me causa autant d'émotion que la première que m'avait accordée l'empereur. Je me demandais quelles paroles de sympathie et de consolation je pourrais dire à cette mère infortunée. Il fallait veiller à ne pas toucher à une blessure encore ouverte.

A cinq heures exactement, la comtesse Ferenzy me reçut dans le salon à demi-éclairé. Il n'y brûlait qu'une lampe voilée par un abat-jour, car l'impératrice n'aime pas la grande lumière.

« Sa Majesté va venir à l'instant... »

La voici déjà. Dans l'encadrement de la porte, une forme élancée, presque de jeune fille. L'impératrice est en robe noire, deuil qu'elle porte déjà depuis de longues années. Deuil de son bonheur tôt perdu...



A mesure qu'elle s'approche, je remarque que son visage a à peine changé depuis la dernière fois que je l'ai vue. Il est toujours aussi jeune et aussi beau. Le chagrin, les souffrances et les années même ont épargné cette œuvre superbe de la nature.

La beauté, c'est la dernière consolation que la destinée a laissée à l'impératrice Elisabeth.

« J'ai peur de la vieillesse, m'avait-elle dit un jour. Sentir sur ses épaules le poids des années et voir son visage se faner d'année en année, c'est épouvantable... »

« Je suis heureuse de te voir », me dit Elisabeth et elle tient ma main dans ses doigts minces et doux. Je baise les siens et je les sens froids, froids, comme les doigts d'une statue de marbre. Elle-même n'est-elle pas semblable maintenant à la statue de la Douleur ?

Nous prenons place près de la lampe — Elisabeth lui tourne le dos — et la lumière, de dessous l'abat-jour, éclaire sa chevelure, cette magnifique chevelure dont les tresses épaisses s'étagent en forme de tour, comme une couronne, au-dessus de la tête étroite.

Son visage est dans ombre. Peut-être est-ce volontaire. En la regardant de plus près, j'observe, au coin de ses lèvres, une ride creusée par la souffrance et je vois ses yeux se perdre au loin dans une rêverie douloureuse.

D'une voix douce et triste, elle me demande d'où j'arrive maintenant et, comme je lui parle des océans, des ports et des pays que j'ai vus au cours de mon dernier voyage, elle m'écoute la tête appuyée au dossier

de son siège. Il me semble que ses yeux sont à demi-clos, comme ceux de Rodolphe quand je lui racontais mes voyages. Il avait tant de points communs avec sa mère, même la façon d'écouter.

« Je n'ai jamais encore été en Extrême-Orient », dit Elisabeth.

Je sais que son rêve a toujours été de faire le tour du monde. Elle aime la mer. A Corfou, à Abbazia et sur la Riviera, elle passait des heures au bord de l'eau, à regarder pensivement les flots qui jetaient inlassablement à ses pieds la dentelle changeante de leur écume. Elle a souvent dit :

« Je voudrais être enterrée au bord de la mer, en sorte que les vagues viennent se briser contre mon tombeau. Alors, toutes les étoiles du ciel me regarderaient et les cyprès me pleureraient, plus longtemps que les hommes... Parfois, il me semble que je suis ensorcelée et, qu'après ma mort, je serai transformée en mouette et que je planerai au-dessus des vastes étendues de l'océan. Alors, enfin, je serai libre... »

Ici, dans ce salon obscur, elle parle et rêve de vagues et de mouettes.

« Je te reverrai bientôt. Je veux faire une longue croisière sur le *Miramar*. »

C'est le nom de son yacht, qui l'attend aux rives de Corfou.

« Il faut que tu viennes me voir à Corfou. Tu connaîtras ainsi mon Achilléion<sup>1</sup> et nous irons ensemble

1. Palais dans l'île de Corfou, que l'empereur Guillaume II acheta après la mort d'Elisabeth.

aux îles d'Ithaque et de Santa Maura. Tu admireras la vue merveilleuse qu'on a sur la mer et ton âme de marin en sera enchantée... »

Je la remercie pour l'invitation.

Pendant quelques minutes, nous gardons le silence. Elisabeth reste immobile dans la même position, la tête renversée et les yeux fermés. Je vois ses doigts chiffonner nerveusement le petit mouchoir en dentelles. Je sens qu'elle va parler de Rodolphe.

Je ne me suis pas trompé :

« Roudi aussi rêvait de faire le tour du monde », murmure-t-elle perdue dans ses pensées.

Elle pense aux rêves qu'il partageait avec elle et parle de sa mort avec une triste résignation, comme elle parle aussi de sa dernière heure à elle, heure qu'elle envisage sans terreur. Pour elle, la mort libère de toutes les souffrances, elle croit à la vie après la mort et s'efforce avec passion d'en pénétrer le secret.

« Que savons-nous de l'au-delà ? demanda-t-elle un jour à la comtesse Ferenzy. Personne de ceux qui ont fait le voyage n'est revenu pour nous dire ce qui se passe là-bas... »

La pendule de la cheminée frappe un coup, on dirait une goutte d'argent qui tombe.

« Cinq heures et demie. Excuse-moi, ma lectrice m'attend. »

Elisabeth se lève et me tend la main. Tandis que je pose mes lèvres sur ses doigts fins et froids, elle me dit :

« Je t'attends à Corfou. Bientôt... »

Elle sort sans bruit, comme si ses pieds touchaient à peine le tapis, comme la « dame blanche » dont l'apparition porte malheur. Je suis des yeux Elisabeth, la « dame en noir », jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière la porte...

## TRAGÉDIE CONJUGALE

« Il faut que tu présentes encore tes condoléances à l'archiduchesse héritière », insiste mon père.

Cette visite m'est très pénible; je sais qu'elle accueille avec méfiance tous ceux à qui Rodolphe accordait son amitié.

Peut-être ne me recevra-t-elle pas. Ferdinand m'a dit hier qu'elle ne voulait voir personne. Il avait ajouté : « Elle déteste maintenant le monde entier. »

Pauvre Stéphanie!

Son mariage avec Rodolphe fut une terrible erreur, dont tous deux souffrirent également. Rodolphe l'avait épousée sans éprouver pour elle un sentiment quelconque — ni amour, ni haine — et, du premier jour où il la rencontra, il ne lui cacha pas son indifférence. Elle savait, aussi bien que lui, que ce mariage n'était pour lui qu'une obligation : il fallait qu'il donnât un héritier à la Couronne. Il avait accepté cette union avec la même indifférence lasse qu'il montrait lorsqu'il devait accomplir les fastidieux devoirs de son rang de prince héritier.

Peu avant les noces, il déclara à Stéphanie qu'il ne l'aimait pas et qu'il ne l'aimerait jamais. Le mariage,

disait-il, ne serait qu'une formalité et il se réservait le droit de continuer à vivre suivant ses habitudes. Personne et rien ne pourrait le détourner de ses goûts et de ses passions.

La pauvre Stéphanie fut tellement abasourdie par ce cruel aveu qu'elle ne trouva rien à répliquer. Elle se mit à pleurer. Voyant ses larmes, Rodolphe s'étonna : pourquoi pleurait-elle donc ? Lui avait-il fait mal ? Au contraire, il avait agi honnêtement en lui disant ce qu'il pensait et ce qu'il sentait. Elle avait encore le temps de reculer...

Mais elle ne recula pas. Sa famille lui conseillait de ne pas attacher grande importance aux paroles de son fiancé et lui assurait qu'elle réussirait, avec le temps, à conquérir son cœur. Il n'y fallait que de la patience et du tact.

Elle reprit confiance...

Comme elle semblait accepter l'idée du mariage avec Rodolphe, un scandale inouï éclata : on apprit que l'auguste fiancé était arrivé à Bruxelles en compagnie d'une Viennoise connue...

Un matin, la reine des Belges — la mère de la princesse Stéphanie — se rendit avec sa fille au palais où Rodolphe était descendu et y rencontra cette femme... Le moment fut très critique et l'on estimait déjà que le mariage ne pourrait avoir lieu, lorsque la Cour réussit à étouffer le scandale. Un mois plus tard, Rodolphe conduisait Stéphanie à l'autel.

Même dans sa belle robe blanche de mariée, la pauvre princesse n'était pas jolie et, lorsque son portrait

parut dans les journaux et les revues de Vienne, les gens de la Hofburg sourirent et levèrent les épaules. L'on connaissait trop bien l'archiduc héritier pour ne pas prédire un mariage malheureux.

Le palais impérial reçut Stéphanie avec une froideur hostile. On la trouvait trop « province ». Une foule de dames — à la Cour et en ville — se donnèrent pour tâche de ne voir en elle que les défauts, afin de pouvoir excuser Rodolphe de ne pas être un mari modèle avec une femme pareille.

En réalité, il ne fut pas un bon mari et il semble même qu'il n'y eut, dans ce ménage, pas une seule heure de soleil avant que les nuages s'accumulent... Et ils s'accumulaient d'année en année plus épais. Stéphanie souffrait doublement : et de l'infidélité de son mari et des moqueries malignes de son entourage. Elle surprenait la raillerie dans les regards qu'on lui jetait et elle la lisait dans les lettres anonymes qu'elle recevait.

Elle en fut si aigrie qu'elle en perdit la maîtrise d'elle-même. La jalousie et un amour-propre maladif la poussèrent à des actes qui parurent plus ridicules encore aux dames de la Cour. Un de ces « manques de tact » servit longtemps de sujet de conversation dans les salons de la Hofburg.

Un soir, Stéphanie rentrait du théâtre, dans un carrosse de la Cour, en passant, intentionnellement ou non, par la Waaggasse, où se trouvait le palais de la comtesse polonaise Zcewucky, lorsqu'elle remarqua, devant le perron de ce palais, la voiture de son mari

avec le cocher Bratfisch sur le siège. Qui ne connaissait à Vienne Bratfisch — avec sa figure rouge de gros réjoui — et la voiture qu'utilisait toujours l'héritier pour ses escapades? Muet comme un poisson et dévoué comme un chien, Bratfisch était le meilleur gardien de ses secrets. Il n'aurait jamais dit à la princesse héritière qui il attendait ici. Mais Stéphanie le devina; les commères du palais avaient déjà flairé la nouvelle liaison de Rodolphe et en avaient fait part à sa femme. Elle savait donc qui était, en ce moment, chez la comtesse...

Une minute d'hésitation... puis, soudain, elle fait arrêter sa voiture, en sort brusquement avant que le valet de pied ait pu venir l'aider. Elle va à Bratfisch et lui ordonne :

« Menez-moi à la Hofburg, ma voiture restera ici... »

Bratfisch fut pris de court. Il ne pouvait naturellement désobéir à un ordre de la princesse héritière. Et, même s'il avait eu cette impudence, le scandale n'en aurait été que plus grand encore : la princesse était dans un tel état d'excitation qu'elle aurait été capable de sonner à la porte du palais de la comtesse.

« Aux ordres de Votre Altesse Impériale... »

La garde de la Hofburg ne fut pas peu étonnée de voir la princesse héritière rentrer dans la voiture de Bratfisch. Mais Rodolphe fut encore plus étonné, en sortant de chez la comtesse, de trouver à la porte le carrosse de la Cour.

Le jour où je me décidai enfin à aller rendre visite à Stéphanie, une dame du meilleur monde de Vienne me montra la copie d'une lettre que la princesse héritière avait, peu après la mort de son mari, écrite à un de ses parents à Bruxelles. Comment le texte de cette lettre était-il devenu public? Il n'y a qu'une explication, c'est que le cabinet noir de la police secrète s'intéressait même aux lettres de la famille impériale et que, souvent, il en prenait copie.

Voici ce qu'écrivait l'archiduchesse :

« Deux jeunes gens se voient pour la première fois, ils se connaissent depuis un quart d'heure à peine et ils prononcent la parole qui doit les lier jusqu'à la mort. S'il y a quelque chose de beau dans l'idée que deux êtres qui s'aiment et s'estiment se tendent la main, devant Dieu, pour une union sacrée, il y a quelque chose d'horrible dans la pensée qu'une pareille alliance s'effectue sans aucune préparation et qu'elle demeure un mensonge de l'autel au tombeau.

« Une longue, longue nuit terrible est passée pour moi et j'aperçois une aube rose d'espérance dans le ciel sombre, un rayon de lumière qui m'annonce le lever du soleil de la joie. Le soleil viendra-t-il dans tout son éclat? Me réchauffera-t-il de ses rayons et sèchera-t-il les larmes sur mes joues?

« Viens, ô mon soleil, viens, tu trouveras une pauvre fleur languissante, à qui les gelées du destin ont enlevé toute sa fraîcheur... »



« Son Altesse Impériale vient de partir », me dit la dame d'honneur de Stéphanie.

Peut-être bien qu'elle est chez elle et que ce n'est qu'un prétexte pour ne pas être obligée de me recevoir.

Tant mieux pour moi; cette entrevue aurait été pénible pour nous deux.

J'écris mon nom sur la liste déposée à cet effet parmi ceux des autres visiteurs, à qui il n'a pas été donné, plus qu'à moi, de trouver chez elle l'archiduchesse héritière...

J'ai rempli les devoirs de la politesse.

## MA DERNIERE RENCONTRE AVEC JEAN ORTH

Plusieurs mois sont passés. Par un soir pluvieux d'automne, je suis le môle Adomiz, à Fiume. Tout à coup, quelqu'un me saisit le bras. Je me retourne et je vois un homme en manteau de pluie avec un chapeau à larges bords. Son visage est à demi-caché et je ne vois qu'une bouche qui sourit dans une barbe.

« Tu ne me reconnais pas? »

Dieu, c'est mon oncle, l'archiduc Jean-Salvator! Il porte aujourd'hui un autre nom : Jean Orth. Je ne l'ai reconnu qu'à sa voix.

Il me serre affectueusement la main.

« Quand es-tu arrivé? D'où viens-tu? Pourquoi ne m'as-tu pas fait dire que tu étais ici? »

« Je ne savais pas que tu étais à Fiume. »

« J'y suis depuis deux mois. Viens donc me voir. Milly sera heureuse de faire ta connaissance. Je lui ai déjà parlé de toi... »

Il me prend par la taille et m'entraîne avec lui. Comme nous passons sous un réverbère, je le regarde à nouveau avec curiosité et je suis étonné de voir combien il a changé : il est bronzé par le soleil et le vent, et il porte une barbe épaisse. Entre ses dents, il tient une courte pipe, comme celles que fument les

marins anglais. Cela aussi est nouveau : autrefois, il ne fumait que la cigarette.

Tout le long du chemin, il parle avec une grande animation. Il me raconte qu'il a décidé d'acheter un bateau à voile pour faire le tour du monde et qu'il est en pourparlers avec un armateur, — « j'aurai vingt-trois hommes d'équipage » — que Milly Stübel, son amie, partira avec lui, — « oh, c'est une femme extraordinaire et elle te plaira quand tu la connaîtras » — qu'elle va aller à Londres dans quinze jours — « on m'écrit de là-bas qu'on m'a trouvé le bateau que je cherche », — et qu'il est heureux de pouvoir enfin réaliser un rêve depuis longtemps conçu, celui de voyager dans un bateau à lui et qu'il commanderait lui-même.

Son visage brille d'une joyeuse excitation et son entrain se communique à moi. Nous sommes tous deux si animés par notre conversation que nous ne sentons ni le vent froid, ni la pluie, ni la longueur du chemin.

Enfin, nous arrivons chez lui. De l'escalier, il crie :

« Milly, je t'amène un ami très cher. »

Au seuil de la porte palière paraît une jeune femme. Elle est vêtue très simplement, ses cheveux forment comme un casque au-dessus d'un visage charmant, elle a de grands yeux bleus et un ravissant sourire d'enfant.

La voilà donc cette Milly Stübel dont j'ai tant entendu parler ! L'ex-chanteuse d'Opéra, qui a abandonné une brillante carrière pour partager la vie mouvementée de l'ancien archiduc — le révolutionnaire, la tête brûlée, — qui suit maintenant son destin énig-

matique et qui s'en va partir avec lui vers un lointain nébuleux, vers le bonheur ou vers la mort..

« Soyez le bienvenu », dit-elle avec cordialité et, si je ne savais qu'elle est cantatrice, je le devinerais au son mélodieux de sa voix. Une voix profonde et chaude. Un superbe contralto.

Nous voilà maintenant assis dans une petite salle à manger, très modestement meublée. Tandis que Milly prépare le thé, je regarde encore Jean Orth. Ma foi, on ne retrouve en lui plus rien de l'ancien archiduc Jean-Salvator que nous connaissions à la Hofburg. Il a maintenant le visage hâlé d'un loup de mer, de grosses mains calleuses, un habit grossier. Il a l'air d'un pilote de cargo endimanché. Et même il a une autre façon de parler. D'autres gestes. Une autre démarche.

Je souris intérieurement en pensant à l'effet déplorable qu'il produirait sur les gens de la Hofburg, s'ils le voyaient. Ils ne le reconnaîtraient sans doute pas.

Il continue à me parler de ses projets et je constate que ce n'est pas seulement son extérieur qui a changé. Oubliées, mortes et enterrées, toutes les choses qu'il aimait autrefois : poésie, philosophie et musique. Tout cela a été envoyé au diable. Il n'a plus qu'une passion : la mer. Le gouvernail d'un bateau lui est plus précieux aujourd'hui que sa table à écrire, sa bibliothèque et son piano.

« Je suis né marin, affirme-t-il avec enthousiasme. Naviguer sur les océans, braver les dangers et vaincre les éléments déchaînés, que peut-il y avoir de plus beau au monde? »

La seule idée de ces dangers le remplit d'une joie turbulente. Sa nature aventurière le pousse aux combats et aux périls et, s'il n'en trouve pas, il s'en crée lui-même.

Milly Stübel revient avec un plateau, où il y a des verres de thé et une bouteille de rhum. Elle s'assied près de Jean et le regarde avec amour. L'éclat brillant des yeux de son ami se reflète dans ses grands yeux bleus.

Il suffit de regarder ce visage éclairé par l'amour pour comprendre que ce n'est pas seulement avec courage, mais avec joie qu'elle ira, au bras de Jean, au-devant de tous les dangers.

Nous causons longtemps — jusqu'à minuit — et toujours d'un seul et même sujet : du beau voyage autour du monde. En me raccompagnant sur l'escalier, Jean se remémore soudain la Hofburg et me demande, avec un amer sourire, des nouvelles de ses prisonniers.

Je lui raconte ma visite à l'impératrice, car je sais que c'est la seule personne qu'il aime au palais. Le sourire disparaît de ses lèvres et son visage devient triste et pensif.

« La balle de Rodolphe l'a blessée à mort, dit-il d'une voix sourde. Elle ne vivra plus longtemps. »

Je suis déjà sur le seuil de la maison, lorsqu'il s'écrie soudain :

« Attends-moi une minute, je t'accompagne. »

Il enfonce sur sa tête le chapeau à larges bords, jette son manteau sur ses épaules et nous partons ensemble.

Après la clarté et la chaleur de l'appartement, les

rues paraissent encore plus sombres et plus froides. Il pleut toujours et le vent soulève nos manteaux.

Il marche en silence à mes côtés, plongé dans ses pensées. Je devine qu'il pense à Rodolphe. Il dissimule aux yeux de tous, mais je suis convaincu que la fin tragique de l'héritier a laissé dans son cœur une trace profonde et douloureuse.

Rodolphe lui était très cher. C'était son seul ami. Quand on exila Jean à Linz et que tous ses amis l'abandonnèrent, Rodolphe fut le seul à prendre sa défense. Il demanda même à l'empereur de lui faire grâce.

« Il nous a quittés trop tôt, dit-il d'une voix faible, comme se parlant à lui-même. S'il avait encore vécu quelques années... »

Il ne finit pas sa phrase. A quoi il pense, personne ne doit le savoir. Pas même moi, son neveu, qui ai sa confiance...

Il m'accompagne jusqu'à mon hôtel. A la porte, nous faisons nos adieux.

« Quand pars-tu? »

« Sans doute demain. »

« Eh bien, adieu! Nous ne nous reverrons pas de si tôt », me dit-il avec un sourire forcé.

Je ressens la même inquiétude qu'alors, à ma dernière entrevue avec Rodolphe.

« M'écriras-tu? » dis-je.

Il ne me répond pas tout de suite, il sourit d'une façon étrange, énigmatique.

« Je ne sais pas... peut-être... peut-être... »

Encore une poignée de main, énergique et cordiale. Il s'en va. Je le suis du regard et je vois sa forme disparaître dans le voile ténu de la pluie. Le murmure monotone de l'eau assourdit ses pas. On ne les entend déjà plus...

Je reste à la porte de mon hôtel et je continue à regarder dans un étrange émoi. Je voudrais lui crier « halte », courir après lui, mais ma voix ne m'obéit pas et mes pieds semblent cloués aux pavés humides de la rue.

Est-ce que vraiment je ne le reverrai plus?

Ah, quel mot terrible que celui-là : « Jamais ».

#### RÉVOLUTIONNAIRE ET AMATEUR D'AVENTURES

Encore une nuit sans sommeil, comme celle qui avait suivi ma dernière rencontre avec Rodolphe, et pour les mêmes raisons.

A nouveau, un homme que j'aimais s'en va dans la nuit, vers l'inconnu.

Enfant, déjà je regardais mon oncle Jean avec respect et admiration, et plus je l'entendais condamner par ma famille, plus je m'intéressais à lui, plus étincelante était l'auréole dont mon imagination l'entourait.

Je connais sa vie entière. Et maintenant, au cours de cette nuit sans sommeil, je me souviens de mille détails de son passé, comme si je feuilletais les pages familières d'un roman.

Poète, philosophe, compositeur, ami des artistes...

Plus loin! Plus loin! Ce sont là rêveries de jeunesse, qui ne lui apportent aucune joie et, souvent aussi, aucune souffrance.

Ses souffrances véritables commencent plus tard, au temps de son exil à Linz. Il avait été puni pour avoir osé écrire un livre sur les défauts de l'armée autrichienne, où, sans ménagement, il attaquait le ministre de la Guerre, les feld-maréchaux et même l'archiduc Albrecht.

Il passa quatre années — longues comme l'éternité — dans ce trou de province et il lui sembla qu'il était enterré vivant. Il avait l'air d'un homme suspendu au-dessus d'un abîme. Ses doigts s'accrochaient encore fébrilement aux aspérités du rocher, mais ils faiblissaient déjà et le gouffre noir allait l'engloutir. Ce gouffre était l'oubli. On allait l'oublier, comme on oublie les morts. Le désespoir le poussait à la folie et les idées les plus extraordinaires le hantaient.

C'est ainsi qu'il avait décidé d'occuper le trône vacant de Bulgarie. Seul un cerveau torturé par le désespoir, l'alcool et l'insomnie pouvait concevoir un projet aussi insensé.

François-Joseph en fut avisé — les ennemis de Jean s'étaient hâtés de lui en faire part — et, dans un terrible accès de colère, il signa un ordre du jour qui déclarait l'archiduc déchu de son poste de chef du 3<sup>e</sup> régiment d'artillerie. L'empereur savait qu'on ne pouvait blesser plus profondément Jean, qui était fort attaché à son régiment.

Ce châtiment aigrit davantage encore l'exilé et il



décida de briser tous les liens qui l'unissaient encore à la famille impériale.

Il quitta Linz de son propre chef et alla se fixer dans son château d'Orth au bord du lac de Gmunden. C'est là que vivait sa mère, l'archiduchesse Marguerite, la seule personne en qui il eût confiance et sur la poitrine de laquelle il pût répandre les larmes de déception et de chagrin qui s'étaient amassées dans son cœur.

Une nouvelle vie commença pour lui dans le vieux château familial. Tout ce qui l'avait tourmenté jusqu'alors et avait fait battre douloureusement son cœur sensible et inquiet, tout ce qui avait torturé son cerveau dans les nuits sans sommeil et l'avait jeté dans le désespoir, dans la folie même, tout cela était maintenant du passé. Une lourde pierre tombale avait étouffé ses rêves, ses espoirs et ses désirs. Un seul souhait le possédait : celui de devenir un simple citoyen. Travailler du matin au soir à la sueur de son front, comme un paysan, et ne plus jamais penser au passé. Le passé était enterré.

L'archiduchesse Marguerite l'entoura, comme un enfant malade, de tendresse chaude et paisible. Près d'elle, pleine d'amour et de sollicitude, il sentait son cœur se guérir et, dans sa reconnaissance émue, il divinisait sa mère. C'était la seule femme qu'il aimât et il semblait qu'aucune ne pourrait la remplacer dans son cœur.

Il semblait... Mais bientôt une autre femme entra dans sa vie : Milly Stübel. Il la rencontra, par hasard,

en se promenant dans une forêt. Ils se mirent à causer avec tant d'intérêt qu'ils n'aperçurent pas le soir tomber.

Le lendemain, ils se revirent — ce n'était plus par hasard cette fois, puis encore et encore... Les rendez-vous dans la forêt se prolongèrent au château. Milly chantait et Jean l'accompagnait. La musique les rapprocha encore, car la musique parle aux cœurs mieux que les mots.

Et enfin ce qui devait arriver arriva : Jean demanda à Milly Stübel de devenir sa femme. Non pas archiduchesse, mais épouse d'un simple citoyen. Ils travailleraient ensemble au théâtre, elle comme chanteuse, lui comme manager, et ils gagneraient ensemble leur vie. Ils iraient de ville en ville et de pays en pays, comme tant d'artistes. Au cas où ils ne trouveraient pas d'engagement, ils feraient autre chose. Jean enseignerait les langues étrangères, il serait peut-être pilote sur un bateau marchand, il était prêt à tout travail.

Mais était-elle d'accord ?

« Je consens à tout, disait-elle. Je suis prête à partager avec vous la misère et les privations. J'irai avec vous où vous me conduirez, même au bout du monde... »

Leurs mains s'étaient unies et il conduisait la jeune femme vers une nouvelle vie, énigmatique et attirante, il l'emmenait vers un lointain nébuleux, où l'attendait le bonheur ou la mort...

## LE SAUT DANS L'INCONNU

Jean commença par demander sa mise en congé. Il ne voulait pas et ne pouvait pas rester dans l'armée, dont les chefs le méprisaient et le détestaient comme révolutionnaire.

C'est cette décision qu'il vint signifier à l'empereur François-Joseph.

On m'a raconté cette dernière audience de la façon suivante :

François-Joseph le reçut avec une grande froideur et lui demanda sèchement :

« Ta décision est-elle définitive? »

« Oui, sire. »

« A quoi faut-il l'attribuer? »

A quoi? L'empereur ne le savait-il pas? Ou bien faisait-il semblant, jouait-il la comédie pour offenser à nouveau l'archiduc, comme il l'avait déjà fait?

Froids comme l'acier étaient les yeux gris bleu de l'empereur et sur ses lèvres jouait un méchant sourire.

« Votre Majesté désire savoir pourquoi. Bien, je vais le lui expliquer. »

Et il commença à parler. Avec chaleur, avec passion, avec emportement. De ce qu'il avait souvent dit et écrit : de l'incompétence des grands chefs de l'armée, de leurs fautes voulues ou non, de la nécessité de moderniser l'armée, des dangers qui, en cas de guerre, menaçaient les frontières mal fortifiées du pays. Il exposa tout ce qu'il avait médité au cours de son long

exil, ce qu'il avait écrit dans ses livres et ce qu'il estimait, en patriote, devoir dire à haute voix pour éviter des malheurs à l'Autriche.

L'empereur sembla d'abord l'écouter avec calme. L'acier froid de ses yeux transperçait Jean et le même sourire dur se cachait derrière ses moustaches épaisses. Mais, à mesure que l'archiduc parlait, François-Joseph s'irritait davantage. Tout à coup, il frappa du poing sur la table et cria :

« Assez ! Je ne veux plus rien entendre ! »

Ce fut pour Jean comme un coup de poing en pleine figure. Tout son sang lui monta à la tête. Haletant et tremblant, il continua à parler, plus fort encore, presque criant. Personne jusqu'ici n'avait osé s'adresser sur ce ton à l'empereur.

Cette audace désarma François-Joseph, il pâlit.

L'aide de camp de service, qui, de derrière la porte, entendait la voix irritée de l'empereur et les cris de l'archiduc, se demandait avec effroi : qu'arrive-t-il donc ?

Ma sœur, la princesse Louise de Toscane, fut mise au courant, le jour même, de ce qui s'était passé. Jean lui-même le lui raconta.

Il avait dit à l'empereur qu'il préférait quitter la Cour et l'armée plutôt que de se laisser dicter ce qu'il devait faire. Et, finalement, il lui avait déclaré qu'il lui importait peu d'être, ou non, membre de la famille impériale.

Non content de cette renonciation à son rang, il avait, dans un accès de fureur sans nom, arraché de

sa poitrine l'ordre de la Toison d'Or et l'avait jeté aux pieds de l'empereur.

Lorsqu'il quitta la Hofburg, il sentit bien que c'était la dernière fois qu'il y était venu, mais il se sentit libre. Il pouvait maintenant faire ce qui lui plaisait.

Il n'avait plus de raison pour demeurer en Autriche. Son âme inquiète et brûlante l'appelait à de nouvelles aventures.

Avant de quitter son pays, il écrivit à l'empereur une lettre où il déclarait renoncer à son titre d'archiduc et à toutes les prérogatives qui y étaient attachées. Dorénavant, il ne serait qu'un simple citoyen et il porterait le nom de Jean Orth.

François-Joseph fut indigné de cette lettre. Tout ce qui lui rappelait l'archiduc le mettait en fureur. Ah, il pouvait bien prendre le nom qu'il voulait! S'en aller où cela lui plaisait! Il devait toutefois se souvenir d'une seule chose : c'est qu'il ne lui serait plus permis de rentrer en Autriche. La police lui mettrait la main au collet s'il osait mettre le pied sur le territoire autrichien.

Jean lut la réponse de l'empereur avec un rire amer. Il n'avait pas non plus l'intention de vivre en Autriche. L'Autriche avait cessé d'exister pour lui, comme lui pour l'Autriche...

Son séjour à Fiume, c'étaient les derniers jours passés au pays. Dans une semaine, il serait à Londres, puis après ce serait le saut dans l'inconnu.

« *Je mourrai et cependant je resterai en vie.* »

Ce sont les paroles qu'il avait dites à la comtesse

Larisch. Il voulait mourir pour la Hofburg et pourtant rester en vie pour ceux qui l'aimaient.

Y a-t-il réussi?

Personne ne le sait. Depuis que son bateau à voile *Sainte-Marguerite* a quitté le port de Londres, aucune nouvelle directe de lui n'est parvenue aux gens à qui il était lié d'affection ou d'amitié. Les derniers mots qu'ils reçurent de lui furent ceux qu'il écrivit dans une lettre tracée quelques heures avant son départ :

« Aujourd'hui, je dis adieu à l'Europe, cette partie du monde qui a vu mes premières années. Et maintenant je commence à réaliser, à l'ombre de mon vieux pavillon, mon plan d'un voyage au Nouveau Monde... Dans quelques heures, nous allons déployer nos voiles... Maintenant que je suis loin de Vienne, je me sens en paix. Rien n'ébranlera mon amour fidèle pour ma patrie. A travers les vastes mers, je lui envoie mon salut. »

Un dernier salut... La *Sainte-Marguerite* part vers la brume lointaine et disparaît. Pour toujours...

Une semaine passa... une autre... un mois. Aucune nouvelle de la *Sainte-Marguerite*. Où était-elle? Que lui était-il arrivé?

D'abord, on s'étonna, puis on fut soucieux, enfin angoissé. Vienne, l'Autriche, le monde entier cherchait à pénétrer le mystère de la disparition du navire et prêtait l'oreille au moindre bruit qui se répandait.

Ces bruits étaient variés.

De la Plata arriva la nouvelle qu'on y avait vu la *Sainte-Marguerite*. Elle avait passé plusieurs jours

dans le port pour y recruter un nouvel équipage. D'autres affirmaient même avoir aperçu Jean Orth : en habits grossiers de marin, on l'avait vu, avec le capitaine de la *Sainte-Marguerite*, en train de manger dans un cabaret du port. On l'avait aussitôt reconnu, bien que son visage hâlé et sa barbe épaisse l'eussent beaucoup changé. Il était accompagné d'une femme habillée presque comme un homme.

Quelques jours plus tard, une nouvelle rumeur circula : la *Sainte-Marguerite* avait jeté l'ancre près de Valparaiso et Jean Orth avait passé un jour entier à terre, à faire des achats. Les hommes de l'équipage l'appelaient « capitaine ».

Après avoir terminé ses courses, il aurait passé la nuit dans un cabaret du port. Là aussi, on avait vu une femme en costume de matelot, au visage hâlé et aux cheveux courts, mais qui était fort belle. Jean Orth avait payé à boire à tous les assistants, on avait chanté et on avait dansé. Le « capitaine » et la femme en matelot avaient pris part à la fête. Puis la femme avait chanté seule et tous l'avaient écoutée avec admiration. Les autres femmes avaient pleuré, tant la voix était émouvante.

Comme le jour paraissait, la joyeuse et tapageuse compagnie avait accompagné au port Jean Orth et la femme, et crié « bon voyage » au canot qui les emmenait vers la *Sainte-Marguerite*.

Bon voyage ! Mais le vœu n'avait pas été réalisé. Une terrible tempête avait fait rage pendant plusieurs jours. Les éléments déchaînés avaient joué avec le

bateau comme avec un fétu de paille. Ils avaient déchiré les voiles et abattu les mâts. Du cap Horn, on avait aperçu, à la longue-vue, un bâtiment ballotté par les flots et l'on avait reconnu la *Sainte-Marguerite*. On ne pouvait d'ailleurs lui venir en aide, le mauvais temps empêchant toute tentative de sauvetage. Du phare du cap Horn, on ne put suivre longtemps la lutte désespérée du bateau contre la tempête, une averse formidable ayant voilé soudain l'horizon.

Qu'était devenue la *Sainte-Marguerite*?

A partir de ce jour, on ne la vit plus nulle part et l'on perdit complètement sa trace.

Le bateau avait-il péri? Vraisemblablement oui. Dans cette lutte à mort entre le vaisseau et l'ouragan, c'est celui-ci qui avait eu la victoire...

Toute l'Autriche s'intéressait avec angoisse au sort des navigateurs. Un grand émoi régnait à la Hofburg. Même là, on ne pouvait rester indifférent à la fin tragique de Jean Orth. On ne l'aimait pas; on le considérait comme un aventurier, mais, cependant, par son sang, il appartenait à la dynastie des Habsbourgs.

François-Joseph crut de son devoir de faire tout ce qui était possible pour tenter un sauvetage inutile. Un croiseur autrichien fut envoyé à la recherche de la *Sainte-Marguerite*. Il parcourut en vain les océans dans toutes les directions. On ne trouva aucune trace du voilier...

Les capitaines des bateaux de commerce qui fréquentaient ces parages émirent l'hypothèse que la *Sainte-Marguerite*, jouet des flots, avait été jetée sur



la rive d'une des nombreuses îles qui bordent la côte du Chili et que ses passagers avaient péri sur une de ces îles inhabitées.

Le croiseur poursuivit ses recherches pendant un mois, mais inutilement.

L'Océan garda son secret.

Jean Orth avait-il vraiment péri avec son voilier?

On ne le croyait pas, on avait peur de le croire.

« Malgré toutes les apparences, Jean Orth, sans doute, réapparaîtra un jour », assurait la comtesse Larisch, à laquelle il avait, en la quittant, dit cette dernière parole : « Je mourrai et cependant je resterai en vie. »

Mais elle était, cependant, la seule personne qui ne crût pas encore à la mort du pauvre archiduc. La mère de Jean elle-même, l'archiduchesse Marguerite, ne le croyait plus vivant et le pleurait.

Mon père alla lui rendre visite à cette époque. Il la trouva dans la chapelle du château. Elle était à genoux.

Son visage était d'une pâleur de cire. Elle élevait vers le ciel ses regards lourds de larmes et ses mains tendues. Elle priait pour l'âme de son fils. Elle priait pour que le sommeil éternel du défunt ne soit pas troublé par d'horribles visions. Elle priait comme seule peut prier une mère aimante et brisée de douleur...

La chapelle vide était tranquille comme un caveau. Le vent léger qui entrait par la fenêtre faisait trembler

la flamme des cierges, d'où tombaient des larmes de cire...

*Jean Orth était-il encore vivant?*

Plusieurs mois avaient passé. C'est alors qu'arriva en Autriche un jeune officier qui avait fait partie du premier équipage de la *Sainte-Marguerite* et qui avait quitté le voilier à La Plata. Il apportait la joyeuse nouvelle :

« Jean Orth est vivant! »

Rapide comme l'éclair, la nouvelle se répandit à travers toute l'Autriche : il est vivant, vivant!

Ma sœur, la princesse Louise de Toscane, m'écrivit alors de Salzbourg :

« Le premier officier du bateau est venu spécialement ici pour voir papa. Il m'a raconté qu'il était convaincu que l'oncle Jean est encore en vie et qu'il n'était jamais parti pour Valparaiso. En effet, l'équipage congédié avait assisté au départ du voilier dans la brume du soir et avait constaté que celui qui se tenait sur le pont du bateau, enveloppé d'un manteau gris et emmitoufflé jusqu'aux oreilles, *n'était pas Jean*, mais quelqu'un d'autre qui jouait son rôle. L'équipage est rentré à Trieste et tous croient, comme un seul homme, ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux à La Plata et mettent fin aux bruits d'après lesquels leur capitaine aurait péri en mer... »

Il était vivant!

Tout le monde ajouta foi à la nouvelle et, plus que tous les autres, la vieille archiduchesse Marguerite. A nouveau, elle s'agenouilla sur les dalles froides de la

chapelle et, les mains tendues vers Dieu, elle implorait, elle gémissait :

« Rendez-le moi, rendez-le moi... »

Elle s'imaginait parfois entendre derrière elle des pas familiers. Ces pas résonnaient sur les dalles et l'écho des voûtes en répétait le son. Elle frissonnait, se retournait, regardait... Personne! La chapelle demeurait sombre et vide.

Cependant, les jours passaient, et les semaines, et les mois, et les années. Jean ne revenait pas. De temps à autre, des bruits divers arrivaient en Autriche. Un voyageur rentrant de l'Amérique du Sud voulait avoir vu Jean dans un couvent et l'avoir aussitôt reconnu sous l'habit monacal. Il avait, disait-il, beaucoup changé, son visage était celui d'un ascète et il portait une longue barbe. Mais l'expression du regard était toujours la même et c'était par elle qu'on pouvait reconnaître l'ex-archiduc : ses yeux étincelaient toujours de fièvre, brûlaient toujours du même feu sombre.

Il avait sans doute remarqué qu'il était reconnu, car, d'un mouvement rapide et nerveux, il avait rabattu son capuchon comme un masque...

Un autre voyageur — venant d'Argentine — était prêt à jurer qu'il avait vu Jean à Buenos-Aires, à la gare, au guichet, prenant un billet pour Rio-de-Janeiro.

Un troisième témoin, bourgeois de Trieste, qui s'était rendu en Argentine pour affaires, assurait avoir aperçu

Jean dans un petit restaurant de Buenos-Aires et l'avoir reconnu, bien que le visage de l'ancien archiduc fût décharné et portât la trace des souffrances et des privations. Ses cheveux étaient devenus tout gris et il faisait une impression misérable avec ses habits déchirés et ses gros souliers poussiéreux. On l'aurait pris pour un vagabond. Il était seul et buvait du gros vin bon marché, beaucoup de vin, pour s'étourdir...

On apportait encore beaucoup d'autres témoignages : un explorateur polaire écrivait à un ami d'Autriche qu'il avait récemment rencontré l'ex-archiduc au milieu des glaces et des neiges. Il avait, par le plus grand des hasards, passé une nuit avec lui autour d'un feu de camp. L'explorateur l'avait reconnu d'après les portraits qu'il en avait vus et lorsque son compagnon eut tiré de son sac un carnet de cuir sur la couverture duquel étaient gravées en or les armes des Habsbourgs, il n'eut plus aucun doute : il avait bien devant lui l'ex-archiduc Jean-Salvator.

Au crépuscule du matin, comme l'explorateur dormait encore, son compagnon de hasard était parti et la tempête de neige qui sévissait ce jour-là avait effacé les traces de ses pas...

Un explorateur du Chaco avait trouvé l'ex-archiduc dans une hutte à demi-démolie, au milieu des montagnes qui forment la frontière du Chili. Il semblait à demi-fou et son extérieur était effrayant : ses cheveux étaient embroussaillés et il parlait avec peine, comme s'il en avait perdu l'habitude. Il disait se nommer Frédéric Otten, mais c'était sûrement lui Jean

Orth. Le voyageur était prêt à jurer qu'il ne s'était pas trompé.

De tous côtés parvenaient des rumeurs semblables : on avait vu l'ex-archiduc tantôt ici, tantôt là. Mais ces bruits étaient si contradictoires qu'on avait cessé d'y ajouter foi.

La vieille archiduchesse, la mère de Jean, ne cessait pas d'espérer et elle continuait à aller s'agenouiller sur les froides dalles de la chapelle, répétant toujours la prière qu'elle adressait au ciel :

« Rendez-le moi, rendez-le moi... »

C'est ainsi qu'un jour elle mourut agenouillée. Le matin, on trouva son cadavre sur le sol de pierre de la chapelle. Ses mains étaient encore jointes et ses doigts raidis étroitement entrelacés.

#### QUAND LES MORTS SE RÉVEILLEN

Après la mort de la princesse, on me raconta ce qui suit.

Comme elle était étendue dans son cercueil, au milieu de l'immense salle vide du château d'Orth, un étranger, comme le soir tombait, en franchit le seuil. Il portait une cape noire et poussiéreuse qui cachait à demi son visage.

Le vieux laquais Rossi, un Italien, était assoupi près de la porte. Dans un demi-sommeil, et dans l'obscurité où était plongée la salle, il ne put reconnaître les traits de l'inconnu. Il le prit pour un de ces paysans du voisinage qui venaient prier devant le cercueil de l'archiduchesse, à laquelle ils étaient très attachés.

Rossi vit le visiteur s'approcher de la morte sur la pointe des pieds, comme s'il craignait de l'éveiller, poser sur sa poitrine un bouquet de fleurs des champs, puis tomber à genoux et joindre ses mains pour la prière. Il sembla même à Rossi que les épaules de l'inconnu tremblaient sous la cape qui les recouvrait. Pleurait-il? Peut-être... La mort de l'archiduchesse, si tragique et si inattendue, arrachait des larmes à beaucoup de gens.

Le visiteur resta plusieurs minutes agenouillé près du cercueil. Puis il se releva, se pencha sur la morte et la baisa sur le front. Puis, aussi doucement qu'il était venu, il se dirigea sur la pointe des pieds vers la porte de la salle.

Comme il passait devant Rossi, celui-ci ouvrit ses yeux fatigués et crut reconnaître Jean Orth. Il voulut lui courir après, mais l'inconnu avait déjà disparu.

« C'était lui, affirma le vieux Rossi, je puis en mettre ma main au feu, c'était lui, notre Giovanni. »

On ne le crut pas. On se moqua de lui. Il avait simplement rêvé ; l'archiduc Jean était mort depuis longtemps.

Mais le vieux Rossi continuait à affirmer :

« Je puis jurer que c'était lui... »

Lorsque le corps de l'archiduchesse eut été amené à Vienne, pour être enterré dans la crypte de l'église des Capucins, la nouvelle que Jean Orth était « resuscité » avait déjà pénétré dans la Hofburg, chacun

ayant cru nécessaire d'y faire connaître les déclarations de Rossi.

Le palais fut en émoi. On se mit à craindre de voir Jean paraître à l'enterrement de sa mère. Le feld-maréchal archiduc Albrecht, qui détestait Jean même mort, se hâta d'aller trouver l'empereur et de lui faire remarquer avec inquiétude que la présence de l'ex-archiduc pourrait provoquer des troubles dans l'armée, qui lui avait conservé une chaude sympathie. Cette affection avait encore été corroborée par la mort mystérieuse et tragique du disparu.

« Si on l'aperçoit dans le cortège funèbre, cela pourra provoquer des troubles parmi le peuple », ajouta vivement l'archiduc Albrecht et son inquiétude gagna l'empereur.

Une heure plus tard, la police secrète reçut l'ordre impérial d'avoir à surveiller étroitement toutes les voies d'accès à la capitale et de filer tous ceux qui arriveraient à Vienne.

« Quarante-sept ans, grandeur moyenne, plutôt grand que petit, nez régulier, yeux enfoncés, cheveux courts et bruns, barbe. En regardant de plus près, on remarque qu'il porte une petite perruque ou toupet. »

Tel était le signalement de Jean Orth, communiqué par la police secrète à tous les hôtels de Vienne.

Aux limites de la ville, tous ceux qui entraient ou sortaient étaient examinés avec attention. Le plus dangereux anarchiste n'aurait pas été recherché avec autant de soin que l'ancien archiduc.

Lorsque le cortège funèbre prit le chemin de l'église:

des Capucins, des centaines de policiers se répandirent parmi la foule qui bordait les rues, recherchant de leur œil vigilant un homme au nez régulier, aux yeux enfoncés, aux cheveux courts et bruns, à la démarche militaire...

Jean « ressuscité » inspirait à l'archiduc Albrecht et à sa clique plus de frayeur encore que pendant sa vie.

#### LES FAUX JEAN ORTH

Les secrets de la Hofburg ne restent pas longtemps secrets. Les murs massifs de ce sombre palais ne les empêchent pas de passer. Quelques jours plus tard, la nouvelle se répandit dans Vienne et dans le monde entier :

« Jean Orth est vivant. »

A nouveau, des gens apparurent qui affirmaient l'avoir vu « de leurs propres yeux ». Il se faisait voir dans toutes les parties du globe, sous différents masques.

Quelqu'un l'avait vu dans l'île de Robinson et l'avait de suite reconnu, bien qu'il portât le nom même de l'île, Juan Fernandez; il y exploitait une ferme depuis de longues années.

Un autre l'avait rencontré à Concordia, en Argentine, et, bien qu'il se fît appeler M. Hirsch, de Vienne, il était hors de doute que c'était bien l'ex-archiduc Jean-Salvator.

Un troisième était prêt à jurer qu'il avait récemment, à Mulhouse, parlé avec Jean Orth. Il y tenait un petit hôtel.



Un quatrième... un cinquième... un sixième... Tous avaient reconnu Jean Orth et beaucoup lui avaient parlé. Chercheur d'or au Klondyke, colon en Afrique occidentale, pensionnaire d'un hôpital à Charleville, cow-boy en Patagonie, guide pour étrangers au Caire, missionnaire dans la pampa chilienne, partout, et presque en même temps, on l'avait aperçu...

Les journaux s'emparaient de ces rumeurs et on les commentait avec passion. Chaque semaine, chaque mois, — et comme cela pendant des années, — toujours des nouvelles « sensationnelles ».

De New-York, on annonça qu'à l'hôpital Colomb, Jean Orth venait de mourir, après avoir vécu quelque temps sous le nom du docteur Orlov. Mrs Grace Wakefield, qui l'avait soigné, avait failli de suicider de chagrin.

Dans la Pazmanitengasse, à Vienne, il meurt, en 1925, garçon de café... Une année plus tard, il meurt à Southampton, comme ancien matelot...

Ces nouvelles « sensationnelles » étaient souvent ridicules. C'est ainsi qu'un médecin de Denver vendait le squelette de l'archiduc Jean « garanti et intact »...

Comme champignons après la pluie, des aventuriers paraissaient, qui se paraient de son nom pour battre monnaie.

Les années ont passé, des dizaines d'années... L'ancien archiduc Jean-Salvator est mort depuis longtemps. En exil, dans des pays étrangers et lointains, son cœur inquiet a cessé de battre et personne ne sait où est

située la tombe dans laquelle son corps a trouvé l'éternel repos...

Des dizaines d'années ont passé, mais les dernières pages du roman de sa vie ne sont pas encore écrites. Le roman se ferme après la phrase de sa dernière lettre :

« A travers les vastes mers, j'envoie mon salut à la patrie... »

## CHEZ L'IMPERATRICE A CORFOU

Afin de me rendre au mariage de ma sœur Louise avec le prince Frédéric-Auguste de Saxe, je débarquai à Corfou de la corvette *Fruntsberg* pour y prendre un bateau italien ou grec qui me mènerait à Brindisi d'où je gagnerais Vienne. Dans le port de Corfou était mouillé le yacht impérial *Miramar*, signe que l'impératrice se trouvait dans son palais de l'Achilléion.

Je prend un fiacre et je suis le chemin raboteux qui grimpe à travers les oliveraies et les vignes et découvre une vue toujours plus belle sur la mer, l'île de Corfou et la côte d'Epire.

A l'Achilléion, je me fais annoncer à Elisabeth et je suis aussitôt reçu sans cérémonie.

L'impératrice vient à ma rencontre en souriant aimablement et me tend sa main à baiser.

« Tu es toujours le bienvenu, mon cher Léopold, dit-elle avec une charmante cordialité, qu'est-ce qui t'amène ici? »

Je lui raconte ce qui en est et que je dois passer deux jours à Corfou pour attendre le bateau.

« Tu es sans doute descendu à l'hôtel Saint-Georges? Ne veux-tu pas passer ces deux jours ici? »

Je la remercie avec joie et elle me conduit elle-même

dans une des chambres d'ami, confortablement meublée et d'où l'on jouit d'une vue merveilleuse vers le sud, sur la mer, les îles d'Ithaque et de Santa Maura.

« Installe-toi, on ira chercher tes affaires, après nous irons faire une petite promenade. »

Au thé, qui est pris sur la terrasse, tôt dans l'après-midi, assiste la suite de l'impératrice, composée d'un gentilhomme de la chambre, d'une dame d'honneur, d'une lectrice et d'un professeur de grec. En me présentant ces personnes, et en arrivant à M. Christomanos, elle sourit et dit :

« Tu vois, je suis quand même arrivée à apprendre le grec. »

Elle soupire faiblement et ajoute :

« Cela n'a pas été facile à obtenir de l'empereur. »

Elisabeth a toujours sa silhouette élancée.

Au cours de toutes ses promenades, où que ce soit, à Schoenbrunn, à sa villa Hermès, à Lainz, près de Vienne, sur la Riviera, au bord du lac de Genève ou dans sa Grèce si aimée, elle a toujours avec elle une petite ombrelle noire, qui peut se replier, ainsi qu'un éventail dont elle dissimule son visage.

Elle porte une robe de soie noire coilante, large du bas, avec des manches très étroites, — car elle a sa mode à elle, — des souliers à boutons très pointus et de courts gants noirs. L'inévitable ombrelle et l'éventail complètent sa toilette.

L'après-midi, l'impératrice me conduit à nouveau

du côté du sud, où descend, de la villa jusqu'à la mer, une pente rapide plantée de quatre-vingt mille rosiers, un véritable champ de roses, fleuri et parfumé, et dont les couleurs varient du blanc pur au rouge le plus foncé. Des jardiniers veillent sur la plantation.

Puis nous allons vers le nord, sur la route, et dans des chemins bordés d'oliviers et de vignes. Elisabeth aime la marche et son pas est régulier.

Le crépuscule tombe lorsque nous rentrons. Au milieu de novembre, les nuits sont déjà fraîches à Corfou. Après le dîner, qui est servi simplement et sans cérémonie, l'impératrice se retire.

Je reste encore longtemps à ma fenêtre, à admirer la mer où un bateau à voile apparaît, éclairé par la lune. Le silence règne partout; on n'entend que le hullement d'une chouette qui jette parfois son appel plaintif.

Je comprends pourquoi l'impératrice se trouve bien ici, loin du faux éclat et des faux humains.

Le lendemain, je me prépare à prendre congé. L'impératrice est de bonne humeur et, lorsque je lui demande quelle croisière elle compte entreprendre à bord du *Miramar*, elle jette un regard autour d'elle — nous sommes assis sur la terrasse — et me dit :

« Promets-moi, si tu vas à Vienne, de ne pas répéter à l'empereur ce que je vais te dire. »

« Votre Majesté peut en être assurée. »

« Tu sais, ou plutôt tu ne peux pas savoir, que je ne puis aller où j'en ai envie. L'empereur exige de Wach-

tel (c'est le commandant du *Miramar*) qu'il l'avise télégraphiquement de la route que je prends. Je voudrais visiter maintenant les côtes de Syrie, mais l'empereur me le défend, parce qu'il y aurait le choléra à Beyrouth. Mais j'irai quand même. Je donnerai à Wachtel l'ordre de mettre le cap sur Rhodes, il le fera savoir à Vienne et l'empereur autorisera le voyage. Une fois en haute mer, hors de portée du sémaphore, j'ordonnerai d'aller à Beyrouth et Wachtel devra obéir. Ainsi, si l'empereur te demande quelque chose, tu diras que tu ne sais rien. Je me réjouis beaucoup de voir Beyrouth et je serais bien peinée d'être privée de ce plaisir. »

« Votre Majesté me témoigne une grande confiance. Tout sera fait comme elle le désire. »

## UNE AUDIENCE NOCTURNE CHEZ L'EMPEREUR

Après une nuit passée sur un vapeur grec plein de vermine, et une journée et demie de chemin de fer, me voici à Vienne. Je suis en civil. Sale et poussiéreux, — les lavabos du train étant fort primitifs, — non rasé, je débarque à la gare du Midi.

Un aide de camp de l'empereur est là qui m'attend. Il est onze heures et demie du soir. Je dois me rendre aussitôt auprès de Sa Majesté.

En chemin, l'aide de camp me dit que l'empereur est extrêmement inquiet d'être sans nouvelles de l'impératrice et qu'il attend celles que je lui apporte. Il sait, très exactement, que j'ai été voir Elisabeth juste avant son départ de Corfou.

Le fait seul que François-Joseph, à une heure où généralement il dort depuis longtemps, — car il a l'habitude de se coucher à neuf heures exactement, — est encore debout à m'attendre, ne me prédit rien de bon. Je devrai être là à répondre à ses questions sans avoir même pu faire un peu de toilette et en civil encore.

Agréable perspective!

La voiture de Cour s'arrête devant l'Escalier des Maréchaux. Je me hâte d'entrer et de me faire annoncer. Comme je frappe à la porte du cabinet de l'empereur, j'entends un « entrez » qui ressemble à un sinistre grognement.

François-Joseph est debout, suivant sa coutume, et appuyé à son pupitre. Sans me laisser le temps de me présenter réglementairement, il me demande avec impatience :

« Où est l'impératrice? »

« Je l'ignore, sire », répons-je avec le plus grand calme possible.

« Tu dois le savoir, crie-t-il. Tu l'as vue avant-hier. Réponds! »

« Sire, je l'ignore. »

François-Joseph frappe du pied, s'approche de moi et me lance un regard furieux.

« En ma qualité de chef suprême de l'armée, je t'ordonne de dire où est partie l'impératrice. Tu le sais. »

« C'est vrai, sire, dis-je avec lenteur, je le sais, mais Sa Majesté l'impératrice a désiré que je n'en dise rien. »

« Ah, c'est comme ça! »

Il garde un instant le silence, il réfléchit, puis il continue :

« C'est ton devoir de me dire ce que tu sais, car je crains que l'impératrice, contrairement à mon désir, soit partie pour la Syrie. Il y a du danger pour elle, le choléra y fait rage. Dis-moi, t'en a-t-elle parlé? »



« Sire, dis-je avec un sang-froid parfait, je ne puis rien dire, j'ai donné ma parole... »

L'empereur m'interrompt avec violence :

« Ta parole, ta parole ! Je te délie de ta parole. Dis-moi où l'impératrice est partie. »

« Sire, je ne puis violer ma parole, non seulement comme officier, mais encore comme homme. »

François-Joseph me jette un regard sombre et grogne :

« Tu peux disposer... »

Quelque désagréable qu'ait été cet entretien, quelque graves que puissent en être les conséquences — car l'empereur, en vertu d'une loi non écrite, est le maître de toute sa famille et ses décisions ne peuvent être rapportées que par lui-même, — je suis fier de moi.

Quelques jours plus tard, après un dîner de famille, comme nous prenons congé de l'empereur, il se tourne vers moi (contre son habitude, il ne m'a pas salué ni dit un seul mot, ce qui a naturellement frappé tout le monde, et mes cousins me demandent à voix basse si je suis tombé en disgrâce) et me dit :

« Léopold, tu resteras ici. »

« Bien, sire. »

Comme nous sommes restés seuls, il vient à moi, me pose la main sur l'épaule et me dit :

« L'impératrice est arrivée aujourd'hui à Beyrouth, je viens de recevoir un télégramme d'elle. »

Je respire et j'attends la suite avec impatience.

« C'est bien de ta part, continue-t-il enfin, de tenir ta parole, mais tu aurais pu me dire la chose entre nous, j'étais inquiet pour ma femme. Tu as agi en chevalier, c'est pourquoi il te sera pardonné. »

Je m'étonne en moi-même de cette marque de confiance inhabituelle, car, même en famille, François-Joseph ne parle jamais d'Elisabeth sans l'appeler « l'impératrice ».

« Je vous remercie, sire », dis-je simplement.

« Je dirai à Nando (mon père) qu'il a un fils qui est bien. Garde-moi la même fidélité et je serai content de toi. D'ailleurs, ajoute-t-il, l'impératrice te fait saluer. »

Puis il me tend la main et me laisse partir en me faisant un mouvement de tête amical.

Quelque temps après, je rencontrai Elisabeth à Pola. Elle me sourit et me dit :

« Il était furieux? »

« Oh, Madame, il n'a pas été bien méchant. »

« C'est passé maintenant, mais j'avais bien peur que l'empereur t'attrape. Je regrettais presque de t'avoir imposé ce secret. T'a-t-il transmis mes salutations? C'était un peu de baume sur ta blessure. »

C'était bien un baume, en effet, car il n'a pas dû être facile à l'empereur de me transmettre ces salutations : il devait, pour cela, descendre de son piédestal.

## MES DERNIERES RENCONTRES AVEC L'IMPERATRICE

Pour la procession de la Fête-Dieu, tous les membres de la famille impériale doivent se trouver à Vienne et y participer. Lorsque la cérémonie s'est terminée par le déjeuner de famille traditionnel, et qu'on a pu enlever son uniforme de gala, je prends généralement un fiacre et je m'en vais faire un tour dans la forêt de Vienne pour jouir du beau printemps.

Je quitte la voiture en pleine forêt et je dis au cocher d'aller m'attendre à Weidlingbach, afin de pouvoir marcher une petite heure, seul dans la nature et avec mes pensées.

Je m'amusais à herboriser un peu lorsque je vois de loin une dame élancée, habillée de noir, en qui je reconnais aussitôt l'impératrice.

Elle vient à moi et me dit en souriant :

« Monsieur le professeur de botanique est au travail? »

Je répons en riant :

« Madame, mon but était simplement de respirer un peu le bon air... »

« Et d'échapper à l'étiquette, n'est-ce pas? Veux-tu m'accompagner? »

Elle se tourne vers le valet de pied qui la suit à quelques pas :

« Vous pouvez rentrer. Merci. »

Nous nous promenons à travers la forêt. Elisabeth parle sur un ton doux et mélodieux, en général d'une voix basse et où, me semble-t-il, perce le regret mélancolique de son heureuse enfance à Possenhofen et au lac Tegern, ses excursions avec son père qui détestait aussi l'étiquette et qui, souvent, sa cithare sur le dos, s'en allait vers les chaumières des pâturages alpestres, pour y faire danser les vachères et les bûcherons, aussi simplement habillé qu'eux.

Par la suite, je revis plus souvent l'impératrice, mais toujours pour de courts instants, lorsque je venais à Vienne pour les fêtes de Pâques, ce qui était un devoir de service plutôt qu'un congé, ou bien pour les mariages et les enterrements de famille. Si elle se trouvait à Vienne ou à Schœnbrunn, je ne manquais jamais d'aller lui présenter mes respects.

Elle est toujours aussi affectueuse, elle bavarde avec moi, s'informe en détail de ma vie de marin et de mes sentiments intimes, se souvient de toutes nos rencontres.

Je suis heureux de lui dire mes espérances et mes plans d'avenir, elle sait écouter et elle m'a souvent donné de bons et sages conseils. Je sais qu'elle aime ma compagnie.

Je puis aussi causer avec elle de toutes sortes de sujets scientifiques, car elle fait preuve d'intérêt pour les nouveautés techniques en tout genre. Surtout, elle

aime la mer avec passion et elle a, en matière de navigation, des connaissances étendues.

Elle me demande souvent de lui raconter mes voyages en Extrême-Orient, elle rêve aussi de faire un jour une longue, longue traversée...

SON DERNIER « GRAND VOYAGE... »

En 1898, on fêta le cinquantième anniversaire de l'avènement de l'empereur François-Joseph. Pendant l'été, comme le couple impérial séjournait, selon sa coutume, à Ischl, il y eut des fêtes populaires. Pour Elisabeth, qui détestait les ovations bruyantes, c'était un temps de « représentation pénible », comme elle disait. Elle ne pouvait y échapper, ni se réfugier sous son ombrelle et sous son éventail. Elle subit donc ces corvées jusqu'à la fin d'août, époque à laquelle elle quitta Ischl.

J'étais alors en permission et séjournais dans une des maisons de chasse des montagnes de Salzbourg. Le dernier jour du mois d'août, j'étais venu en ville pour y faire des achats, je portais une culotte courte en peau de chamois, de gros souliers ferrés, une vieille cape et un sac sur le dos. A la gare de Salzbourg, le patron du buffet me dit :

« Sa Majesté l'impératrice vient d'arriver d'Ischl et a demandé des nouvelles de Votre Altesse Impériale. L'impératrice se promène en ce moment dans le parc de l'hôtel d'Europe. »

Je me hâte d'aller l'y rejoindre. Je trouve à Elisabeth l'air fatigué, malade même. Elle avait alors

soixante et un ans. Elle me tend la main avec un sourire las et me dit :

« Le botaniste est devenu un chasseur. Que fais-tu à Salzbourg? »

Je la renseigne, puis je lui demande si elle ne compte pas retourner en Grèce. Elle secoue la tête et ses yeux tristes s'éclairent un peu lorsqu'elle me dit :

« D'abord, j'irai à Territet, sur le lac de Genève, où je me reposerai de toutes ces représentations, tu sais ce que j'en pense... Entre temps, mon brave *Miramar* ira m'attendre à Marseille. J'ai enfin obtenu de pouvoir faire un long voyage dans l'océan Atlantique jusqu'à Madère. Ça t'étonne? A quel point je m'en réjouis, tu peux te l'imaginer, n'est-ce pas? Dommage seulement que tu ne sois plus dans la marine, je t'aurais demandé pour commander mon bateau. »

Nous nous promenons de long en large dans le parc, jusqu'à ce qu'on annonce à l'impératrice que son train est avancé. Elle n'a pas de train spécial, mais un wagon-salon qui est accroché à un train ordinaire. Elle me dit en partant :

« Pense à moi quand j'entreprendrai mon dernier grand voyage, porte-toi bien et puisses-tu aussi trouver le bonheur. »

De retour dans ma montagne, je pense que ces paroles ont comme le ton d'un adieu... On y distingue comme une résignation douloureuse, celle de renoncer tout à fait à voyager, de ne plus s'en aller, au loin, à la recherche de la paix de l'âme...

De nouveau des trains qui filent, des hôtels, et voici qu'Elisabeth arrive à Genève. Le temps était merveilleux. Bien que le calendrier indiquât déjà septembre, le soleil était clair et chaud, il envoyait à la terre son dernier salut. Et soudain, les marronniers avaient commencé à fleurir à nouveau.

Un matin, en prenant son petit déjeuner, Elisabeth lit dans un journal l'interview d'une pythoïsse parisienne :

« Cette année, une impératrice ou une reine, une femme au cœur malade, mourra assassinée », disait entre autre la prophétesse.

« Lisez donc, dit Elisabeth, en souriant tristement, à sa dame d'honneur, la comtesse Czataray. On parle ici d'une impératrice qui sera assassinée cette année encore. Cette victime, ce sera moi, j'en suis sûre... »

Elle parlait avec conviction, comme d'une chose absolument inévitable.

« Je suis toujours prête, dit-elle à la comtesse Czataray, à subir mon destin. Rien ne pourra me protéger le jour où il me frappera. Le destin souvent ferme les yeux, mais, tôt ou tard, il les rouvre et nous regarde. Les pas que l'on devrait, pour lui échapper, éviter de faire sont justement ceux qu'on fait inévitablement. Je me rend parfaitement compte que chacun de mes pas, à chaque jour de ma vie, peut être un de ces pas... »

Le soir du 10 septembre, elle tria ses papiers et en brûla une partie dans la cheminée. Il semblait vraiment qu'elle se préparât à la mort.

Par la fenêtre, ouverte sur un balcon, on entendait le bruissement des feuillages du jardin et parfois un vent léger entraînait dans la chambre et ranimait la flamme de la cheminée.

Le vent fit voltiger aussi quelques-unes des lettres qui restaient sur la table. Elisabeth se leva pour fermer la porte du balcon, mais, au moment où elle en saisissait la poignée, elle pâlit de terreur : elle avait aperçu dans l'allée du jardin, entre les arbres, une forme féminine, vêtue d'un voile blanc qui l'enveloppait comme un nuage. La figure approchait, sans presque toucher le sol des pieds, comme si elle se mouvait dans l'air.

C'était elle, la Dame blanche, l'annonciatrice de la mort... Elle approchait maintenant du balcon, si près que, bientôt, Elisabeth put distinguer ses traits. Son visage était austère et triste, ses yeux enfoncés si profondément qu'on pouvait à peine les distinguer.

Le cœur d'Elisabeth battait si fort qu'il lui faisait mal. Tremblante d'effroi, elle continua à regarder la messagère du malheur et il lui sembla que la Dame blanche lui faisait un léger signe de la tête, comme si elle l'appelait et lui ordonnait de la suivre.

Cédant inconsciemment à la puissance mystérieuse qui émanait du fantôme nocturne, Elisabeth fit un pas en avant. Elle ne put aller plus loin, arrêtée par la grille du balcon. Ses doigts se crispèrent sur le métal froid. Pâle comme la mort, elle restait immobile et suivait de ses yeux terrifiés l'apparition, qui bientôt disparut, comme dissoute dans l'ombre de la nuit...



Elisabeth quitta alors le balcon, en ferma la fenêtre et se laissa tomber sans forces dans un fauteuil. Un soupir s'échappa de sa poitrine. La Dame blanche lui avait fait signe.

Bien proche était la délivrance de tous les maux.

Dans la cheminée, les lettres brûlèrent jusqu'au matin...

La matinée du 11 septembre était superbe, aussi ensoleillée et chaude que la journée de la veille. Le soleil d'automne enivrait comme un vieux vin.

« Par un jour pareil, je ne puis rester à la maison », déclara Elisabeth d'une voix décidée.

La comtesse Czataray en fut étonnée; depuis longtemps, elle n'avait vu l'impératrice aussi pleine d'entrain. Elle paraissait rajeunie.

« Votre Majesté a-t-elle bien dormi? »

« Parfaitement bien. J'ai fait un rêve merveilleux, le plus beau que j'ai eu depuis des années. Je vous le raconterai plus tard, maintenant je ne veux pas perdre une minute. Nous irons à pied jusqu'à la rade et nous prendrons le bateau à vapeur. »

Elle pressa sa dame d'honneur. Dans la rue, elle marcha rapidement, courant presque. La comtesse, tout essouffée, la suivait avec peine.

Au coin d'une rue, Elisabeth se retourna par hasard et vit deux hommes qui la suivaient à une certaine distance. Son humeur joyeuse disparut du coup. Elle fronça le front avec mécontentement.

« De nouveau? J'avais pourtant demandé... »

Elle fit signe à un des deux hommes et lui dit d'un ton sévère :

« Laissez-moi en paix, je n'ai pas besoin d'être protégée. »

Il bégaya :

« Mais M. Paoli... »

« Je parlerai moi-même à M. Paoli. »

Elle fit demi-tour et reprit sa route. Les policiers interdits demeurèrent sur place.

« Je ne veux pas qu'on me garde ainsi, dit Elisabeth, très émue, à sa dame d'honneur qui marchait à ses côtés. Ce M. Paoli voit partout des conspirateurs et des assassins. Combien de fois lui ai-je pourtant dit : « Calmez-vous, mon cher Paoli, il ne m'arrivera rien. Que peut-on faire à une pauvre femme ? D'ailleurs, tous tant que nous sommes, nous ne sommes qu'un pétale de pavot ou qu'une petite vaguelette sur la mer... »

De la rade, la sirène du bateau à vapeur résonna longuement.

« Dépêchons, dépêchons, nous allons être en retard. »

Elisabeth pressa le pas...

Le bateau répéta son appel. Elisabeth cria à la comtesse :

« Plus vite, plus vite. »

Elles n'étaient déjà plus qu'à une cinquantaine de mètres du débarcadère, lorsque Elisabeth aperçut un homme qui venait à sa rencontre et qui avait l'air d'un

mendiant. Il portait des habits déchirés et un chapeau aux larges bords. Son visage était mal rasé et noir de crasse. Sous son large chapeau étincelaient deux yeux méchants qui semblaient ceux d'une bête de proie affamée. Il marchait les mains dans les poches, un peu penché en avant, la tête enfoncée entre les épaules.

« Attendez un peu », dit Elisabeth à la comtesse en tirant son porte-monnaie.

« Nous allons être en retard, Madame », hasarda la comtesse, bien qu'elle sût d'avance que sa remarque serait inutile : Elisabeth ne passait jamais devant un mendiant sans lui faire l'aumône.

Le faux mendiant s'approcha de l'impératrice. Ses yeux noirs lancèrent des éclairs comme ceux d'un loup. A la hauteur du treizième arbre qui borde le quai, en venant du pont du Mont-Blanc, il fut près d'elle.

« Voici pour vous », dit Elisabeth en lui tendant une pièce de monnaie.

L'homme porta la main à sa poche et en retira un objet court et pointu qui brilla comme un éclair. D'un mouvement rapide, il lança son bras en avant et l'acier aigu perça la poitrine de l'impératrice...

Tout cela avait eu la durée d'un court instant, la durée d'une pensée.

Elisabeth, qui croyait seulement avoir été frappée d'un coup de poing, put aller jusqu'au bateau, y monter, puis elle dit soudain :

« Je voudrais m'asseoir, je ne me sens pas bien. »

Elle tomba sur un siège, les yeux à demi-clos. Comme dans un nuage, elle vit des gens courir à elle, venant de tous les côtés, mais ses regards étaient déjà plus troubles et le dernier se fixa sur les mouettes qui sillonnaient le ciel, au-dessus du lac...

Eperdue, la comtesse Czataray demandait un médecin. Par hasard, il s'en trouva un parmi les passagers. Il arracha le corsage de la blessée, puis son haut corset serré, un filet de sang apparut, une lime affilée à trois pans avait pénétré jusqu'au cœur.

L'impératrice était étendue, blanche comme la cire, et le soleil d'automne réchauffait tendrement ses mains déjà refroidies. Au-dessus de sa tête, une mouette argentée tournoyait en criant. L'impératrice mourante ne percevait plus son appel...

Les yeux s'éteignaient, le froid de la mort envahissait son corps, et toujours plus faiblement battait son cœur, ce cœur qui avait tant aimé et tant souffert...

C'est ainsi qu'elle partit pour le dernier voyage qu'elle avait, avec un pressentiment prophétique, annoncé quelques jours auparavant.

Le voyage d'où l'on ne revient pas...

La nuit du 11 au 12 septembre, elle était à nouveau étendue dans la même chambre, sur le même lit où elle était couchée lorsqu'elle avait eu son cauchemar. Il semblait à la comtesse Czataray qu'elle dormait maintenant encore et qu'elle voyait un autre rêve, joyeux celui-là. Un sourire paisible semblait flotter sur ses lèvres.

Elle paraissait aussi, en rêve, percevoir le réveil du jour. Dans le jardin, les oiseaux chantaient un hymne à la naissance du jeune matin. Le soleil apparut de derrière les montagnes et ses rayons étaient d'or mat. Les sommets couverts de neige se dressaient vers le ciel. Légères comme un souffle, des ombres violettes se levaient autour des cimes, puis disparaissaient, comme pour laisser étinceler la blancheur transparente des glaces éternelles...

Les oiseaux chantaient plus fort dans le jardin et un vent léger apportait dans la chambre le doux parfum des fleurs, de l'herbe et de la terre humide. Il venait effleurer le visage de la morte, soulever légèrement une mèche de cheveux soyeux autour du front de marbre, puis il s'en allait plus loin, comme pour aller raconter ce qu'il avait vu dans cette chambre.

Et les cimes des arbres commençaient à se mouvoir légèrement, à murmurer, comme si elles se racontaient les choses terribles que le vent venait de leur apporter :

« La plus belle des impératrices est morte... la plus belle et la plus malheureuse... »

On put arrêter l'assassin d'Elisabeth. Interrogé, il déclara se nommer Luccheni et ajouta avec un rire cynique :

« J'espère que je ne l'ai pas ratée, et qu'elle est vraiment morte. C'était bien visé. »

Il expliqua par la suite qu'il avait reçu du parti anarchiste mission de tuer le duc de Bragance, pré-

tendant légitimiste à la Couronne de France, au cours d'un séjour qu'il devait faire à Genève. Mais le duc avait modifié ses plans de voyage et n'était pas venu. Luccheni avait appris alors que l'impératrice d'Autriche résidait à l'hôtel Beau Rivage et il avait décidé de l'assassiner.

« C'était la première tête couronnée qui se trouvait sur mon chemin, dit-il. Que me fallait-il de plus? Je ne voulais que faire une démonstration et j'ai réussi ce que je voulais... »

#### LA MALÉDICTION D'UNE MÈRE

Elisabeth était morte et il ne restait plus qu'à en aviser François-Joseph.

Mais comment pouvait-on amortir un coup qui était susceptible de le tuer?

La comtesse Czataray envoya deux télégrammes au comte Paaz. Le premier annonçait que l'impératrice avait été victime d'un grave accident et le second ajoutait que l'accident avec eu une issue fatale.

On ne réussit toutefois pas à amortir le coup : les deux dépêches arrivèrent en même temps.

L'empereur en devina le contenu sur le visage de celui qui les lui apporta.

Il lut le message et se laissa tomber sur une chaise comme un homme frappé d'un coup d'assommoir.

Ce fut un terrible moment pour lui, le plus terrible peut-être de sa vie entière.

Lorsqu'il eut un peu repris ses esprits, il ouvrit les

yeux et aperçut debout près de lui l'archiduc François-Ferdinand.

« Comment, s'écria-t-il avec une amère douleur, aucune douleur au monde ne me sera donc épargnée? »

Aucune, semblait-il alors.

Il resta muet plusieurs minutes, plongé dans ses pensées et regardant fixement devant lui de ses yeux vides. A quoi pensait-il et que voyait-il dans ces tragiques moments? Peut-être songeait-il à la malédiction de la vieille comtesse Karolyi, dont il avait fait exécuter le fils unique pour sa participation à la révolte des Hongrois?

« Que le ciel et l'enfer détruisent son bonheur, avait crié la comtesse folle de douleur. Que sa race soit balayée de la surface du globe et qu'il soit puni dans les personnes qu'il aime le plus! Que sa vie soit anéantie, que ses enfants et ses parents périssent misérablement! »

Peut-être voyait-il, en cet instant, un visage décomposé par la rage et une main menaçante dressée vers lui.

Elle se réalisait doublement, la malédiction de cette mère, qui avait demandé à Dieu de punir l'empereur en la personne des membres de sa famille.

Le frère de François-Joseph, Maximilien, qui avait été fusillé au Mexique pour avoir usurpé le titre d'empereur, avait été, auparavant, en Autriche, le chef d'un parti hostile au souverain; son fils Rodolphe, qui avait péri d'une façon si ignominieuse, avait, pour le

moins, joué avec-la trahison; un autre de ses parents, celui qui avait disparu en mer, l'avait provoqué et insulté; et, depuis son premier amour romantique pour celle qu'il avait épousée, des nuages avaient été amoncelés par la vie...

Malgré tout, c'était un homme qui avait entouré d'un amour véritable l'épouse aujourd'hui perdue.

Un de ses familiers m'a donné sur ce point les renseignements qui suivent :

« Personne, aurait dit l'empereur, personne ne saurait mesurer la grandeur de la perte que j'ai faite. Je ne puis vous exprimer tout ce que je dois à ma femme très aimée, l'impératrice, et de quel soutien elle a été pour moi, dans les années où j'ai éprouvé tant de chagrins. Je ne puis assez remercier Dieu de m'avoir donné une telle compagne. Dites-le, répétez-le à tout le monde, je vous en serai reconnaissant. »

François-Joseph, c'est bien évident, n'exprimait pas seulement ainsi ce qu'il désirait qu'on crût, mais ce que lui-même désirait croire.

Il avait, dans sa jeunesse, rêvé le rêve printanier de l'amour; il l'avait réellement rêvé et n'en avait pas seulement donné le spectacle au monde et à lui-même. Dans ces années de belles illusions, ce rêve lui avait paru parfaitement conciliable avec la coutume des Habsbourgs de conclure mariage avec des membres de Maisons souveraines déjà alliées.

Rien d'ailleurs ne semblait montrer que les deux choses fussent inconciliables. Le beau jeune homme, qui liait sa vie à une belle jeune femme, ne comprit



qu'avec le temps qu'il s'agissait ici de tout autre chose, à savoir qu'un homme d'une droiture de caractère toute militaire s'était uni à une femme qui était une énigme vivante, à la vie intérieure de laquelle il n'avait aucune part, parce qu'il lui manquait, pour ainsi dire, les organes susceptibles de percevoir cette vie.

Il avait donné et fait tout ce qu'il pouvait donner et faire; il avait, contre toute espérance, espéré que son rêve se réaliserait. Il n'y a aucune raison de croire qu'il abandonna cet espoir quand il se prit à rechercher la compagnie intime de Mme Schratt.

Si l'on en croit toute l'expérience humaine, il semble bien plutôt qu'il continua à aimer son rêve, à l'aimer encore et encore, à le vivre encore et toujours.

Son mariage fut la preuve de l'échec du système matrimonial des Habsbourgs. Et les années qui suivirent apportèrent maintes preuves nouvelles de la contradiction interne de ce système.

Les luttes que l'empereur eut à livrer avec les archiducs et les archiduchesses se déroulèrent, pour la plupart, sur ce terrain...

## LE PREMIER ET DERNIER AMOUR DE FRANÇOIS-FERDINAND

La malédiction de la comtesse Karolyi frappa aussi le nouvel héritier de la couronne, l'archiduc François-Ferdinand; il était si chétif à sa naissance que les médecins affirmèrent qu'il mourait encore au berceau.

Ils s'étaient trompés : la mort l'épargna. Mais, enfant et même adolescent, il fut si maladif qu'on pouvait toujours craindre une mort précoce.

On le mit, comme on dit, sous une cloche de verre. On vivait dans la terreur que le moindre refroidissement eût pour lui une suite fatale. Au mois de septembre déjà, on l'envoyait dans le Midi et il y restait jusqu'en mai. On le nourrissait de médicaments. Il dut renoncer à toutes les petites joies qui remplissent la vie d'un jeune garçon. On lui interdisait tous les jeux qui passionnent les enfants de son âge. « Dieu nous en préserve, il pourrait tomber et se briser bras et jambes... il pourrait avoir trop chaud, puis prendre froid. »

Il grandit solitaire, ne voyant autour de lui que des nurses et des médecins, et cette solitude laissa de funestes traces dans son caractère : il se mit à crain-

dre tout le monde, il devint renfermé et défiant. Tous ceux qui l'approchaient, il les accueillait d'un air sombre et soupçonneux.

C'est ainsi qu'il était dans son enfance et c'est ainsi qu'il demeura jeune homme.

Cependant, les soins dont on l'entourait firent leur effet; il devint, à l'égal de tout autre Habsbourg, capable de réclamer à la vie la place qui lui convenait...

Les années passèrent. Sa jeunesse avait été sans couleur et sans joie. Vint la maturité. Lorsqu'il eut atteint sa trente-cinquième année, la question se posa de lui trouver une femme.

Qui serait l'élue? Les archiduchesses « disponibles » étaient en nombre. Mais François-Ferdinand n'avait pas le droit de choisir lui-même. Comme cela avait été le cas pour l'archiduc Rodolphe, c'étaient d'autres qui se préoccupaient de désigner la future impératrice d'Autriche.

Cette fois-ci, François-Joseph lui-même s'occupait personnellement de la question. Après mûre réflexion, après de longs conseils de famille, son choix s'arrêta sur l'archiduchesse Gabrielle, fille de l'archiduc Frédéric et de l'archiduchesse Isabelle. Ils habitaient Presbourg et François-Ferdinand y fut envoyé « pour faire une cure »...

Avant son départ, son valet de chambre rangea soigneusement dans une malle tous les médicaments que, d'après les médecins, il devait continuer à prendre. Mais François-Ferdinand oublia tous les remèdes du

monde le jour où il fit connaissance de la comtesse Sophie Chotek, la dame d'honneur de l'archiduchesse Isabelle. Elle prit son cœur du premier coup et, resté en tête à tête avec elle, il se sentit soudain fort, plein d'entrain et joyeux de vivre.

Cette jeune et très jolie femme fit un miracle. On ne reconnaissait plus François-Ferdinand : il avait rajeuni, il était devenu plus solide et, au lieu d'un homme renfermé et sombre, on voyait un compagnon joyeux et spirituel...

Au diable les médicaments ! Il les jeta avec un soupir de soulagement. L'amour, voilà la médecine la plus sûre et la plus douce !

L'archiduchesse Isabelle et sa fille ne pouvaient s'expliquer les motifs de ce changement d'attitude et, même, de mentalité que l'on remarquait en François-Ferdinand. Le secret fut découvert, par hasard, le jour qui suivit son départ de Presbourg. Ce départ avait été inopiné et l'héritier avait dû se hâter au point que son valet de chambre, en faisant les malles, oublia dans un tiroir du secrétaire un objet qui constitua la clef de l'énigme : un médaillon d'or contenant le portrait de la comtesse Chotek.

Le domestique qui fit la chambre après le départ de François-Ferdinand trouva le bijou oublié et alla le remettre à l'archiduchesse Isabelle.

A cette vue, le visage d'Isabelle s'empourpra et elle prononça à travers ses dents serrées :

« Allez dire à la comtesse Chotek que j'ai à lui parler immédiatement... »

Lorsque la comtesse parut, Isabelle lui tendit le médaillon en disant d'une voix sifflante :

« Ceci demande une explication. Qu'avez-vous à dire? »

Que pouvait répondre la comtesse? La rougeur qui couvrait son front et sa tête honteusement baissée en disait assez...

Le voile du mystère était déchiré et la triste vérité apparut aux yeux de l'archiduchesse. Cette découverte était un coup terrible pour elle, qui avait vécu le rêve grandiose de voir sa fille fiancée à l'héritier du trône.

Isabelle était hors d'elle-même. Son visage était pourpre, ses yeux agrandis et d'une fixité de verre, ses doigts accrochés fébrilement aux bras de son fauteuil. Il semblait vraiment qu'elle avait reçu un coup...

La comtesse, toute émue, voulut lui tendre un verre d'eau, mais l'archiduchesse repoussa sa main avec le même dégoût que si un serpent l'eût approchée :

« Allez-vous-en! Je ne veux plus vous voir, dit-elle d'une voix haletante et rauque. Vous allez quitter tout de suite ma maison. »

La comtesse Chotek sortit du palais de l'archiduchesse, toute en larmes, humiliée et offensée. On l'avait chassée de la façon la plus grossière, comme un mendiant ou un vagabond.

Elle pleura plus amèrement encore lorsqu'elle retrouva à Vienne François-Ferdinand. L'amour, la pitié, l'indignation que lui causait la conduite de l'archiduchesse Isabelle, qui avait osé offenser la comtesse,

tout cela le poussa à une décision ferme : il allait sans délai épouser la comtesse Chotek et personne — ni l'empereur, ni Dieu, ni le diable — ne saurait l'en empêcher.

Le jour qui suivit cet entretien entre l'archiduc François-Ferdinand et la comtesse Chotek, la Hofburg semblait une fourmillière où on a mis le pied. Dans les salles de réception, les salons et les couloirs, partout, de bouche en bouche, courait la grande nouvelle :

« François-Ferdinand veut renoncer à ses droits d'archiduc héritier, épouser la comtesse Chotek et aller se fixer à la villa d'Este, près de Rome... »

Personne ne doutait que l'empereur protestât de tout son pouvoir contre ce projet de mariage. Mais, contre toute attente, on apprit, quelques jours plus tard, que François-Joseph avait donné son consentement à cette union.

Il désirait seulement poser quelques conditions. Mais lesquelles? Personne ne le savait. L'empereur gardait son secret.

L'impatience grandissait au palais. Pendant quinze jours, on ne parla que de cela. On attendait avec fièvre que l'empereur voulût bien faire connaître les conditions.

Enfin le grand jour arriva.

Dans une des salles de la Hofburg eut lieu une séance solennelle, où assistèrent la famille impériale, les ministres et l'archevêque de Vienne. L'empereur parut en uniforme de feld-maréchal et prononça un

discours d'une teneur si extraordinaire que je ne puis résister à la tentation de le citer mot pour mot :

« J'ai invité les membres de ma famille, mes conseillers secrets et mes ministres, à assister à la cérémonie d'aujourd'hui, parce qu'il doit y être donné des explications qui sont d'une importance et d'une signification primordiales pour la monarchie. Animé du désir de veiller toujours avec le plus grand soin sur le bien des membres de ma haute Maison, et pour donner à mon neveu une nouvelle preuve de mon affection particulière, j'ai accordé mon consentement à son mariage avec la comtesse Sophie Chotek. La comtesse est, il est vrai, de haute et noble origine, mais sa famille n'est pas du nombre de celles que les usages de notre Maison considèrent comme nos égales. Etant donné que seules les femmes appartenant à ces Maisons peuvent être tenues pour de naissance égale, ce mariage doit être considéré comme morganatique et les enfants qui en naîtront, si Dieu le permet, ne pourront jouir des droits afférents aux membres de la Maison impériale. A cet effet, et aux fins de le confirmer pour toujours, l'archiduc jurera aujourd'hui par serment qu'il considère son mariage avec la comtesse Chotek comme morganatique, que ce mariage ne doit donc pas être tenu pour entraînant l'égalité de naissance et que les enfants qui en naîtront ne pourront jamais faire valoir des titres légitimes aux droits que possèdent les membres de notre Maison. Je prie le ministre de la Cour impériale de lire à l'archiduc le serment qu'il va prêter... »

L'empereur parlait avec tant de solennité et sa voix tremblait tellement d'émotion, qu'un des assistants murmura ironiquement à son voisin :

« Jamais il n'a prononcé sur ce ton un discours du trône. »

La cérémonie continuait.

François-Ferdinand se leva, s'inclina respectueusement devant l'empereur, puis s'approcha d'une table où était posé un crucifix. Sa démarche était ferme et décidée. On ne reconnaissait plus en lui l'homme lourd, indolent et prématurément fatigué qu'on avait connu autrefois.

L'amour avait fait un miracle...

Arrivé à la table, il leva la main droite vers un Evangile que lui présentait l'archevêque de Vienne et lut, sur un papier qu'il tenait de la main gauche, la formule du serment.

D'une voix haute et ferme, — aussi décidée que l'avait été sa démarche, — il répéta ce que l'empereur exigeait de lui : il reconnaissait que son mariage avec Sophie Chotek était une union morganatique et que les enfants qui, avec la bénédiction de Dieu, en seraient issus ne jouiraient pas de l'égalité de naissance et que, en vertu de la Pragmatique Sanction, ils n'auraient droit à la succession ni en Autriche, ni en Hongrie...

Ce serment, comme d'ailleurs le discours de l'empereur, avait résonné comme un dernier écho du moyen âge.



## LE MARIAGE DE MINUIT

C'est ainsi qu'un courtisan dénomma ironiquement les noces de François-Ferdinand et de la comtesse Chotek : la cérémonie s'accomplit sans aucune solennité, et presque à minuit, en effet, quand toute la Hofburg dormait déjà.

Quelques personnes seulement — l'aide de camp de l'archiduc et deux ou trois amies de la fiancée — assistèrent au mariage, où l'on ne voyait pas même les frères du fiancé.

Tout se déroula rapidement et en toute hâte, comme si tout le monde avait à se cacher de quelqu'un...

Lorsque la comtesse Sophie Chotek fut devenue l'épouse de l'archiduc héritier, elle reçut le titre de princesse de Hohenberg, du nom d'une maison disparue au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, honneur qui, s'il ne la mettait pas sur le même pied que les archiduchesses, lui conférait cependant le rang immédiatement inférieur.

L'empereur, toutefois, ne pouvait ni oublier, ni pardonner l'atteinte que ce mariage portait au système des Habsbourgs.

La princesse de Hohenberg devait savoir — et, si elle l'oubliait, on le lui rappelait — qu'elle n'était que l'épouse morganatique de l'archiduc héritier. Par exemple, elle ne pouvait paraître avec lui dans la loge impériale, à l'Opéra et au champ de courses, et le grand-maître des cérémonies en avait avisé François-Ferdinand dès le lendemain de son mariage...

En entendant cet avertissement, l'archiduc avait

pâli et froncé les sourcils. Mais il sut contenir sa rage; il savait qu'il était aussi déraisonnable qu'inutile de se dresser contre l'étiquette, si ancrée à la Hofburg depuis de longs siècles, et il pouvait prévoir d'avance qu'il ne sortirait pas vainqueur de la lutte...

Il céda donc. La soumission servile au protocole, soumission que les Habsbourgs se transmettaient de génération en génération, et qu'ils suçaient pour ainsi dire avec le lait, cette soumission se révéla plus forte que l'amour.

#### FRANÇOIS-FERDINAND ET MOI

De tous mes parents, c'était le seul que je n'aimais pas. J'étais indigné par le mépris qu'il témoignait envers tous les hommes. Il les regardait tous du haut de sa grandeur et les considérait comme des êtres inférieurs.

Il connaissait mon antipathie et me payait de la même monnaie. Quand il me rencontrait, il faisait une grimace de dédain, sa lèvre avançait encore de quelques millimètres et retombait avec un mépris complet. S'il me parlait, les mots sortaient si indistinctement d'entre ses dents que je comprenais à peine ce qu'il disait. Du reste, je n'y perdais rien : il ne pouvait, en effet, me dire quelque chose d'aimable...

Une raison encore faisait que je ne l'aimais pas : il parlait avec dédain de mon père, la personne que j'aimais le plus au monde. Il faisait de mauvaises plaisanteries sur sa façon de vivre, sur les paysans et les civils qu'il fréquentait de préférence aux gens de

la Hofburg, sur sa passion des livres et de la chasse.

En paroles, François-Ferdinand ne se moquait pas que de mon père : il se permettait, à propos de l'empereur, le même ton railleur et les mêmes remarques malignes.

Dans une de ces occasions, je fus particulièrement indigné de ses plaisanteries — j'éprouvais alors une profonde sympathie pour l'empereur — et je ne pus dissimuler mon mécontentement. Je dis à François-Ferdinand tout ce que j'avais en ce moment sur le cœur. Peut-être employai-je des expressions un peu violentes, je ne m'en souviens plus. J'étais alors peu maître de moi-même et je lui sortis des choses fort désagréables. Depuis cet esclandre, François-Ferdinand évita de se trouver sur mon chemin.

Quand nous nous rencontrions au palais, il faisait semblant de ne pas me remarquer. Je le savais rancunier et je m'attendais bien à ce qu'il se vengeât un jour.

Je n'eus pas longtemps à attendre...

Un beau jour, je sauvai un matelot qui se noyait et je reçus en récompense la croix du Mérite militaire. J'étais très fier de cette distinction, que j'avais réellement méritée. Les autres décorations qui ornaient ma poitrine m'avaient été données pour ainsi dire automatiquement, conformément à mon rang d'archiduc, mais j'avais obtenu la croix du Mérite militaire au risque de ma vie.

Peu de jours après avoir reçu cette décoration, je partis pour Ischl afin d'aller remercier l'empereur. Il

me reçut affectueusement, me fit raconter le sauvetage et, pendant le déjeuner, il me dit avec un bon sourire :

« Je voudrais bien te faire encore un plaisir. Si tu as un désir particulier à formuler, dis-le, ne te gêne pas... »

Sans doute remarqua-t-il à mon visage que j'avais vraiment quelque chose à demander, car il me frappa gaiement sur l'épaule :

« Parle donc. »

« Dans six semaines, la corvette *Saïda* part pour l'ouest et je voudrais bien y être affecté. Je suis déjà allé en Extrême-Orient et j'ai très envie maintenant de voir l'Amérique. »

L'empereur fit un signe de la tête :

« Ton désir sera réalisé. Demain, je donnerai des ordres en conséquence. »

Vers la fin du déjeuner entra François-Ferdinand, qui venait aussi d'arriver à Ischl. Lorsqu'il m'aperçut, il fronça les sourcils d'un air mécontent. Le repas terminé, je me retirai aussitôt et je laissai l'empereur avec François-Ferdinand, j'avais senti qu'il avait quelque communication à lui faire.

Le lendemain, au cours de notre conversation, l'empereur ne me dit rien de ma demande. Le surlendemain, je dus partir. Comme je prenais congé, l'empereur, de nouveau, ne me dit rien. Malgré cela, je quittai Ischl avec la ferme conviction que mon affectation à la corvette *Saïda* n'était plus qu'une question de jours. Quand l'empereur avait fait une promesse, on ne pouvait douter de sa réalisation.

Mais les jours passaient, les semaines, l'ordre n'arrivait toujours pas. Lorsque les six semaines furent écoulées, la *Saïda* entreprit son voyage sans moi.

J'aurais pleuré de dépit. Il était clair que j'étais redevable de mon échec à François-Ferdinand. Resté seul avec l'empereur et mis au courant de mon désir d'être affecté à la *Saïda*, il s'était vengé de moi en persuadant à l'empereur que je devais rester en Autriche...

Mais sa vengeance n'était pas encore satisfaite. Il pressa certains boutons mystérieux au ministère de la Marine, eut des entretiens secrets avec de hauts fonctionnaires et, quelques jours après le départ de la *Saïda*, je reçus soudain un commandement sur un torpilleur qui allait entreprendre un voyage d'une année entière. De cette façon, François-Ferdinand m'isolait de la Cour pour longtemps.

C'est les dents serrées que je reçus le papier qui me transmettait cet ordre.

Une année plus tard, je rentrai en Autriche où m'attendait une surprise encore plus désagréable : je reçus l'ordre de me rendre sans délai à bord du croiseur *Impératrice-Elisabeth*, qui devait emmener l'archiduc héritier pour un voyage autour du monde.

C'était le second trait empoisonné que me lançait François-Ferdinand : il me ménageait ainsi un bien médiocre agrément et un pénible affront à mon amour-propre. Il serait à bord du croiseur à titre de passager d'honneur, et moi en qualité de simple officier de bord...

Je n'avais pas le droit de refuser cette affectation, bien que je pusse prévoir qu'elle entraînerait, sans aucun doute, quelque scandale. Nous pouvions tous deux, en effet, faire semblant de ne pas nous voir quand nous nous rencontrions à la Hofburg ou à Ischl, mais sur un croiseur, sur cette petite île flottante, nous nous verrions sans interruption pendant des mois et le moment viendrait un jour où un conflit éclaterait entre nous...

C'est ce qui arriva.

Peu après notre départ, François-Ferdinand se mit un jour à parler, sur un ton de plaisanterie méprisante, de mon oncle Jean Orth. Il disait que Jean avait répandu lui-même le bruit de sa mort et qu'il préparait sans doute quelque nouveau bluff.

« On peut s'attendre à tout de la part de cet aventurier... »

Je sursautai, comme le jour où il avait parlé avec mépris de l'empereur, mais, cette fois-ci, je ne lui jetai pas mon indignation à la face. Je me contentai de dire :

« Tu devrais avoir honte ! »

Puis je m'en allai. Les officiers de sa suite, la figure longue, me regardaient avec horreur.

Ce premier conflit n'eut pas de suite grave, mais il fut suivi, quinze jours plus tard, d'un incident beaucoup plus sérieux.

Il était minuit environ. J'étais de garde et me trouvais sur le banc de quart. Le vent froid me pénétrait jusqu'aux os et je songeais avec envie à ceux qui se

trouvaient en bas, dans la confortable salle à manger, en train de passer agréablement le temps. Lorsque j'avais, une heure auparavant, passé devant cette salle pour aller prendre mon service sur le pont, j'avais entendu des éclats de rire et j'avais aperçu, par la porte ouverte, des visages rouges et, sur la table, toute une batterie de bouteilles. Car c'est ainsi que François-Ferdinand et sa suite passaient leurs soirées.

Je ne prenais pas part à ces orgies, car je ne pouvais souffrir les plaisanteries inconvenantes et grossières auxquelles se livrait François-Ferdinand. Il avait un goût particulier pour les anecdotes de cabaret. A en juger par les rires bruyants qu'on entendait, l'héritier était de nouveau en train d'amuser ses auditeurs.

Cependant, par cette nuit pluvieuse et froide, la salle à manger claire et chaude me paraissait si attirante que j'étais prêt à subir même les grasses plaisanteries de François-Ferdinand, plutôt que de rester de garde jusqu'au petit matin.

Peu après minuit, François-Ferdinand parut soudain sur le banc de quart. Il vint à moi en chancelant et, lorsqu'il fut devant moi et commença à me parler, je remarquai qu'il était complètement ivre. Ses yeux étaient troubles et sa langue pâteuse. Il avait les mains enfoncées dans les poches de sa capote, les jambes écartées, et il « tanguait » fortement.

« Monsieur l'officier de bord est dans l'exercice de ses fonctions? me demanda-t-il avec un rire enroué. Dans ce cas, pour autant que je sache, il est interdit de lui adresser la parole, mais, si ce règlement

existe pour tout le monde, il n'est pas pour moi... »

Je sentais bien le défi qu'il y avait dans ces paroles, mais je décidai de ne pas m'y laisser prendre et je répondis seulement que je le priais de me laisser tranquille. J'étais en train de monter la garde et j'en portais la responsabilité. S'il avait à me parler, il pouvait choisir un autre moment.

« Taisez-vous, cria-t-il soudain. C'est l'archiduc héritier qui vous parle, je vous prie de ne pas l'oublier. »

Oui, je dois reconnaître en effet que je n'étais, en ce moment, qu'un officier de garde, tandis qu'il restait toujours l'héritier du trône, mais le sang me monta à la tête et j'oubliai tous les préceptes de la discipline. Je ne l'avais jamais aimé, mais, aujourd'hui, tous les sentiments que j'avais éprouvés pour lui se transformaient en haine. Je détestais son visage prétentieux et même le son de sa voix.

Cependant, je sus maîtriser la rage qui montait en moi et je lui répondis du même ton officiel qu'il venait d'employer pour me réprimander :

« Je prie encore une fois Votre Altesse de me laisser en paix. »

« Taisez-vous », cria-t-il d'une voix si forte qu'elle pouvait être entendue des deux matelots qui se trouvaient avec nous sur le banc de quart.

Je ne voulais pas qu'ils fussent témoins d'un esclandre et je ne répondis rien à François-Ferdinand.

Il sembla interpréter mon silence comme de l'impudence et il en devint plus provocant encore.

Il savait parfaitement quelles bonnes relations



j'avais toujours entretenues avec Jean Orth, et que sa mémoire m'était restée sacrée, aussi commença-t-il, une fois de plus, à s'exprimer sur son compte avec un ton de persiflage offensant, le traitant même plusieurs fois d'« infâme aventurier ».

Je continuai à me taire, en m'efforçant désespérément de rester maître de ma colère.

Voyant que je ne répondais pas à sa provocation, il abandonna ce sujet et se mit à parler de François-Joseph.

« L'empereur est trop mou et trop scrupuleux. Il a gâté les gens de sa famille au point que cela leur est monté à la tête. Mais, dès que je serai sur le trône, je remettrai chacun à sa place. »

Je continuais à garder le silence, ce qui parut augmenter encore son excitation.

« Tu seras le premier à qui je donnerai une bonne leçon », siffla-t-il soudain entre ses dents, en me saisissant violemment le poignet et en me le serrant à me faire mal. Je me dégageai et je lui criai, tremblant de colère :

« Si tu ne files pas tout de suite, je ne réponds plus de rien ! »

Il me jeta un regard de mépris et un mauvais sourire tordit ses lèvres :

« Que veux-tu donc faire ? »

« Te jeter à la mer... »

En cet instant, j'en aurais été capable. La rage m'avait ôté toute capacité de réflexion. Et peut-être me serais-je aussi, après, jeté moi-même à la mer...

François-Ferdinand sentit qu'il y avait, dans mes paroles, plus qu'une vaine menace. Du coup, il en fut dégrisé. Il murmura :

« Mais tu es devenu fou... »

Puis il me tourna le dos et s'en alla en sifflant.

Je compris que, à partir de ce jour, j'aurais en lui mon pire ennemi et pour toute ma vie. Et je compris encore une autre chose : c'est que ma carrière militaire était finie. Je n'avais plus qu'à demander mon congé...

Lorsque nous mouillâmes à Sidney, je me fis porter malade et je quittai le croiseur. C'était le commencement de la fin...

Sur un vapeur anglais, je regagnai l'Europe en simple passager, sous le nom bourgeois de Léopold Wölfling. C'était la première fois que j'employais ce pseudonyme, qui devint, quelques années plus tard, mon nom habituel.

En mer, nous croisâmes la corvette *Saïda*, qui marchait à pleines voiles, et mon cœur se serra de douleur à cette vue. Si l'empereur avait tenu sa promesse, j'aurais fait un voyage auquel je rêvais depuis longtemps et ma carrière de marin n'aurait pas connu une fin aussi prompte et aussi triste...

Rentré en Europe, je me rendis directement à Salzbourg, chez mon père. Un mois plus tard, je reçus du ministère de la Marine l'avis que j'avais été mis en congé illimité. Je comprenais le sens de ce « congé illimité » : il était évident que François-Ferdinand

n'avait pas eu la patience d'attendre son avènement au trône et qu'il avait déjà commencé à mettre à exécution sa menace de me donner une bonne leçon...

Je restai dans le château de mon père. La nature me dispensait ses consolations, elle me dédommageait des ennuis que je venais de subir. C'est à cette époque que se réveilla mon goût pour la botanique. Des herbiers apparurent sur ma table de travail et les œuvres des botanistes sur les rayons de ma bibliothèque.

Pendant plusieurs mois, je parcourus chaque jour monts et vaux à la recherche de nouvelles plantes. Accompagné d'un chasseur, je passai, dans les montagnes, les plus beaux mois de mon existence. Je respirais à pleins poumons, je commençais vraiment à comprendre et à aimer la nature. Il semblait que des écailles m'étaient tombées des yeux, je voyais pour la première fois la splendeur de la création, je sentais quelles joies véritables et pleines la nature peut donner au cœur des hommes. J'oubliai tout à fait qu'il existe quelque part une Hofburg, des ministres et un François-Ferdinand, j'oubliai tout ce qui avait assombri et empoisonné mes jours. Je ne pensais qu'à la nature et je n'aimais qu'elle. Je lui étais, de tout cœur, reconnaissant d'être devenue pour moi un médecin et une amie.

Je ne revis jamais François-Ferdinand. Lorsque, quelques années plus tard, j'appris sa mort, je vivais en Suisse sous le nom de Léopold Wölfling. Le tonnerre des canons, d'ailleurs, — écho du coup de revolver de Serajevo, — étouffa bientôt le bruit de sa mort.

Quelques mois plus tard, je rencontrai en Suisse un membre de l'aristocratie autrichienne qui me raconta les détails de ses funérailles et, notamment, la façon dont le grand-maître des cérémonies, fidèle gardien des traditions de l'« étiquette espagnole », s'était catégoriquement refusé à ce qu'on enterrât avec lui son épouse qui avait partagé son sort tragique.

A Arnstetten, où ils sont enterrés tous deux, la tombe de François-Ferdinand se trouve à un niveau un peu plus élevé que celle de sa femme. La barrière du protocole les sépare même après la mort. La cérémonie de leurs funérailles fut marquée du sceau sinistre des usages moyenâgeux, et des torches éclairèrent leur dernier chemin. C'est à minuit qu'ils furent mis en terre.

A minuit... à l'heure même où le prêtre avait, autrefois, uni leurs mains...

## LA FOLIE DES ARCHIDUCS

Un des biographes de la famille impériale d'Autriche parle ainsi des archiducs :

« Ils étaient élevés de telle façon qu'ils s'écartaient du type de l'homme normal, mais ils ne s'en écartaient pas toujours dans le même sens. L'allure imposante et la beauté corporelle allaient souvent de pair avec la dégénérescence. Le génie et la folie peuvent être alliés et l'exaltation est leur parente.

« Le fruit maladif d'une race malade semble souvent remplacer, par la force extérieure, la moelle et la sève qui manquent... »

On ne peut pas ne pas reconnaître la justesse de cette opinion, opinion du reste partagée par de nombreux hommes d'Etat. Bismarck lui-même a parlé des « archiducs fous ».

Qualificatif bien dur, mais justifié.

Je me souviens aujourd'hui de quelques-uns de ces archiducs et de leurs « bizarreries ».

Le premier qui se présente à ma mémoire est Charles-Louis, le frère de l'empereur. « Un vieil homme gras aux instincts animaux », tel le dépeint dans son livre la comtesse Larisch. Le portrait n'a que trois touches, mais il est très ressemblant.

Je vois nettement devant mes yeux sa grosse figure

rouge. Les petits yeux noyés dans la graisse et l'immense bouche aux lèvres sensuelles, où la salive s'amassait quand il parlait. Je vois ses grosses mains poilues, aux doigts courts et gras. J'entends sa voix enrouée et son rire grossier.

Les passions de cet homme, c'étaient les vins vieux et les femmes jeunes, les chevaux et la chasse. Rien d'autre ne l'intéressait, ni n'existait pour lui. Si l'on se mettait, en sa présence, à parler de science, de littérature ou d'art, il se bouchait les oreilles et grognait avec une moue de mépris :

« Cela me donne le mal de mer quand j'entends ça... »

Par contre, ses petits yeux étincelaient d'intérêt quand on commençait à parler femmes. Il s'était marié trois fois. La troisième fois, c'était avec une femme séduisante, l'infante Marie-Thérèse de Portugal. Elle était si jeune auprès de lui qu'il paraissait son grand-père.

Je me souviens d'elle avec autant de précision que si je l'avais vue hier. Elle avait de grands yeux tristes et un visage fin et doux, comme on en voit sur les anciens portraits. Bien qu'elle n'eût guère plus de vingt et un ans, il s'était déjà formé, au coin de ses lèvres, de petites rides de chagrin, apparues la première année de son mariage...

Sa vie était pénible aux côtés de ce vieil homme grossier et cruel. Charles-Louis la traitait fort mal. Avec une joie méchante, il s'amusait à l'offenser, non seulement en tête à tête, mais même quand il y avait

des invités, et plus sa souffrance était aiguë, plus elle se courbait sous l'affront, plus il en éprouvait de plaisir... Il lui arrivait de rester des semaines entières sans plus faire attention à elle que si elle n'existait pas, et de passer devant elle sans plus la regarder que les sculptures qui ornaient la galerie de son palais. Cette indifférence était un crève-cœur pour la jeune femme.

Elle souffrait encore du caractère tyrannique et jaloux de son époux. Un jour qu'elle était au comble du désespoir, elle résolut de retourner au Portugal. Charles-Louis entra dans une colère terrible quand il apprit cette décision. La colère l'enivrait aussi rapidement que le vin de Tokay. Son visage s'empourprait, ses yeux s'injectaient de sang comme ceux d'un sanglier furieux. Il saisit une cravache et en frappa l'archiduchesse. Il la frappa de telle sorte que la malheureuse s'écroula évanouie sur le plancher.

Le même soir, il ramena dans son palais toute une bande de compagnons de bouteille et de femmes du demi-monde, avec lesquels il passa la nuit à boire.

L'archiduchesse s'était enfermée dans ses appartements et ne laissait entrer personne, à part sa femme de chambre. Celle-ci raconta qu'elle passa plusieurs jours à pleurer et à prier...

Une nuit, on frappa à la porte de sa chambre à coucher et elle reconnut la voix émue du secrétaire de son mari :

« Son Altesse est très mal... Venez vite... »

L'archiduc était couché sur son lit, les lèvres enflées, les yeux troubles et de sa bouche ouverte s'échappait

comme un râle sourd. Plusieurs médecins s'affairaient à son chevet.

« L'apoplexie, dit un des médecins à l'archiduchesse. On pouvait s'y attendre avec la vie que menait Son Altesse... »

Il mourut la même nuit. Quelques minutes avant la fin, il regarda de ses yeux éteints, l'un après l'autre, tous ceux qui entouraient son lit et, enfin, son regard s'arrêta et se fixa sur l'archiduchesse. Les lèvres remuèrent. Il voulait parler, sans doute, mais il n'en était plus capable.

Peut-être ses dernières paroles auraient-elles été pour implorer le pardon de celle dont il avait brisé la vie, de celle dont sa cravache avait marqué non seulement le visage, mais encore, et bien plus profondément, le cœur. Mais peut-être était-ce encore autre chose, peut-être voulait-il lui adresser un dernier affront, lui jeter une fois encore à la face les horribles paroles dont il avait si souvent blessé son âme. Il en était bien capable...

On l'enterra solennellement à l'église des Capucins. L'étiquette espagnole fut exactement observée et l'aumônier de la Cour, dans son oraison funèbre, parla des qualités du défunt, et même de la « rare noblesse de son âme ».

Depuis longtemps son corps est décomposé, depuis longtemps la poussière a recouvert d'un voile gris le nom et le titre gravés dans le marbre du sarcophage. Depuis longtemps, aussi, est morte l'archiduchesse Marie-Thérèse, — lys blanc brisé par une cruelle tem-



pête, — et cependant vit encore la triste légende de ce mariage tragique.

Je pense encore à l'autre frère de François-Joseph : Louis-Victor. C'était l'opposé de Charles-Louis. Autant les distractions de celui-ci avaient un caractère de cruauté sinistre, autant les amusements de Louis-Victor étaient joyeux et inoffensifs. Toute la capitale parlait des plaisanteries qu'il faisait, mais elles étaient si excentriques qu'on en riait franchement.

A la Hofburg, on aimait beaucoup Louis-Victor, de même que dans les salons de la haute aristocratie. On l'y recevait avec joie, car il était intelligent, galant et plein d'entrain.

Mais un beau jour, subitement, il arriva une chose qui remplit d'étonnement tous ceux qui l'aimaient et qui le connaissaient. Une passion naquit subitement en lui, dont on n'osait pas parler à voix haute. Ce n'est qu'à l'oreille que les hommes le disaient aux hommes, et les femmes aux femmes, et ceux qui l'apprenaient en concevaient du dégoût et de l'indignation..

Les portes de tous les salons se fermèrent du coup au nez de Louis-Victor. Il demanda une audience de l'empereur, aux fins de se justifier, mais l'empereur ne voulut pas le recevoir.

Qu'était-il arrivé?

Les Viennois, qui aimaient l'archiduc, ne le surent jamais. Cette fois, les murailles massives du palais gardèrent leur secret. C'était peut-être la première fois, car ces secrets, en général, devenaient vite la

proie du public. Quelque temps après, les Viennois apprirent simplement que l'archiduc Louis-Victor avait été envoyé en exil. Deux aides de camp de l'empereur l'avaient accompagné à sa nouvelle résidence, Salzbourg.

J'habitais alors cette ville et je vis souvent Louis-Victor. Quand je le rencontrais, il avait un sourire étrange et ses yeux paraissaient hagards. Il me faisait l'impression d'un homme qui va sombrer dans la folie.

Du reste, il demeura peu de temps à Salzbourg. Un jour apparurent à nouveau les aides de camp de l'empereur qui emmenèrent l'archiduc au château de Klesheim, à la frontière bavaroise. Il y fut gardé comme un prisonnier et on ne lui permettait pas de quitter le château. Il mourut bientôt et on l'enterra dans le caveau des Capucins.

Après ses funérailles, on trouva chaque jour, et pendant longtemps, un petit bouquet de fleurs posé sur son sarcophage. Qui donc l'apportait ?

Le vieux soldat qui montait la garde à l'église des Capucins chercha longtemps à découvrir qui apportait des fleurs sur le sarcophage de l'archiduc Louis-Victor, mais ses efforts restèrent vains. Des mains invisibles continuèrent à orner le tombeau...

Toutefois, on ne peut dire que tous les archiducs n'aient aimé que le plaisir. Avec la même avidité, avec la même soif, l'archiduc Régner, cousin éloigné de l'empereur, buvait à longs traits la boisson qu'il adorait. Mais la source en était autre : c'était la science.

Docteur *honoris causa* de l'Université de Vienne, président, pendant un demi-siècle, de l'Académie impériale des Sciences, organisateur de maintes expositions internationales, collectionneur qui avait fouillé les couvents coptes du désert de Lybie pour en rapporter deux pleines cargaisons de manuscrits, — collection que les orientalistes ne sont pas encore arrivés à inventorier à fond, — tel était l'archiduc Régnier.

Son extérieur était celui du professeur, tel qu'on le représente dans les journaux humoristiques. Il portait un chapeau à larges bords, dont la pluie et le soleil avaient déteint la couleur, un foulard de laine autour du cou, un drôle de manteau flottant, un parapluie et des caoutchoucs. Derrière les verres épais de ses lunettes brillaient des yeux intelligents, qu'éclairait souvent un bon sourire. Il fréquentait les cafés d'étudiants et s'y trouvait mieux qu'à la Hofburg, mais il se trouvait encore mieux dans sa bibliothèque.

On pouvait souvent l'apercevoir dans un petit restaurant bourgeois, où il se régalaient de son plat favori, du mouton avec une sauce aux câpres.

Dans les dernières années de sa vie, il ne venait plus à la Hofburg et déclarait ouvertement qu'il ne pouvait y respirer. Le titre d'archiduc lui pesait et il eut l'idée, lui aussi, de prendre un nom du commun. C'est ainsi qu'il voyageait à l'étranger. C'était ordinairement en Suisse. Dans le petit hôtel où il descendait, on l'appelait « Monsieur le Professeur ». Les garçons lui apportaient son plat favori et une grande cruche de bière. Tout en mangeant et en buvant sa bière à petites gor-

gées, il prêtait l'oreille aux conversations des tables voisines. Il lui arriva souvent de saisir ainsi au vol les cancans que l'on colportait sur l'empereur et sur les archiducs. Ses yeux brillaient alors de plaisir sous ses lunettes. Il était heureux de n'avoir pas été reconnu.

Rentré à Vienne, il se plongeait à nouveau dans ses livres et ses papyrus. Il passait à son travail des journées et des nuits, rien d'autre ne l'intéressait. Quelque part, dans le voisinage, la vie fermentait, il s'en était lui-même séparé par un mur de bouquins et de manuscrits.

C'est ainsi qu'il mourut, à sa table de travail, la plume à la main. Sa tête grise tomba sur une page inachevée et, derrière les gros verres de ses lunettes, ses yeux se fermèrent.

Sa mort chagrina profondément les Viennois. On l'aimait dans les faubourgs aussi bien qu'à la Hofburg. Les pauvres gens venaient lui demander aide et conseil — ils savaient que les portes de son palais étaient toujours ouvertes pour eux — et les membres de la famille impériale lui soumettaient les conflits et les malentendus qui les séparaient. L'empereur lui-même reconnaissait son autorité et lui témoignait plus d'égards et de sympathie qu'à aucun autre des archiducs.

Le jour de ses funérailles, ce fut un deuil national. Un cortège étrange suivit son cercueil, cortège bien différent de ceux qui accompagnaient généralement les archiducs à leur dernière demeure. On y voyait des étudiants, des savants, des ouvriers, des commer-

çants, et les garçons des petits restaurants où « Monsieur le professeur » allait manger du mouton aux câpres.

Les uniformes des archiducs, des gens de la Cour et des officiers de la suite se perdaient au milieu des vieux manteaux et des habits de pauvre. Et ce qui, surtout, était extraordinaire : des larmes. Les jeunes étudiants pleuraient; des larmes coulaient sur les joues ridées des savants; les ouvriers pleuraient, et les commerçants, et les garçons. Tous ressentaient durement la perte qu'ils avaient faite.

Cette foule mal vêtue ne fut pas admise dans l'église des Capucins. Les beaux uniformes en auraient été offensés... L'église, d'ailleurs, aurait été trop petite pour contenir tant de monde.

Beaucoup restèrent à la porte et, dressés sur la pointe des pieds, suivirent, au-dessus des têtes de ceux qui les précédaient, le cercueil qui disparaissait peu à peu dans la pénombre de l'église. C'est d'un dernier regard qu'ils lui dirent adieu...

Le Nouveau Marché, près de l'église des Capucins, était noir de monde. La tête penchée sur la poitrine, ils étaient tous là, hommes et femmes, vieillards et jeunes gens.

Ils menaient en terre un ami...

## DANS L'ÉGLISE DES CAPUCINS

Depuis la révolution et la chute de la monarchie, je suis souvent revenu à Vienne et, chaque fois, je suis entré dans l'église des Capucins, pour y revoir la dernière demeure de ceux de ma parenté que j'ai aimés.

Parmi ceux-ci se trouvait l'archiduc Henri. Ce n'est pas le sang seul qui nous liait, mais l'identité de nos caractères. Nos vies, également, se ressemblaient; comme moi, il avait épousé une actrice, qu'il avait aimée au point de lui sacrifier son titre. Comme je l'ai fait plus tard...

Léopoldine Hoffmann, tel était le nom de l'élue. Elle n'était guère cotée au Burgtheater et ne jouait que de tout petits rôles. Elle avait parfois quelques mots à dire, mais, généralement, elle restait muette. Elle paraissait sur la scène pour apporter un verre d'eau.

Elle avait souvent supplié le directeur de lui donner un bout de rôle, de lui permettre de dire en scène une douzaine de phrases, mais il était resté sourd à ses prières.

Elle eut alors une idée, dont l'exécution fit rire toute la capitale. Un jour, comme elle apportait un verre d'eau à l'actrice en scène (c'était là tout son rôle), Léopoldine Hoffmann se mit subitement à parler, à tenir

un monologue passionné et improvisé. Les acteurs en scène se regardaient stupéfaits et se demandaient si elle avait perdu la raison. Derrière les portants, le régisseur s'arrachait les cheveux et criait : « Le rideau ! Vite le rideau ! » Le souffleur restait la bouche ouverte dans sa boîte. Mais Léopoldine parlait encore, parlait toujours, comme si elle voulait, en une fois, rattraper le temps perdu pendant des années.

Elle ne se tut que lorsque le rideau s'abaissa. Les acteurs, le régisseur et l'inspecteur se précipitèrent sur elle, indignés et furieux. De la salle, on entendait le rire du public, que ce scandale avait mis en joie. Le directeur du théâtre arriva en trombe sur la scène, haletant de rage. Mais Léopoldine Hoffmann, maintenant, se moquait de tout ; elle avait obtenu ce qu'elle avait longtemps et passionnément rêvé, elle avait dit en scène un monologue entier...

Le même soir, elle fut mise en congé illimité. Comme elle sortait du théâtre, par la porte des artistes, un officier s'approcha d'elle et se présenta :

« Archiduc Henri... »

Il l'accompagna chez elle, en lui disant en chemin que l'incident l'avait enchanté :

« C'était amusant, hardi et original ! »

Le lendemain, ils se rencontrèrent à nouveau. Puis encore et encore. Un mois après, il lui demanda de devenir sa femme.

« Jamais ce mariage ne se fera », s'écria François-Joseph indigné, lorsqu'Henri lui fit part de son projet.

« Il se fera », répondit Henri d'un ton calme et décidé.

« Je te chasse d'Autriche! »

« Comme tu voudras! »

« Je t'enlève ton titre et tous tes droits! »

« Votre Majesté peut tout me prendre. Mais ma vie m'appartient et je la donnerai à celle qui m'aime. »

L'empereur mit sa menace à exécution. Henri fut privé de son titre et de ses prérogatives, exilé d'Autriche et il passa dix ans de sa vie à l'étranger. Il vécut à Bozen et ces années s'écoulèrent presque sans qu'il le remarquât, car il aimait et il était aimé...

Un jour, il reçut une lettre signé du secrétaire privé de l'empereur. On le rappelait à Vienne. On lui promettait le pardon.

Il rentra à Vienne et fut à nouveau rétabli dans toutes ses dignités. En même temps, sa femme reçut le titre de baronne de Waidegg.

Quand je me trouve dans l'église des Capucins, je ne puis passer devant un autre tombeau sans y jeter un coup d'œil : c'est celui de mon oncle l'archiduc Louis-Salvator, frère de Jean-Salvator.

Dans la famille, il était considéré comme un original. Etant enfant, j'avais peur de lui, son aspect extérieur m'effrayait. Avec son *sombrero* à grands bords, le manteau noir dont il se drapait pittoresquement et sa grosse canne noueuse, il ressemblait à un bandit corse. Mais sous ce costume sombre et bizarre battait un cœur tendre et sensible. Je l'appris plus tard, lors-



que je liai amitié avec lui. Il me racontait de si belles histoires des îles lointaines et féériques où il avait vécu, que je l'aurais écouté des heures entières.

Plus tard — étant déjà marin — j'allai le voir dans l'île de Majorque, où il avait sa résidence. Il y vivait tout simplement, en sandales et en pantalon de toile blanche, travaillant à sa vigne comme un paysan au visage hâlé, et tenant toujours prêt son yacht, pour s'en aller faire un tour en mer au cas où il serait à nouveau pris d'un accès d'agitation nerveuse.

Je le vois clairement devant mes yeux et je songe à ce qu'on m'a raconté dernièrement de lui : que c'était un vrai païen, un adorateur du soleil.

A un secrétaire privé pour lequel il avait une grande affection, il fit élever un monument sur le terrain de sa mystérieuse propriété...

Il avait été victime d'un naufrage et il avait écrit des livres.

D'autres que moi avaient de la sympathie pour lui, en particulier l'impératrice qui avait, en beaucoup de domaines, les mêmes goûts que lui.

En parlant de son yacht, Louis-Salvator écrivait : « C'était le seul endroit que je pusse nommer mon foyer, le seul endroit où je me sentisse vraiment chez moi. Dans tous mes châteaux d'Autriche et de Hongrie, et même dans ma chère île de Majorque, je me sentais comme à l'hôtel et presque comme un prisonnier. Dans ces lieux, je n'avais pas la sensation d'être à la maison, je n'avais cette sensation à aucun degré. »

Il rêvait de mourir dans sa chère île de Majorque

et d'y être enterré, pour que le soleil pût baigner sa tombe de ses rayons dorés, mais, au lieu de cela, c'est une avare lumière qui tombe sur son sarcophage des fenêtres de la crypte des Capucins. Ce n'est pas la grande coupole bleue du ciel, mais les tristes voûtes de pierre...

Non loin de lui repose son frère l'archiduc Charles-Salvator, le « mouton éternel ». On l'appelait ainsi au palais pour se moquer de lui, car on ne lui pardonnait pas la simplicité de ses goûts et l'étrangeté de sa tenue.

Il ne se préoccupait nullement de son aspect extérieur. Des semaines entières, il ne se rasait pas, ses habits étaient couverts de taches et souvent déchirés et son chapeau ressemblait à ceux qu'on pend dans les jardins potagers pour faire peur aux oiseaux. Un jour, un passant qui l'avait, au crépuscule, rencontré dans la rue, lui donna une aumône, le prenant pour un mendiant. Il me raconta lui-même la chose et ajouta avec un bon rire :

« J'ai accepté l'aumône. Je ne voulais pas lui faire de la peine en refusant.. »

Il avait encore d'autres « habitudes bizarres », dont la Hofburg s'entretenait avec indignation. En chemin de fer, il ne voyageait qu'en troisième classe. En omnibus, sur l'impériale, avec les ouvriers. Il aurait voulu lui-même être un simple ouvrier. Il avait appris le métier de serrurier et passait des journées à son établi. Ses mains étaient noires et calleuses.

Ses rapports suivis avec les ouvriers causaient beau-

coup d'ennuis au directeur de la police secrète et l'empereur eut maintes fois l'occasion de lire des rapports où s'exprimait la crainte des suites funestes que pourrait entraîner la conduite de l'archiduc.

Un jour, François-Joseph fit appeler Charles-Salvator, dont l'apparition à la Hofburg fit sensation. Le grand-maître des cérémonies, qui l'attendait dans le vestibule du palais, faillit tomber en pâmoison à la vue de l'archiduc : il portait un costume acheté au « décrochez-moi ça », des souliers troués et poussiéreux, une cravate mise de travers. Sur sa tête, se dressait un toupet de cheveux rebelles...

Comme il traversait les salles pour aller chez l'empereur, les courtisans se détournèrent de lui comme sur le passage d'un lépreux.

Personne ne sait ce que François-Joseph lui dit et ce qu'il répondit. Il quitta le cabinet de l'empereur le visage en feu, traversa l'antichambre la tête basse et sans regarder personne, puis disparut.

Il mourut peu de mois après cette audience. Il mourut aussi simplement et tranquillement qu'il avait vécu. Un être inoffensif qui n'avait jamais troublé la vie de personne...

Je continue à marcher dans la crypte, passant devant le tombeau de ceux que j'ai connus et aimés. Je m'arrête devant un sarcophage où l'on lit : « Archiduc Eugène ». Dans la pénombre, il me semble voir apparaître un visage connu, étroit, au grand front bombé,

aux yeux fiévreux. Les lèvres minces sont étroitement serrées, la bouche semble un cicatrice.

Mais oui, c'est bien lui, l'archiduc Eugène! Le capitaine de hussards et le docteur en théologie, celui qui avait voulu quitter son régiment pour devenir évêque.

Lorsque François-Joseph eut vent de cette résolution, il s'écria, désespéré :

« N'y a-t-il donc aucune limite à la folie des archiducs? »

Il fit venir Eugène et lui parla longtemps en tête à tête. Il le conjura de renoncer à son idée saugrenue. Toutefois, pour satisfaire les goûts de l'archiduc, il le nomma grand-maître de l'Ordre teutonique, dès que ce poste fut vacant. En revêtant ces fonctions, il est d'usage de faire le vœu d'être « aussi chaste que possible ». Bien qu'il ne fût pas ennemi des plaisirs, l'archiduc Eugène prit au sérieux et son vœu et son titre.

Je me trouve déjà devant un autre tombeau et une autre ombre se lève, moins triste que la précédente. Elle a presque les mêmes traits, mais son expression est différente, plus gaie, plus cordiale.

Mais, ma parole, c'est l'archiduc Joseph, un cousin de l'empereur!

Qui, à Vienne, ne connaissait l'archiduc Joseph? De tous les Habsbourgs, c'était, je crois, le plus populaire. Actif et bien doué, il avait le goût des sciences et, en même temps, des opérations financières. Il était également estimé des savants et des hommes d'affaires. Il

passait pour une autorité en ce qui concerne les mœurs des Tsiganes de Hongrie et administrait avec compétence des entreprises commerciales et industrielles.

A la Hofburg, les gens faisaient la moue quand on prononçait son nom :

« Ah oui, le distillateur... »

Les courtisans s'estimaient lésés à l'idée qu'un Habsbourg s'occupait à distiller de l'eau-de-vie. Le mécontentement devint de la fureur quand son nom apparut dans la liste officielle des fournisseurs brevetés.

« Jusqu'où ira-t-on? s'écriaient les chambellans, les maîtres des cérémonies et les écuyers. Cet homme va peut-être, un jour, être patron d'un tripot! »

Leurs craintes se réalisèrent : le savant et distillateur devint en effet propriétaire d'un casino sur les bords du Danube, non loin de Budapest.

Cette nouvelle fit l'effet d'une bombe sur les habitants de la Hofburg. La réputation de l'archiduc Joseph était perdue pour toujours...

Quant à lui, il se souciait fort peu de ce qu'on pensait de lui à la Cour. Le goût qu'il avait pour les sciences et pour les finances augmentait de jour en jour, cela remplissait sa vie de sens et de joie.

Lorsqu'il mourut, son cercueil fut suivi par une grande foule d'ouvriers, de tous ceux à qui il avait donné du travail et du pain. « Notre archiduc », c'est ainsi qu'ils le nommaient et ils lui conservèrent pendant de longues années un souvenir reconnaissant.

C'était la plus belle couronne qu'on pût déposer sur sa tombe...

D'autres ombres encore passent devant mes yeux dans la demi-clarté de la crypte.

Voici l'archiduc Léopold, un frère de Régnier. Il était commandant en chef des troupes du génie. C'était un homme modeste, doux et délicat. Il aimait les enfants et les animaux. Il admirait les fleurs, les levers et les couchers de soleil, le miroir argenté des lacs et la majesté des cimes.

« Je n'ai qu'un désir, c'est de vivre le plus longtemps possible », me dit-il un jour.

Mais, sur lui aussi, comme sur beaucoup des Habsbourgs, pesait la malédiction désespérée de la comtesse Karolyi. Il tomba malade subitement.

« Ce sont des convulsions », expliquèrent les médecins.

Un jour, il disparut sans laisser de traces. Toute la police fut mise sur pied.

« Il faut le retrouver, mort ou vif », ordonna l'empereur.

Et on le retrouva. Dans un village perdu, dans une pauvre cabane. Il ne put expliquer comment il se trouvait là. Il disait des mots sans suite et faisait l'effet d'un fou.

On le transporta au château de Hörnstein. C'est là qu'il mourut, solitaire, oublié, murmurant encore quelque chose dans son agonie. L'infirmière qui le soignait eut l'impression qu'il appelait tout ce qu'il avait aimé pendant sa vie : les enfants, les chiens, le soleil...

Il fait déjà sombre. On va fermer l'église des Capucins. Il est temps de partir.

Je vais vers la sortie, mais je m'arrête encore un instant devant une des tombes.

Sous cette plaque de marbre repose l'archiduc Otto, un frère de l'héritier François-Ferdinand.

« Je le connaissais, Horatio... c'était un homme très gai », dit Hamlet, tenant le crâne de Yorik.

Je répète en pensée :

« Je le connaissais... c'était un homme très gai... peut-être même trop gai. »

On disait de lui qu'il prenait la vie du bon côté et son nom figurait souvent dans la chronique scandaleuse de Vienne. Je me souviens encore aujourd'hui de quelques-unes de ses excentricités.

Un jour qu'il rentrait d'une promenade à cheval au Prater, il rencontra un cortège funèbre. Il ordonna aux gens de s'arrêter et de descendre le cercueil du corbillard.

Et pourquoi donc?

Il voulait, avec son cheval, sauter par-dessus le corbillard...

Des cris d'indignation partirent de la foule, des poings et des cannes se dressèrent du côté de l'archiduc. Les agents de police ne réussirent pas à calmer l'effervescence. Otto dut prendre la fuite. Tandis qu'il éperonnait et cravachait sa monture, la foule le poursuivit à coups de pierres...

Ce fut un scandale sans nom qui indigna non seulement la Hofburg, mais toute la capitale.

Un autre incident vint faire déborder la coupe de la patience. Une nuit, Otto rentra dans son palais absolument ivre et accompagné d'une bande de compagnons d'orgie. Avec eux, il prit le chemin de la chambre à coucher de sa femme, qui était près d'accoucher.

« Nous allons boire une bouteille de champagne à son chevet », proposait-il avec un rire pâteux.

L'idée fut saluée d'acclamations, mais l'un des ivrognes, un jeune officier à qui il restait quelque sang-froid, protesta :

« Laissez donc tranquille Son Altesse l'archiduchesse ! »

Les yeux troubles d'Otto se fixèrent méchamment sur l'officier :

« Je fais chez moi ce qui me plaît ! »

« Mais, malgré ça, vous n'entrez pas dans la chambre à coucher de Son Altesse », répliqua l'officier d'un ton décidé.

L'archiduc eut un rire de mépris :

« Tu ne veux pas me laisser entrer ? »

« Non ! »

L'officier tira son sabre et se mit au travers de la porte.

D'un coup, tout le monde fut dégrisé. Mais une ivresse plus forte s'empara d'Otto, celle de la rage. Il se précipita sur l'officier et le frappa au visage. L'officier lui saisit le bras et le serra si fort qu'Otto poussa un cri de douleur.

Les témoins de cette scène eurent toutes les peines du monde à les séparer.



L'officier insulté se trouvait dans une situation embarrassante; en tant qu'offensé, il ne pouvait exiger de réparation, car il n'est pas d'usage de provoquer en duel un membre de la famille impériale.

Le lendemain matin, le scandale fut connu à la Hofburg. L'empereur fit appeler le jeune officier et l'archiduc Otto. Il remercia l'officier pour sa conduite chevaleresque, puis, en sa présence, il donna une gifle à l'archiduc et lui dicta un ordre d'arrêts.

Otto ne survécut pas longtemps à ce scandale. Il mourut des suites de ses excès.

Je quitte l'église des Capucins, peut-être pour toujours.

La crypte ne sera pas ma dernière demeure, j'ai perdu tout droit à cet honneur en renonçant à mon titre d'archiduc. Quand je mourrai, on m'entertera à côté des simples citoyens, dont j'ai été pendant la seconde partie de ma vie.

En partant, je jette un dernier coup d'œil sur les tombes.

J'ai connu beaucoup de ceux qui reposent ici. J'en aimais quelques-uns, les autres m'étaient indifférents, parfois antipathiques.

Ici sont réunis presque tous les Habsbourgs, jeunes et vieux, beaux et laids, aimés et haïs, vertueux et vicieux, ceux qui ont souffert pendant leur vie et ceux qui ont joui de la vie...

La mort les a tous réunis ici.

Ils reposent dans de superbes sarcophages, sur le

marbre jauni desquels sont gravés leurs noms et les armes de la famille, et fixées des couronnes de métal. Mais la poussière de l'oubli recouvre déjà les noms, l'or des armoiries a pâli et la rouille ronge déjà les couronnes...

Les cruelles atteintes du temps effacent et anéantissent tout, lentement, mais inéluctablement. Bientôt, la dernière chose qui reste d'eux — leurs lettres, leur journal, leurs papiers — tombera en poussière et il n'y aura plus aucune trace d'eux...

Rien, à part les légendes, parfois émouvantes, mais plus souvent tragiques...

Je sors de l'église des Capucins. C'est la nuit déjà, mais la vie bout encore dans les rues de Vienne. Il passe des automobiles, des tramways, des autobus, des camions et des motocyclettes, et l'air retentit du bruit des trompes et du cri des marchands de journaux.

Dès le petit matin, et jusqu'au milieu de la nuit, résonne la symphonie de la ville. Elle pénètre en ondes sonores à travers les portes et les fenêtres des maisons; ce n'est qu'au seuil de l'église des Capucins qu'elle se fait, timide et respectueuse.

Le bruit de la ville ne doit pas troubler le calme solennel et triste de la dernière demeure des Habsbourgs.

Qu'ils reposent tranquilles dans leurs cercueils...

## QUAND UN ARCHIDUC VEUT FAIRE UN VOYAGE A L'ETRANGER

Adieu Colombo, Calcutta, Bombay, Singapour, Batavia, adieu tant de villes encore et tant de pays lointains et beaux où j'ai passé les plus magnifiques heures de ma vie, je ne retournerai plus jamais vous voir. Ma carrière de marin a trouvé sa fin dans la nuit froide et pluvieuse où, transporté de rage, j'eus l'audace de menacer l'archiduc héritier Ferdinand.

Je suis maintenant un fantassin. Capitaine dans un régiment d'infanterie. Dans le papier que je viens de recevoir du ministère de la Guerre, on indique ma nouvelle résidence : Brunn.

Soir après soir, nous sommes au mess des officiers ou au café, nous mangeons, nous fumons, nous buvons, nous jouons beaucoup aux échecs ou aux cartes, et nous répétons les phrases que nous avons dites hier, et avant-hier, et la semaine précédente. La vie d'une petite garnison est pauvre en sujets de conversation.

Nous pensons souvent à Vienne, la belle et attirante Vienne, où nous flânions, soupions et flirtions, et elle me semble aussi lointaine que Colombo, Bombay ou Calcutta.

A Brunn, il me semble que je suis enterré vif et,

avec chaque jour, je ressens plus violemment le désir de me retrouver dans une grande ville et de me jeter tête perdue dans le tourbillon de la vie.

Ce désir devient tellement insupportable que j'écris à l'aide de camp de l'empereur, le comte Paaz, pour demander une audience à Sa Majesté. Je lui écris que j'ai l'intention de demander un congé pour aller faire un voyage en Allemagne. Je voudrais voir Berlin et les principales villes de l'Allemagne du Sud.

Lorsqu'un membre de la famille impériale veut entreprendre un voyage à l'étranger, et qu'il a, à cet effet, obtenu l'autorisation des autorités militaires compétentes et du ministère de la Guerre, la dernière décision appartient encore à l'empereur.

Quelques jours après ma lettre, le comte Paaz me fait savoir que l'empereur me recevra. Seulement, le jour et l'heure de l'audience ne sont pas encore fixés.

Après avoir rempli les diverses formalités militaires, je pars pour Vienne et je vais demander une audience au palais. On me dit que l'empereur me recevra le lendemain matin.

A l'heure habituelle, avant cinq heures, je me rends, en uniforme de parade, au bureau de l'aide de camp de service, je me fais annoncer à l'empereur et je suis aussitôt reçu.

J'avais remis à l'aide de camp l'itinéraire de mon voyage; François-Joseph tient ce papier à la main.

« Sire, je vous prie de bien vouloir m'accorder la permission de faire un voyage en Allemagne. »

« Je sais, grogne-t-il, où veux-tu aller? »

D'ailleurs, il lit lui-même à haute voix : « Munich, Nuremberg, Wurzburg, Ansbach, Rothenbourg, Francfort, Fribourg, la Forêt Noire, le lac de Constance, Lindau... »

A ce dernier nom, il s'arrête, me regarde par-dessus les verres de son lorgnon et me dit :

« Pourquoi pas à Lindau d'abord? Nando (mon père) serait heureux de te voir. »

« Sire, dis-je avec modestie, mais fermeté, ce voyage doit servir à perfectionner mon instruction, je voudrais connaître les villes du Sud de l'Allemagne, visiter les châteaux, les musées, les collections... »

« Les collections de papillons! » interrompt-il d'un ton grondeur.

« Egalement, sire, mais je voudrais surtout voir le pays. »

De nouveau un coup d'œil par-dessus le lorgnon :

« Pour cela, tu n'as pas besoin d'aller si loin. Je te conseille de demander à Nando qu'il t'envoie dans un de ses pavillons de chasse, tu pourras là-bas tirer un cerf ou un chamois, tu en auras beaucoup de plaisir. Partout c'est la même chose, partout il y a des villes et des forêts et des fleuves et aussi des musées... As-tu déjà été au Musée d'histoire naturelle ou au Musée d'histoire de l'art? »

« Certainement, sire. »

« Il n'y a rien de plus beau. Et que peut-on comparer à nos montagnes, à nos forêts et à nos lacs? Cela existe partout, mais nulle part cela n'est aussi beau qu'en Autriche. »

« Sire, je vous le demande de tout cœur, laissez-moi partir en voyage. »

« Songe que tu auras toutes sortes d'ennuis. »

A ces mots, il reprend le papier, rétablit son lorgnon sur son nez et dit lentement :

« Tu voyageras incognito sous le nom de M. Wölfling. Mais tu ne voyageras pas aussi agréablement qu'un archiduc. On me dit que les trains sont pleins en été. Tu n'auras peut-être jamais un compartiment pour toi. »

« Sire, je me réjouis depuis longtemps de faire ce voyage, faites-moi la grâce de me le permettre. »

« Quel Toscan entêté tu fais ! Pour l'amour de Nando, je te donne l'autorisation de partir. Mais je sais que, lorsque tu reviendras, tu regretteras d'avoir dépensé inutilement tant d'argent et tu me diras que j'avais raison. »

« Je présente à Votre Majesté mes plus sincères... »

« Ça va. Fais bon voyage. Tu peux te retirer. »

#### MA PREMIÈRE ARRIVÉE A BERLIN

Une journée triste et pluvieuse touche à sa fin lorsque mon train, après avoir traversé de longs faubourgs, arrive à Berlin.

Je veux enfin visiter cette ville, incognito naturellement.

Mon père était l'ami du vieil empereur Guillaume I<sup>er</sup> et il m'avait souvent raconté les visites qu'il lui avait faites vers 1860 et vers 1880. Mais notre précepteur nous avait fait un tout autre tableau de la Prusse,

c'était un bon Autrichien et il ne pouvait oublier Sadowa : prussien, c'était pour lui méchant et mauvais.

La gare d'Anhalt. Je sors sur le perron, portant ma valise. Je monte dans un fiacre de second ordre. Je suis étonné de ne pas voir, comme chez nous, deux chevaux attelés aux voitures de louage. Par la Friedrichstrasse, nous arrivons à un petit hôtel, dont j'avais confié le choix au vieux cocher.

D'après le guide Baedeker, j'ai fait mon plan pour un séjour de trois jours. Je dis au garçon de l'hôtel de me réveiller à six heures et demie.

Il me regarde avec étonnement et me dit :

« Ce ne sera sans doute pas nécessaire. »

« Et pourquoi donc ? »

« Mais monsieur rentrera justement à cette heure-là. »

Je lui explique que je ne suis pas venu à Berlin pour faire la noce, mais pour voir, en trois jours, le plus de choses possible, et que j'aurai besoin de dormir la nuit.

Il grommelle quelque chose que je ne comprends pas. Sans doute : « Quel drôle de type ! »

Je visite les musées, le Dôme, Charlottenbourg et Potsdam. Sans-Souci me paraît bien triste sous la pluie. Mes pensées s'en vont vers le « vieux Fritz » (Frédéric II), dont me parle le guide qui me conduit.

En me promenant « Sous les Tilleuls », je trouve que tous les passants sont pressés ici et que chacun semble se hâter de courir vers un but précis. Quelle différence avec Vienne, où les gens se promènent tran-

quillement en bayant aux corneilles. Mais cela me plaît à Berlin et j'ai l'impression générale d'une ville propre et travailleuse.

C'est avec regret que je quitte Berlin, qui m'a beaucoup intéressé, et je continue mon voyage.

Un mois plus tard, je rentrais à Vienne, encore grisé de toutes les impressions nouvelles que j'avais eues. J'habite à la Hofburg. Je dis à l'aide de camp de service que je voudrais présenter mes respects à l'empereur. Audience m'est accordée pour le lendemain.

« Alors, ça a bien marché? »

Tels sont les premiers mots de l'empereur.

« Je remercie Votre Majesté. C'était tout simplement magnifique... »

François-Joseph fronce les sourcils :

« Comment, se promener sous le nom de Wölfling, être serré dans la foule, transpirer, descendre dans de misérables hôtels, Dieu sait avec quels individus, tu as vraiment de drôles de goûts. Tu jettes ta gourme. »

Il réfléchit un instant, puis ajoute :

« Maintenant que tu as vu beaucoup de choses et que tu peux faire des comparaisons, tu comprendras à quel point il est plus agréable de vivre ici qu'à l'étranger. »



## COMMENT JE DEVINS LEOPOLD WOLFLING

Me voici de nouveau à Brunn... De nouveau, le mess des officiers, le café et les mêmes conversations... Je commence à étouffer dans cette atmosphère et je demande à permuter.

Ma requête est admise, mais ma nouvelle résidence, Przemysl, ne me donne aucune satisfaction. J'ai la nature du marin et j'aime le changement. La vie monotone à laquelle je suis condamné m'opprime, m'énerve et me gâte le caractère. J'ai des accès de colère et, alors, je ne sais plus ni ce que je dis, ni ce que je fais.

Un jour, dans une crise de fureur aveugle, je me permis d'offenser le commandant du régiment. Il fit un rapport contre moi et je fus puni : on m'envoya à Iglau, un petit trou pire encore que Brunn. Bien que ma permutation m'eût valu le grade de colonel, j'en étais inconsolable.

De désespoir, je perdis complètement la tête. Je cherchai l'oubli dans le vin, mais le remède se révéla inefficace et, dégrisé, je ressentais plus vivement encore ma solitude et mon « cafard »...

C'est à cette époque que je rencontrai, par hasard, l'actrice Adamovics, à qui il était réservé de jouer un grand rôle dans ma vie.

Je l'aimai et je décidai de l'épouser.

En apprenant mon projet, l'empereur s'écria furieux :

« C'est à l'exemple d'Henri que nous devons tout ça! Bientôt, tous les archiducs épouseront des actrices! »

Il oubliait que, lui le premier, il avait eu un penchant pour une actrice. Il oubliait Katti Schratt.

Lorsqu'on me fit savoir que l'empereur s'était catégoriquement prononcé contre mon mariage avec Mlle Adamovics, je décidai d'agir comme l'avait fait l'archiduc Henri. J'écrivis à l'empereur une lettre par laquelle je renonçais à mon titre, à toutes les prérogatives de mon rang et à toutes mes décorations. De celles-ci, je ne voulais conserver que la croix du Mérite militaire, distinction que j'avais réellement gagnée en sauvant un homme qui se noyait.

Je ne sais comment l'empereur accueillit ma lettre. Le comte Paaz, qui la lui remit, aurait pu le dire, mais il savait se taire...

La réponse ne se fit pas attendre longtemps; quelques jours plus tard, on me remit un document officiel de la teneur suivante :

Ministère de la Maison impériale et royale  
et des Affaires étrangères.

*Certificat d'identité*

« Le ministère de la Maison impériale et royale et des Affaires étrangères confirme par la présente que

Sa Majesté Apostolique Impériale et Royale a daigné permettre au sérénissime seigneur l'archiduc Léopold-Ferdinand, né à Salzbourg, le 2 décembre 1868, sur sa haute demande, de renoncer au titre et au rang d'archiduc et de prendre le nom bourgeois de Léopold Wölfling, et que, par conséquent, M. Léopold Wölfling (né à Salzbourg, le 2 décembre 1868) possède la même identité que l'ancien seigneur sérénissime l'archiduc susnommé.

« Vienne, le 3 avril 1903.

« De Sa Majesté Apostolique Impériale et Royale.

« Le ministre de la Maison impériale et royale  
et des Affaires étrangères,

« GOLUCHOWSKI, M. P. »

A cette lecture, je respirai plus légèrement. J'étais libre; j'avais dépouillé le vieil homme et je pouvais maintenant, d'un pas léger, entrer dans la société de mes égaux.

Je puis aller où je veux, et faire ce que je veux. Y a-t-il au monde une joie plus grande que celle de se sentir libre?

Je ne suis plus archiduc. Je suis devenu Léopold Wölfling, — nom que j'avais emprunté à une des cimes des monts Erzgebirge, — je puis épouser la femme que j'aime ardemment et aller avec elle habiter en Suisse comme un simple confédéré...

Une nouvelle vie s'ouvre devant moi, qui m'apparaît claire et joyeuse.

Un seul nuage assombrissait ma joie, la pensée que l'empereur ne me pardonnerait jamais mon acte. J'étais un des rares archiducs qui éprouvaient pour François-Joseph du respect et de la sympathie et il m'était pénible de me sentir coupable envers lui.

Mais, bientôt, ce nuage se dissipa aussi. Car, bien que l'empereur fût fort mécontent du fait que j'avais quitté la famille impériale, — non pas tant du fait même que de ma fuite soudaine, sans son assentiment et à son insu, — il ne m'en voulut pas.

Je continuai, comme par le passé, à lui envoyer, télégraphiquement ou par lettre, mes souhaits pour sa fête et pour son anniversaire. Et, comme par le passé, je recevais une réponse mesurée, mais amicale, dont il confiait le soin à la plume du général aide de camp le comte Paaz.

Une heure avant mon départ d'Autriche, un aide de camp de l'empereur vint me remettre un ordre par lequel on m'interdisait de jamais rentrer dans mon pays.

Ce fut pour moi un coup cruel, — je ne l'avais pas prévu, — mais dont la blessure se ferma bientôt. Le soleil de la liberté la guérit rapidement.

En Suisse, je m'entourai de livres et je m'occupai de mathématiques, d'astronomie et de botanique. Je recevais une pension qui me donnait la possibilité de travailler tranquillement, sans m'inquiéter du lendemain.

Des mois passèrent... des années...

Dans les premiers temps de mon exil, je voyais souvent des membres de la famille, de passage en Suisse, et qui me racontaient ce qui se passait à la Cour. Mais, avec les années, je cessai de m'intéresser à tout cela et, lorsqu'on m'en parlait, je changeais le cours de la conversation. Ce qui me rappelait la Hofburg m'était désagréable et je le chassais loin de moi comme un mauvais rêve...

#### QUELQUES ANNÉES PLUS TARD

Lorsque la guerre mondiale éclata, j'étais en Suisse. A cette époque, je vivais seul; ma femme, l'actrice Adamovics, m'avait quitté. Mais, même si elle avait été encore avec moi, ma vie ne lui aurait plus appartenu, mais à ma patrie. Je demandai à être admis dans les rangs de ses défenseurs.

Mais l'empereur ne voulut pas entendre parler de mon retour en Autriche. Je décidai alors de m'engager comme volontaire dans l'armée allemande. C'est dans ce but que j'arrivai à Berlin en été 1915.

La statue de Hindenburg, plantée de clous, se dressait déjà dans l'Allée de la Victoire. Mon cocher me dit en passant :

« Si nous ne l'avions pas eu, Berlin serait russe... »

La ville semblait pleine de militaires en *feldgrau*. C'était comme un fleuve qui parcourait la ville de l'est à l'ouest et du nord au sud. Hérissés, harassés, chargés de paquets, ils marchaient droit devant eux, sans regarder ni à droite, ni à gauche.

Oh, que j'aurais aimé pouvoir m'en aller avec eux ! Mais je n'en avais pas le droit, ma nationalité suisse m'en empêchait...

Déçu, je quittai Berlin, mais j'y revins bientôt, en janvier 1916. Même tableau de camp retranché.

J'y restai jusqu'en avril à faire des études généalogiques à la bibliothèque de l'Etat. Même là, dans la calme salle de lecture, on sentait battre le pouls de l'Allemagne : des militaires apparaissaient derrière des remparts de livres et, dans le jardin botanique de Dahlem, où j'allais, pendant des heures, dialoguer avec la belle nature, des militaires étaient plongés dans l'admiration des fleurs printanières.

Le cœur de l'Allemagne battait à Berlin.

Par le canal de ma parenté, je fus mis en relations avec les milieux les plus différents : hommes politiques, négociants, militaires, aristocrates, mais aussi mercantils de tout calibre, qui émergeaient, çà et là, nageaient avec habileté et étendaient partout leurs tentacules.

Dans un pays devenu de plus en plus nerveux, les requins humains avaient toujours plus d'audace. Je passai à Berlin presque tout l'hiver de 1918 à 1919. Tout y semblait bouleversé. Les bas-fonds étaient remontés à la surface et les « mauvais garçons » donnaient le ton. Il n'y avait plus qu'un mot d'ordre : piller.

Ma situation personnelle avait bien changé : il fallait maintenant que je travaille pour vivre. Tous ceux que j'avais connus autrefois n'avaient plus de temps à

m'accorder. J'étais seul au milieu de la rue et je puis le dire aujourd'hui : Dieu merci !

Il me semblait que j'étais nu, car ma vie antérieure avait couvert la nudité de mon inexpérience du monde réel.

Je surnageai un temps à la surface, puis je plongeai et, à mon étonnement, je vis que les hommes étaient meilleurs en bas qu'en haut. Ils disaient ce qu'ils pensaient, parfois grossièrement, mais d'une façon sincère et profitable pour moi.

Jusque-là, je n'avais connu que le centre de la capitale, Charlottenbourg et Schöneberg. Maintenant, j'apprenais à connaître Berlin. Les rues étaient longues et le pavé dur. Était-on fatigué, un coup vigoureux vous poussait en avant. Mes anciennes relations m'étaient devenues étrangères, et même antipathiques.

Peu à peu, je pénétrai dans le monde des travailleurs honnêtes. Berlin m'était devenu cher. Je vis de près la vie des ouvriers et j'admirais la façon dont ils étaient prêts à m'aider et à comprendre mes ennuis.

J'étais là dans les mauvais jours de l'automne 1918. Dououreusement ému et troublé, je vis le retour des troupes en retraite. Le *putsch* de Kapp eut lieu. Il devenait de plus en plus difficile de gagner honnêtement sa vie, l'avenir apparaissait gris sur gris.

## LA DOUZIEME HEURE DE LA MONARCHIE AUTRICHIENNE

Entre temps, de grands événements s'étaient déroulés en Autriche : François-Joseph était mort le 21 novembre 1916 et le nouvel empereur Charles était monté sur le trône.

Je le connaissais à peine. Je connaissais mieux sa femme, l'impératrice Zita, une cousine à moi. Son père, le duc Robert de Parme, et ma mère étaient frère et sœur. Mon oncle Robert avait eu, de ses deux femmes, vingt enfants. La fille aînée du premier mariage avait été la première femme du roi Ferdinand de Bulgarie. Son plus jeune frère, Elie, est le prétendant légitimiste à la Couronne de France. Des nombreux enfants issus du second mariage, le prince Sixte de Bourbon s'est distingué dans le domaine politique.

Le mariage de Zita avec Charles, mariage qui unissait le sang des Wettin de Saxe et celui des Habsbourgs, mêlés à celui des Wittelsbach et des Bourbons, était un véritable mariage d'amour. Leurs deux caractères se complétaient d'autant plus heureusement que Charles avait un cœur tendre, mais un tempérament irrésolu et hésitant, tandis que Zita, énergique et



prompte à la décision, savait éperonner et conduire son époux.

Charles monta sur le trône en un temps infortuné. Les historiens écriront des volumes sur les heures tragiques de son règne. Je ne veux raconter aujourd'hui que l'agonie de la monarchie, d'après ce que m'en a dit une personne de l'entourage de Charles et qui a été témoin de la chute du dernier empereur d'Autriche.

Journées décisives : le front austro-hongrois chancelle de toutes parts et va s'écrouler comme un château de cartes. En Bohême, la révolution a éclaté. Les Croates se sont soulevés. A Budapest flottent des drapeaux rouges, comme les premières flammes d'un incendie. Une grande excitation règne à Vienne : on y sent le souffle sanglant de la révolution. Les rues sont parcourues par des foules qui portent des bannières rouges où l'on peut lire : A bas la guerre! Et, derrière celles-ci, d'autres proclament : Vive la République!

L'orage éclate. La dernière heure de la dynastie des Habsbourgs a sonné...

Au palais de Schœnbrunn règne un effrayant silence, comme dans une maison où gît un mourant. Dans les salles à demi-éclairées souffle le froid de la mort. Silencieuses, comme des chauves-souris, des ombres glissent sur les parquets : aides de camp, secrétaires, courtisans. Parfois, ils s'assemblent en petits

groupes et chuchotent avec une excitation mystérieuse. Ils parlent de la nouvelle qui, aujourd'hui, inquiète tout le monde : le quartier général italien a refusé d'entamer des pourparlers de paix. Les Italiens repoussent d'ailleurs tous pourparlers de cette nature, ils veulent dicter leurs conditions de paix. Hier, un général autrichien est parti pour le front, afin de prendre connaissance de l'ultimatum italien. Que vont-ils exiger, ces ennemis enivrés de leur victoire?

L'empereur Charles, également, attend les conditions du vainqueur. Il marche de long en large dans la pièce, écoutant d'un air distrait le rapport du général baron Arz, chef de l'état-major général, qui vient d'arriver à Schœnbrunn : l'archiduc Joseph, commandant en chef de l'armée hongroise, a refusé obéissance à l'empereur et, malgré les protestations de son état-major, a adressé à ses troupes un ordre de jour les invitant à rentrer avec lui dans leurs foyers.

Charles sourit amèrement : ce n'est pas un secret pour lui que l'archiduc Joseph vise le trône de Hongrie...

Le baron Arz continue son rapport : les Hongrois ont salué avec enthousiasme l'appel de leur chef. Deux divisions d'infanterie de première ligne ont aussitôt déposé les armes, ont refusé de se soumettre aux ordres donnés et se sont retirées à l'arrière, en réclamant leur retour immédiat dans leurs foyers. L'archiduc lui-même avait décidé de quitter le Tyrol et était déjà monté dans son wagon-salon, lorsque son chef d'état-major, après avoir vainement tenté de le déci-

der à rester, donna à ses officiers l'ordre de détacher le wagon-salon...

L'empereur Charles écoutait en souriant tristement :

« Les rats quittent le navire qui sombre... »

En d'autres temps, une pareille nouvelle aurait fait l'effet d'une bombe, mais aujourd'hui qu'est en jeu le sort même de l'Empire, de la dynastie, cet incident a-t-il encore quelque importance ?

Le long du large escalier de marbre, devant la garde du palais qui semble fixée sur la pierre, montent les généraux, les ministres et les députés.

Dans la salle Marie-Thérèse, où va se tenir le Conseil de la Couronne, des groupes chuchotent. On parle ici du même sujet que dans les corridors et les salles du palais et avec la même inquiétude mystérieuse : de la paix, que le peuple réclame sur un ton de menace opiniâtre, et de la décision qu'a prise l'empereur Charles, après de longues et cruelles hésitations, après un pénible combat intérieur, d'envoyer des parlementaires aux Italiens... De mains en mains circule la copie du télégramme que Charles a, quelques heures auparavant, adressé à l'empereur Guillaume :

« J'ai été obligé de demander au Haut Commandement italien de commencer des pourparlers de paix, tant est grande l'étendue de nos échecs militaires. Cependant, si l'on nous imposait, au cours de ces pourparlers, la condition de permettre l'envoi, par les voies ferrées du Tyrol et d'autres régions, de troupes destinées à combattre ton Empire, je te promets de me placer à la tête de mes fidèles Allemands d'Autriche

et de les empêcher de passer. Tu peux avoir pleine confiance en moi. Quant à mes armées d'autres nationalités, je ne puis plus faire aucun fond sur elles. Ton fidèle ami

« CHARLES. »

Les portes qui mènent à la salle Marie-Thérèse sont ouvertes par une main invisible :

« Sa Majesté l'empereur et roi ! »

Charles fait son entrée. Son visage est fatigué des nuits sans sommeil, ses yeux sont éteints. Sa joue gauche, sous l'œil, est agitée d'un tremblement nerveux. Il marche sur le parquet miroitant à pas incertains, comme sur une patinoire, et son dos se courbe; ses épaules semblent porter un lourd fardeau. Ses doigts se crispent sur une feuille de papier pliée en quatre.

A la hâte, tous s'assoient autour de la table. Un silence de mort s'établit. Tous les regards sont fixés sur l'empereur, qui déplie lentement son papier. Ses mains tremblent. Il tend le document au général aide de camp :

« Lisez à haute voix ! »

Maintenant, tous les yeux se dirigent, pleins d'une inquiétude angoissée, sur le général. Il commence la lecture :

« Le quartier général italien déclare par avance que les conditions de paix ci-dessous exposées ne pourront être discutées. Elles doivent être ou acceptées ou rejetées en bloc. »

C'est le prologue. Suivent les conditions elles-mêmes,

cruelles, impitoyables, draconiennes : démobilisation immédiate de l'armée austro-hongroise en campagne, jusqu'à concurrence de trente divisions du temps de paix... Livraison immédiate de toute la flotte... Retraite immédiate de toute l'artillerie... Remise immédiate aux Italiens de toutes les voies ferrées et de tout le matériel roulant qui seront désignés ultérieurement...

Tout cela « immédiatement » et tout cela sur un ton impérieux. On n'a pas besoin de faire des cérémonies avec un vaincu. On peut lui faire toucher le sol des épaules et, lorsqu'il est sans force et ensanglanté, le bafouer encore.

« C'est tout... » dit le général d'une voix sourde, lorsqu'il a fini la lecture de l'ultimatum.

Pendant plusieurs minutes règne un silence de plomb. Tous les assistants sont profondément émus. Charles est assis tête basse et ses doigts minces tambourinent nerveusement sur le bord de la table.

Le baron Arz déploie une grande carte et expose la situation stratégique. Elle est sans espoir. La guerre est perdue et il faut conclure la paix. Sans doute faudra-t-il l'acheter fort cher. Quelque humiliantes que soient les conditions imposées par l'adversaire, on est obligé de les accepter. Le peuple et l'armée ne veulent plus se battre...

La salle est silencieuse, aussi silencieuse que si elle s'était soudainement vidée. Tout le monde se tait, personne n'a le courage de parler le premier. Mais il faut dire quelque chose, il faut faire quelque chose. Cha-

que minute compte. Le sort de l'Autriche se décide. Etre ou ne pas être...

Le ministre des Finances Spitzmüller se lève brusquement de son siège, comme frappé d'un courant électrique. Derrière les verres de ses lunettes, ses yeux étincellent, flambant d'indignation. Et, pendant qu'il parle, sa main bat l'air en mesure, comme s'il voulait enfoncer chacune de ses paroles avec un marteau :

« Non, non et non. Nous ne pouvons accepter sans protestation toutes les conditions qu'on nous dicte. Nous ne pouvons devenir traîtres à notre alliée, l'Allemagne. Nous ne pouvons admettre que l'Italie utilise notre pays pour ses opérations militaires contre l'Allemagne. »

Un murmure approbateur résonne de toutes parts. Arz, seul, semble dire par l'expression railleuse de ses yeux : « Ces civils sont plus belliqueux que nous autres militaires. »

« Vous avez raison, baron, approuve Charles. Nous allons de suite rédiger le texte de la réponse. »

Il prend un crayon et dispose une feuille de papier.

« Dicter. »

Spitzmüller dicte la réponse aux Italiens et Charles écrit. Quelques minutes plus tard, le texte est prêt. On le recopie. Charles le signe. La réponse devra être envoyée sans délai, afin de servir de directive pour les futurs pourparlers avec les Italiens.

Mais le professeur Lammage demande qu'on attende encore : le Conseil d'Empire doit d'abord approuver la

demande. Lammage est prêt à la soumettre immédiatement au Conseil.

Charles ne fait aucune objection. Il déclare la séance suspendue jusqu'au retour du professeur Lammage.

Dans la salle Marie-Thérèse résonne le son étouffé d'une pendule : il est minuit... Les lustres projettent une clarté froide sur la salle en un instant vidée : tous s'en sont allés dans la pièce voisine — la chambre des aides de camp — pour y allumer une cigarette et échanger leurs impressions.

Pendant ce temps, le professeur Lammage gagne le Conseil d'Empire. La ville dort d'un sommeil inquiet, comme un malade gravement atteint. Demain matin, le réveil sera fiévreux : de nouveau des manifestations, des coups de feu, des échauffourées avec la police... De nouveau des drapeaux rouges qui s'agiteront comme des langues de feu... Et peut-être y aura-t-il quelque chose de pire, de plus terrible...

Les fenêtres du Conseil d'Empire sont sombres comme les yeux d'un aveugle. N'y a-t-il personne? Le professeur Lammage monte rapidement l'escalier à demi-éclairé, parcourt les corridors... L'écho des pièces vides répète sourdement le bruit de ses pas. Il regarde par les portes ouvertes : personne! Il court plus loin.

Par l'étroite fente d'une porte qui n'a été que poussée, un rai de lumière tombe dans le couloir sombre. Le président du Conseil d'Empire et un des conseillers, il n'y a qu'eux deux dans le bâtiment à cette

heure tardive. Lammage leur fait connaître le texte de la réponse aux Italiens. Mais tous deux estiment ne pas avoir le droit d'approuver un document de cette importance. Il faudra attendre jusqu'au matin, jusqu'à la prochaine séance du Conseil.

Attendre? Lorsque chaque minute compte...

Le président esquisse un geste d'impuissance :

« Je ne puis pas... »

Deux heures du matin. Les fenêtres du palais de Schönbrunn sont toujours éclairées. Les membres du Conseil de la Couronne se pressent toujours dans la chambre des aides de camp dans l'attente du retour de Lammage. La fumée des cigarettes et des cigares forme des nuages épais. Dans leur excitation, les assistants fument encore plus qu'à l'ordinaire. La fatigue et l'abattement se lisent sur tous les visages. Les appareils téléphoniques sonnent. Les aides de camp et les secrétaires courent çà et là, l'air soucieux. L'inquiétude et l'impatience sont dans l'air : on sent l'approche d'une minute décisive et peut-être tragique...

Dans le boudoir de l'impératrice Zita, Charles est couché sur le canapé. Les événements de ces derniers jours et les nuits sans sommeil l'ont complètement brisé. Il était venu dans le boudoir pour s'y reposer en attendant le retour de Lammage, mais, à peine étendu sur les coussins du canapé, un sommeil de plomb l'abattit.



Son corps est recroquevillé dans une position inconmode, la tête ayant glissé du bras du canapé et s'étant coincée contre une des épaules. La lumière de la lampe frappe directement ses yeux enfoncés, fermés comme ceux d'un mort. Mais ce n'est pas seulement la clarté de la lampe et la position inconmode qui agitent son sommeil. Parfois, un tremblement le secoue et il murmure quelque chose, il gémit doucement...

Le souverain de deux royaumes, comme il a l'air malheureux et impuissant...

Sur la table, près du canapé, se trouve un portrait de François-Joseph. Ses yeux semblent regarder l'empereur endormi. Ils ont l'air triste, ces yeux, et on croirait qu'ils disent : « Pardonne-moi de t'avoir laissé un aussi lourd héritage. »

Dans la chambre à côté, un petit salon, se trouve l'impératrice avec quelques amis intimes. On parle à voix basse pour ne pas éveiller l'empereur. Le sujet de la conversation est toujours le même, celui qui remplit tous les cœurs d'inquiétude : où trouver un asile sûr pour l'empereur et sa famille, au cas où les événements prendraient une tournure menaçante ?

La paix avec l'Italie est une question de jours, peut-être même d'heures. L'armée démoralisée reviendra alors du front, comme un fleuve qui a brisé ses digues, sauvage et déchaînée. Elle peut inonder jusqu'aux appartements du souverain. Il faut le mettre à l'abri. Mais où, quand et comment fuir ?

L'ancienne pendule de bronze, qui est sur la cheminée dans un globe de verre, sonne quatre coups. Le

matin approche. Quelles nouvelles horreurs apportera-t-il?

Le comte Erdady entre dans le salon. Il est pâle et respire avec peine.

« Où est l'empereur? Je viens de chez le gouverneur militaire. Il exige le départ immédiat... »

Le ministre de la Cour, le prince Hohenlohe, saute de son fauteuil. Il hausse les épaules et demande avec étonnement :

« Pourquoi donc? Il y a quelques heures, je parlais avec le chef de la police et il m'assurait que l'empereur n'avait rien à craindre, qu'aucun danger ne le menaçait... »

Erdady fait des mains un geste d'impuissance :

« Je vous répète seulement ce que m'a dit le gouverneur militaire. »

L'impératrice Zita est profondément troublée. Une pâleur terne recouvre son visage. Des larmes voilent son regard. Elle serre ses doigts minces avec une telle violence qu'ils craquent. Ses lèvres blanches murmurent :

« C'est affreux, affreux... »

A ce moment entre le baron Arz. Son visage est gris et semble taillé dans le granit :

« Où est l'empereur? »

L'impératrice fait un pas vers lui et, d'une voix désespérée, elle lui demande :

« Est-il possible qu'il ne se trouve pas un seul régiment pour défendre l'empereur? »

Un sourire amer tord les lèvres étroites et sèches du

baron Arz. Un régiment fidèle? Peut-on aujourd'hui se fier aux soldats? La psychose révolutionnaire est contagieuse.

Mais son visage redevient soucieux.

« Il faut que je voie Sa Majesté. C'est très urgent. »

« Un instant... »

L'impératrice entre dans le boudoir. Elle contemple son époux endormi. Elle ne peut plus retenir ses larmes. C'est une pitié profonde et aiguë que lui inspire cet homme abattu, qui dort ici d'un sommeil incommode et agité.

Aujourd'hui encore empereur et roi, mais demain? Peut-être déjà demain, un exilé...

D'un effort surhumain, l'impératrice comprime le sanglot qui allait la secouer. Elle s'efforce de paraître calme. Elle touche légèrement l'épaule de Charles. Il sursaute et ouvre les yeux.

« Le comte Erdady vient d'arriver. Il dit que nous sommes en danger... et que nous devons nous sauver », dit Zita pleine d'angoisse.

Charles se lève. D'un geste mécanique, il ramène en arrière ses cheveux en désordre. Il reboutonne son uniforme.

« Quelle heure est-il? »

« Quatre heures et demie. »

« Je viens tout de suite. »

L'impératrice retourne au salon. Charles appelle au téléphone le chef de la police. Celui-ci lui dit :

« Je garantis la parfaite sécurité du palais. »

« Je vous remercie », répond Charles d'une voix

lasse, puis, après une courte réflexion, il ajoute :

« Et je vous confère l'Ordre de la Couronne de Fer, première classe. »

C'est la dernière distinction que Charles accorda en tant qu'empereur et roi. Il semblait d'ailleurs le prévoir, le savoir...

D'un pas lent et fatigué, avec des regards fixes qui ne voient rien, comme un somnambule, il va vers la porte du salon. Les yeux de François-Joseph le suivent, tristes et pitoyables...

C'est avec impatience que le baron Arz attend l'empereur et, à peine apparaît-il sur le seuil, qu'il l'accapare aussitôt. Il l'emmène dans un coin désert du salon et lui rapporte à voix basse l'insuccès de la mission du professeur Lammage. Mais lui, Arz, il a déjà pris directement toutes les mesures nécessaires.

Charles l'écoute en silence, la tête baissée. Et c'est toujours en silence qu'il va vers l'impératrice. Celle-ci a les yeux agrandis par la peur et elle demande :

« Qu'est-il arrivé? »

Il ne répond pas et se frotte le front comme pour se rappeler quelque chose. Puis il demande :

« C'est dimanche aujourd'hui? »

« Oui. »

« Je voudrais que la messe commence plus tôt. Si possible, tout de suite. »

Le lever du soleil est encore loin, mais on sent déjà l'approche de l'aurore. A travers les salles du palais de Schœnbrunn, passant devant les gardes, un cortège

s'avance. Devant marchent Charles et Zita, suivis de ceux qui étaient dans le salon de l'impératrice. Ils s'en vont tous à la chapelle du palais.

La chapelle est sévère et sombre. La messe commence. Charles et Zita sont debout, la tête inclinée, et leurs lèvres remuent faiblement. Ils prient. C'est leur dernière prière dans la chapelle de leurs aïeux...

La messe est célébrée avec une triste solennité. Au même moment, une automobile file dans les rues encore endormies de la capitale. La voiture a déjà quitté Vienne, elle suit une route déserte, qui brille encore d'une averse récente. Elle emmène un courrier spécial qui va porter à la frontière italienne un pli muni du sceau impérial. Le paquet contient l'acceptation des conditions de paix imposées par l'Italie.

Les événements croissent comme une avalanche.

Ce que l'on craignait se produit : du front arrivent à Vienne les flots d'une soldatesque déchaînée, qui menacent de submerger la ville.

Tout le monde a perdu la tête. La panique s'est emparée même du gouvernement. Les ministres, l'un après l'autre, se hâtent de présenter leur démission. Les courtisans s'enfuient, pris de terreur. Eux qui, il y a peu de jours encore, étaient à l'affût d'un sourire, d'un regard aimable de l'empereur, et qui avaient juré de lui être fidèles jusqu'à la dernière goutte de leur sang, aujourd'hui, ils se sauvent à qui mieux mieux.

Les rats qui abandonnent le vaisseau naufragé...

Dans les salles désertes du palais de Schœnbrunn,

quelques courtisans errent encore comme des fantômes. Un sentiment de pudeur et la pitié que leur inspire l'empereur les ont empêchés de fuir. Mais ils frissonnent au moindre bruit, à la sonnerie du téléphone...

Ils savent que le moment tragique est près, que les jours, les heures mêmes de la monarchie sont comptés...

Charles le sait bien et il n'espère plus rien. L'heure du destin a sonné. La dynastie des Habsbourgs est à l'agonie. Le désespoir et la douleur lui ont dicté sa dernière lettre à l'empereur Guillaume II :

« ... En cette minute, j'éprouve le besoin de te dire combien m'est pénible la pensée que je ne puis être avec toi pendant cette dernière étape de notre lutte... Pendant longtemps, nous avons été ensemble et nous avons partagé les minutes de bonheur et de chagrin. Aujourd'hui, je suis tout seul... »

De nouveau, des séances dans la salle Marie-Thérèse. Mais le nombre des assistants est très réduit : l'un après l'autre, les ministres envoient leur lettre de démission. Cette fuite panique pousse le professeur Lammage à demander à l'empereur de ne plus accepter de démission, sans quoi il ne restera personne avec qui travailler. Le ministre des Transports lui-même veut quitter son poste.

« Je n'ai plus rien à faire, dit-il à l'empereur. Comment puis-je rester ministre lorsque je ne puis plus disposer d'une seule locomotive? »

L'empereur lui réplique amèrement :

« Ma position est pire encore. Moi, le chef suprême

de l'armée et de la flotte, je n'ai plus un soldat, ni un bateau. Et cependant, vous le voyez, je reste à mon poste. »

Mais il ne peut bientôt plus rester à son poste : chaque jour amène de nouveaux troubles, des faits imprévus et stupéfiants.

La mesure est comble : les ministres et le parti socialiste proposent à l'empereur d'abandonner ses fonctions. Le texte de l'acte d'abdication est déjà rédigé, et Charles n'a plus qu'à signer.

Il hésite. Mais le ministre de l'Intérieur l'avertit :  
« Si le manifeste n'est pas publié aujourd'hui, il y aura grève générale et qui sait alors ce qui pourra arriver... »

Il y a une menace dans ces paroles...

Des événements sinistres et catastrophiques se produisent. Trois jours déjà après la signature de l'acte d'abdication, le 14 novembre 1918, l'empereur dut quitter le palais de Schœnbrunn avec sa famille. Il devenait dangereux d'y séjourner plus longtemps.

Le dernier acte de la tragédie des Habsbourgs approche de sa fin...

Dans le vieux palais règne ce calme inquiétant qui remplit une maison où gît un mort : on marche sur la pointe des pieds, on parle à voix basse. Dans la grande salle, quelques amis de l'ex-empereur sont rassemblés.

Comme il en reste peu!... Tout récemment encore, ces pièces étaient fourmillantes de gens qui ne se préoccupaient que d'assurer l'empereur de leur fidélité...

Il fait une triste journée de novembre. Il pleut. Par la porte ouverte entre un vent froid, qui amène avec lui des gouttes de pluie. Sur le parquet, naguère si brillant et aujourd'hui tout sale, gisent des feuilles jaunies et mouillées, apportées par le vent.

Ces feuilles mortes couvrent le dernier chemin du dernier des Habsbourgs...

Les gens qui attendent dans la grande salle se serrent frissonnants dans leurs manteaux et regardent impatiemment la pendule. L'aiguille des minutes avance trop lentement, comme celle de l'horloge de la gare où l'on accompagne quelqu'un.

Quelque part, une heure sonne. Huit coups... Au dernier coup, au perron supérieur de l'escalier apparaissent Charles, Zita et leurs enfants. Ils sont tous en costume de voyage. Ils descendent lentement les marches, comme si chacune de celles-ci leur rappelaient le palais qu'ils abandonnent à jamais.

Ils traversent la salle couverte d'un tapis de feuilles mortes. Derrière eux marche le ministre de la Cour, le prince Hohenlohe. Il porte un manteau. Il a relevé son col. Il n'a plus cet air majestueux — uniforme brodé d'or, rubans et décorations — qu'il avait encore tout récemment. Derrière lui, maître des cérémonies des funérailles de la monarchie autrichienne, suivent ceux qui accompagnent le couple impérial. Les cous sont entourés de foulards, les cols relevés, les parapluies tenus sous le bras... Une troupe grise, automnale...

Devant la porte se tiennent des officiers et des élè-



ves-aspirants, les derniers défenseurs du palais et de l'empereur. Leur rôle va se terminer; encore quelques minutes et Schœnbrunn sera propriété nationale.

Charles et Zita sortent du palais. Un roulement de tambour. Les élèves-aspirants saluent pour la dernière fois l'empereur. Il porte la main au bord de son chapeau et ce salut militaire contraste bizarrement avec ses habits civils.

Maintenant, les tambours se sont tus et les rangs se sont rompus. Comme un anneau vivant, les jeunes gens entourent l'automobile de l'empereur. Leurs visages sont tristes, ils ont les larmes aux yeux. Pour la dernière fois, ils regardent leur souverain...

Les pneus crissent sur le sable humide de l'allée, les automobiles sortent par la porte cochère.

Pour la dernière fois, ceux qui partent aperçoivent la grille de fer du parc de Schœnbrunn; dans une minute, elle sera voilée par l'épais rideau de la pluie.

Adieu, Schœnbrunn!

#### LA MORT DE CHARLES

Madère. C'est dans cette île que Charles devait vivre les derniers jours de sa vie, puis trouver le repos éternel.

Chaque matin, les pêcheurs voyaient l'empereur se promener au bord de l'océan, jusqu'à midi, et plongé dans ses pensées. Son visage était jeune, mais ses cheveux prématurément grisonnants, Il suivait la rive à

pas lents, la tête baissée, et ne répondait que distraitement au salut des pêcheurs. Il paraissait triste et pensif.

Un jour, il ne vint pas. Le lendemain, non plus, on ne le vit pas.

« Il doit être malade », se disaient les pêcheurs.

C'était pire : il était mourant. Deux jours encore, et ses yeux se fermèrent pour toujours.

C'était le vendredi saint,

Il était couché dans son cercueil, tenant dans une main une croix qui semblait un sceptre, et ses cheveux grisonnants lui faisaient comme une couronne d'argent.

Clair et chaud — tout printanier — était le soleil du 4 avril, lorsque le corps du dernier empereur d'Autriche fut mis en terre au cimetière de Campo Monte.

Les quelques personnes qui l'avaient accompagné à sa dernière demeure jetèrent des fleurs sur son cercueil.

A genoux, le fils aîné de l'empereur, Otto, jeta un rameau aux feuilles sèches et jaunes. Il l'avait cueilli à la frontière autrichienne, au moment de quitter pour toujours sa patrie. Il l'avait conservé comme une relique et, maintenant, il l'enterrait avec l'empereur...

Les fossoyeurs commencèrent à combler la fosse. Avec un bruit sourd, les mottes de terre tombaient sur le cercueil et ce bruit se mêlait au pépiement joyeux des oiseaux et au doux murmure des branches, ornées de leurs premières feuilles tendres.

Encore quelques minutes et, au-dessus du cercueil

du dernier empereur d'Autriche, s'élevait déjà un petit monticule de terre.

Clio, la muse de l'Histoire, avait terminé la tragédie de la dynastie des Habsbourgs et mis le point final...

#### LA LUTTE POUR L'EXISTENCE

1921. Je suis de nouveau à Vienne. Je me promène dans les rues familières, mais je ne les reconnais plus, tellement il y a eu de changements ici depuis dix-neuf ans que j'en suis parti. Je rencontre des amis et je les reconnais avec peine. Les longues années de la révolution les ont marqués impitoyablement.

Sur la plate-forme du tramway, je trouve un vieillard dont le visage m'est bien connu. Bon Dieu, où et quand l'ai-je donc vu? Je regarde avec attention sa figure ridée, aux yeux enfoncés et éteints, et, éloignant en pensée les rides de son front, j'allume les étincelles de la vie dans ces regards fatigués.

Je le reconnais enfin : c'est le comte X..., l'ancien grand-maître des cérémonies! Un de ceux qui veillaient avec le plus de zèle, à la Hofburg, aux traditions sacrées de l'étiquette espagnole. Il portait alors une jaquette brodée d'or, des rubans et des décorations, et tenait à la main un portefeuille en cuir rouge frappé d'un monogramme doré. Maintenant, il est vêtu d'un vieux manteau, déteint par le soleil et la pluie, il tient dans ses mains un pain enveloppé d'un papier et un sac comme en portent les bonnes femmes qui vont au marché. Sa tête n'est plus ornée d'un tricorne à plu-

mes, mais il porte un vieux chapeau au bord rabattu.

Il semble aussi m'avoir reconnu. Il me paraît même qu'il a fait un mouvement de mon côté, mais qu'il s'est aussitôt ravisé, et même qu'il a reculé d'un pas. Peut-être a-t-il honte de se montrer à moi dans un pareil costume. Mais, moi, je ne suis guère mieux vêtu que lui. J'ai aussi un vieux manteau et un chapeau à la couleur passée, et je cache honteusement mes pieds, chaussés de souliers troués et déjà deux fois ressemelés. Depuis les débuts de la révolution autrichienne, je souffre aussi de la misère.

Nous sommes l'un près de l'autre sur la plate-forme du tramway et nous faisons semblant de ne pas nous reconnaître. Que pourrions-nous bien nous dire d'ailleurs?

A un arrêt, il descend. Je le suis du regard et je le vois marcher rapidement, presque courir, courbé et la tête enfoncée dans un manteau trop léger pour la saison. Le ciel pleure des larmes d'automne, comme s'il pleurait aussi son sort. Pauvre ancien grand-maître des cérémonies, dernier gardien du protocole. Le destin n'a pas eu pitié de lui et lui a fait boire jusqu'à la lie la coupe amère des privations et des souffrances morales.

Dans la rue, je remarque une autre figure connue et je la reconnais aussi avec peine. C'était une jeune fille dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté. La baronne X... Son père occupait de hautes fonctions à la Cour, était fabuleusement riche, et elle — sa fille unique — était un dieu pour lui. Il avait refusé les

plus beaux partis qui s'offraient pour elle, il ne voulait la donner qu'à un membre de famille souveraine. « Elle est née pour être reine », avait-il coutume de dire.

C'est bien elle, en effet, celle qui était née pour être reine. Elle porte aujourd'hui un pauvre manteau d'été, bien que nous soyons déjà en octobre, des souliers rapiécés, et tient, dans ses mains durcies par le travail et bleues de froid, un cabas comme celui que portait l'ancien maître des cérémonies.

Je ne puis me décider à l'aborder, mais elle-même m'adresse la parole, tandis que nous attendons le tramway. Elle ne rappelle pas le passé — depuis longtemps mort et enterré — et ne parle que du présent : du renchérissement terrible des produits alimentaires, du prix des combustibles et du fait que, obligée de compter ses sous avant de payer, elle ne peut chauffer sa chambre que deux fois par semaine.

« Père est déjà vieux et il lui faut de la chaleur », ajoute-t-elle en réprimant un soupir.

« Votre père vit encore? Je voudrais bien le voir. »

Un effroi se marque sur son visage pâle, abattu et prématurément vieilli.

« Non, non, il ne faut pas qu'il vous voie. »

Je m'étonne :

« Mais pourquoi donc? Nous étions très liés autrefois. »

Elle paraît embarrassée. Mais, soudain, elle se décide à parler. Il ne sait pas et ne doit pas savoir ce qui s'est passé dans les dernières années de la monarchie et

depuis la révolution. Quelques mois avant la chute de la dynastie, il est tombé malade — paralysé des bras et des jambes — et, depuis, il n'a pas quitté le lit. Il ne sait pas que, depuis longtemps, il n'y a plus d'empereur, sa fille lui a caché la disparition de la monarchie, car, monarchiste convaincu, il n'aurait pas survécu à ce coup.

Il ne sait pas non plus ce qui s'est passé depuis la chute de l'empereur. Il vit dans le monde d'illusions que sa fille lui a créé. Elle lui lit chaque jour de vieux journaux, qu'elle lui donne pour récents, et il écoute avec plaisir la description des pompeuses cérémonies qui, pour lui, se déroulent encore à la Hofburg et il espère être bientôt assez bien pour y prendre part. Il demande à sa fille de lui lire tout ce qui se rapporte aux décorations et promotions et elle doit faire appel à toute son imagination pour que le vieux ne se doute de rien...

Les nouveaux maîtres de l'Autriche l'ont depuis longtemps expulsé de son palais et il habite maintenant, avec sa fille, une petite maison des environs de Vienne. Elle l'a trompé déjà au moment où il a dû quitter son palais : elle lui a dit que les médecins trouvaient l'air de la ville mauvais pour lui et qu'elle lui avait loué une villa en banlieue. De nuit, et dans un fiacre aux rideaux baissés, elle a amené le malade dans sa nouvelle demeure, afin qu'il ne voie pas l'endroit où il allait vivre...

Quand il se plaint du froid et de la cuisine modeste, sa fille lui assure que les médecins l'ordonnent ainsi

et le vieux, qui aspire passionnément à recouvrer la santé, se déclare satisfait.

La vie de cette jeune femme trop tôt vieillie — de celle qui était née pour être reine — n'est qu'abnégation aujourd'hui.

J'écoute cette triste histoire, j'en ai entendu bien d'autres semblables depuis que je suis à Vienne.

Mais le tramway arrive. Je serre la main de la pauvre femme, je lui exprime tacitement ma sympathie. Elle monte dans la voiture et je continue mon chemin.

L'eau glacée qui pénètre à travers les semelles trouées de mes souliers me rappelle que le temps n'est guère favorable à la promenade à pied. Si je me suis décidé à sortir par cette vilaine pluie, il faut que cela soit dans un but pratique.

Je dois trouver un travail quelconque, si je ne veux pas mourir de faim.

Mais où le trouver ?

Je songe soudain à une lettre que j'ai reçue ce matin — d'une société cinématographique — et qui me demande de venir « pour une affaire très importante ».

Ce qui se cache derrière cette « affaire très importante », je l'apprends une heure plus tard : on m'offre un rôle dans un film. Je dois me représenter moi-même sur l'écran, au temps où j'étais encore archiduc. Les *businessmen* du cinéma préparent un film sur la vie des Habsbourgs.

Je refuse catégoriquement. Tout, mais pas ça ! Je

souffrirai encore de la misère, — même si elle devait être pire qu'aujourd'hui, — mais je ne me résoudrai jamais à collaborer à l'impudente sottise que projettent ces affairistes.

Quelques jours après, je reçois une nouvelle offre : une place de portier dans un hôtel chic du Ring. La direction de l'hôtel sait que je parle douze langues étrangères aussi bien que l'allemand et voudrait engager un pareil polyglotte. De plus, un ancien archiduc constituerait une excellente publicité auprès des clients, des mercantis...

Je repousse cette offre.

« Pourquoi donc ? me demande le gérant. Un de vos parents, le petit-fils de l'archiduc Ernest, est garçon dans un café de Budapest. »

« Si sa fierté lui permet de recevoir des pourboires, qu'il continue à le faire. Quant à moi, les pourboires n'ont aucun attrait pour moi. »

Le gérant hausse les épaules.

« Vous refusez décidément. »

« Oui. »

« Tant pis pour vous. »

Je sais ce que signifient ces paroles : je mourrai de faim.

Mais je n'ai pas peur de la faim, j'en ai moins horreur que de ce qu'on me propose.

Je continue à chercher du travail. Je frappe à la porte de divers bureaux :

« N'avez-vous pas besoin d'un correspondancier étranger ? Je connais douze langues. »



C'est partout la même réponse :

« Nous regrettons infiniment, mais... »

Une fois, cependant, j'ai plus de succès. Je le dois moins à mes connaissances qu'au fait que le patron me reconnaît :

« Mais, autant que je sache, vous êtes un ancien archiduc ? »

« Je m'appelle Léopold Wölfling. »

« Mais vous avez été archiduc ? »

Je ne réponds rien. Il me regarde attentivement, réfléchit et dit enfin d'un ton décidé :

« Bien, vous travaillerez chez moi. »

Plein de zèle, je me mets à la besogne. J'écris des lettres en anglais, en français, en italien, en hongrois, en espagnol, en portugais, je travaille du matin au soir et je me sens très heureux. Mais mon bonheur ne dure pas longtemps. Un jour, mon patron m'invite chez lui.

« J'aurai quelques amis... »

J'y vais. Les invités sont déjà là. Dieu, quelles têtes ! Le plus malicieux des caricaturistes n'aurait pu réunir une plus parfaite galerie de parvenus. De toutes parts, se tendaient vers moi des mains grasses et moites, et de petits yeux perdus dans la graisse me regardaient avec curiosité.

« Racontez-nous des histoires de la Hofburg », entendais-je dire de tous côtés.

Mon patron n'avait pu résister à la tentation de se vanter de son employé, l'ancien archiduc, et il m'avait invité pour me montrer à ses amis.

Je ne puis rester en pareille société. Je m'en vais.

Le lendemain, le patron, sur un ton de froideur hostile, me déclare qu'il ne peut me garder à son service.

« Vous êtes trop fier... Je trouverai quelqu'un d'autre, quelqu'un de plus modeste... »

Dé nouveau la misère. De nouveau des démarches.

Il m'arrive souvent de trouver un emploi. Je suis tour à tour agent d'assurances, employé dans un bureau de change, courtier en publicité.

Pendant un certain temps, je suis même « greissler », c'est ainsi qu'on appelle, en Autriche, les petits boutiquiers, mais, ici encore, la malchance me poursuit : mes affaires vont mal et je fais faillite.

Arrivent de longs et vilains jours : je ne puis trouver aucun emploi et je n'ai pas de quoi m'établir à mon compte. Je me trouve dans une situation pire que jamais. Non seulement j'ai faim, mais je n'ai pas même de toit, ma logeuse m'a mis à la porte, parce que je ne pouvais, depuis longtemps, payer ma chambre.

Je suis dans la rue. Affamé et trempé de pluie, je patauge sur le Ring et je regarde avec envie les devantures éclairées des cafés. Ils sont pleins de monde et je songe que chacun de ceux qui y sont installés a de l'argent dans sa poche. Au moins quelques couronnes...

Si j'avais, en ce moment, une couronne seulement, je pourrais m'acheter du pain, du pain frais, encore chaud, qui me paraîtrait, en cette minute, meilleur que tous les plats fins que j'ai mangés dans ma vie, et je pourrais passer la nuit dans un petit hôtel des faubourgs.

Il fait sombre maintenant. Les feux des cafés se sont éteints et les rues se vident, mais je continue à marcher. Je regarde avec envie les fenêtres des maisons et je pense à ceux qui dorment dans de bonnes chambres chaudes, qui ont un lit douillet couvert d'une belle courte-pointe.

Heureux humains! Ils dorment, font de beaux rêves et lorsqu'ils se réveilleront, ils ne sauront pas qu'un ex-archiduc les a enviés, en regardant leur fenêtre...

Je suis horriblement fatigué, mais j'ai peur de m'asseoir sur un banc. Un agent de police pourrait me prendre pour un vagabond et me mener au poste. Je devrais alors décliner mon nom. Les journalistes apprendraient la chose et écriraient des articles aigres-doux sur l'ex-archiduc arrêté pour vagabondage...

Non, non et non! Je ne veux pas qu'aucun de mes parents apprenne mon sort. Je serrerais encore les dents et aucun soupir ne sortira de ma poitrine...

Je continue à marcher, à marcher... Vers minuit, j'arrive dans un parc. Je puis enfin m'asseoir, il n'y a pas d'agent.

Je tombe épuisé sur un banc et je passe plusieurs minutes à respirer longuement. Soudain, je frissonne, effrayé, quelque chose a touché ma main...

Qu'est-ce?

Je regarde et j'aperçois à côté de moi un chien. Il presse sa tête contre ma main. Il est trempé de pluie et tremble de froid. A la lueur d'un réverbère, je vois ses grands yeux tristes. Ils me regardent implorants...

Un sentiment de tendresse m'envahit. Pauvre ani-

mal, il est sans toit comme moi. Nous sommes camarades d'infortune.

Je serre le chien contre moi... C'est ainsi que nous passons la nuit à nous réchauffer l'un l'autre...

L'ancien archiduc et le chien...

#### JE DEVIENS CONFÉRENCIER

Au matin, je rentre chez moi pour prendre les papiers restés dans le tiroir de la table. La logeuse me remet un télégramme :

« On vient de l'apporter. »

Un télégramme de Berlin. Avec réponse payée :

« Télégraphiez si pouvez parler vendredi pour présenter film Habsbourg à première Primus Palais. »

Ah oui, Margaretenstrasse, au coin de la Potsdamer Strasse, car je connais bien mon cher Berlin.

Je réponds aussitôt :

« Prière envoyer précisions et argent voyage, car je n'ai rien. »

Le lendemain matin, je reçois les renseignements demandés, — je dois faire une petite conférence, — ainsi qu'une avance.

Vite, je fais ma valise et, le soir, je pars...

Me voici de nouveau à Berlin.

Dès que j'ai mis sur le papier ce que je dois dire, je m'en vais « Sous les Tilleuls ». Que de souvenirs se pressent dans mon cerveau !

J'ai à peine le temps de dire bonjour au directeur du cinéma, il me faut déjà entrer en scène.

Un étrange sentiment m'envahit, le désir de me sauver à toutes jambes. Mais je suis encore plus curieux que timide. Il faut y aller.

Le rideau se lève et je suis aveuglé par les projecteurs. De la salle plongée dans les ténèbres, des applaudissements crépitent.

Mais oui, il y a là des gens que je ne peux voir.

Je renverse presque mon pupitre improvisé en saluant le néant qui est devant moi.

Je souhaite en ce moment que le rideau retombe ou qu'un incendie éclate soudain, de sorte que je n'aie pas à ouvrir la bouche...

Dans mon émoi, j'entends quelqu'un qui parle à haute voix et, à ma satisfaction, je constate que c'est moi.

Déjà la sueur me coule sur le nez et embue mes lunettes, mais je tiens toujours.

Je continue à lire les feuilles qui sont devant moi. Je les tourne l'une après l'autre, mais, soudain, l'une s'envole sur le plancher. Intérieurement, je me crie à moi-même : « Repos ! » et je ramasse la feuille. Dieu merci, c'est la dernière page.

Le public applaudit et je quitte la scène comme dans un rêve. Le directeur m'attend dans les coulisses et me serre les mains.

« Bravo, bravo ! Une conférence épatante ! »

Il me fait une nouvelle proposition : je répéterai ma conférence dans d'autres villes, partout où sera présenté le film.

Des villes, des salles, des visages passent et repassent

devant mes yeux. Je parle à Carlsruhe, à Nuremberg, à Dusseldorf, à Trêves et à Cologne.

Là, à Cologne, se produit un incident amusant.

Un soir, avant ma conférence, je suis dans un café, quand deux messieurs viennent s'asseoir à ma table.

« Monsieur Wölfling, n'ayez pas peur, dit l'un d'eux en rabattant le col de sa tunique, je suis commissaire de police, »

« Bien, répliquai-je, laissez-moi faire ma conférence et encaisser mes honoraires, puis vous pourrez m'emmener, »

« Il ne s'agit pas de cela, dit-il. Avez-vous des papiers prouvant votre identité? »

« Certainement, »

Il regarde mes papiers et demande à les emporter, car, m'explique-t-il, un Wölfling commet des escroqueries dans la région de la Moselle, en se faisant apparemment passer pour moi.

Le lendemain, je me rends à la direction de la police où, après interrogatoire et établissement d'un document confirmant mon identité, on me conduit à un fonctionnaire, puis à un autre de rang plus élevé, enfin au préfet de police lui-même. Tous sont pleins de prévenances et s'intéressent vivement à mon sort et à mes succès.

On me rend mes papiers et je continue à parcourir la Rhénanie, lavé de tout soupçon.

Je fis également des conférences à l'étranger, pour présenter le film, comme en Allemagne.

A Montreux, je parlai en français et en anglais,

J'étais sur une tribune improvisée, qui commençait à vaciller dès que je faisais un mouvement. Cela me troublait un peu. De plus, le public était houleux et il faisait une chaleur étouffante.

Montreux réveilla en moi des souvenirs.

J'y avais passé plusieurs mois de l'hiver 1902-1903, peu après avoir renoncé à mes titres. C'était pour moi une époque de doutes et d'incertitudes. Je me promenais avec mon avocat, Adrien Lachenal, ancien président de la Confédération suisse.

En automne, je retournai en Allemagne. J'avais un engagement pour Francfort. J'y étais bien connu par mes précédents voyages et les visites que je faisais à des parents. Mais ceux-ci me tenaient maintenant à l'écart, car le cousin conférencier ne leur plaisait guère.

D'ailleurs, mes tournées cessèrent bientôt; le film sonore rendait maintenant mon rôle inutile. Je comprenais que les propriétaires ne voulussent pas faire des frais supplémentaires et, au printemps, non sans regrets sincères, je mis fin à ma carrière de conférencier.

Je suis de nouveau à Berlin et la misère me montre son visage peu engageant.

Que vais-je pouvoir faire ici?

« Ecrivez, me dit un éditeur, je ferai volontiers paraître dans mon journal vos souvenirs sur la Hofburg et sur les Habsbourgs. »

Et je me mets à écrire. Mes petits articles sont reproduits par d'autres journaux et cela me remplit de

plaisir. J'avais depuis longtemps le désir d'écrire dans la presse et mon désir est enfin réalisé.

Des mois et des années se sont écoulés...

J'ai maintenant soixante-six ans. J'ai derrière moi une vie longue et variée. Avant de passer le seuil qui mène vers un autre monde mystérieux, je voudrais, encore une fois, jeter un regard sur le passé. De même un voyageur, du haut d'une montagne, regarde le chemin qu'il a parcouru...

Mon travail est achevé. J'ai fait part à mes lecteurs de tout ce que je pouvais leur dire. C'est le cœur satisfait que je mets le point final à mon récit.



## TABLE DES MATIERES

PRÉFACE .....	7
DEMAIN MATIN, A QUATRE HEURES ET DEMIE .....	13
Prisonniers de l'étiquette .....	17
Esclaves de l'étiquette .....	18
Les préséances aux fêtes d'Eglise .....	19
Les préséances aux repas de la Cour .....	21
Des invités mis en cage .....	22
Préséances et décorations .....	24
« SA MAJESTÉ VOUS ATTEND... » .....	27
Monsieur Schratt .....	32
Même sous la neige, il y a souvent du feu .....	36
Encore un prisonnier de la Hofburg .....	38
Rencontre dans la nuit .....	42
LE 30 JANVIER 1889 .....	46
Le secret de la mort .....	49
La mystérieuse cassette .....	54
Ce que m'a raconté la comtesse Ferenzy .....	61
« La dame en noir » .....	65
Tragédie conjugale .....	69
MA DERNIÈRE-RENCONTRE AVEC JEAN ORTH .....	75
Révolutionnaire et amateur d'aventures .....	80
Le saut dans l'inconnu .....	84
« Je mourrai et cependant je resterai en vie » .....	86
Jean Orth était-il encore vivant? .....	91
Quand les morts se réveillent .....	94
Les faux Jean Orth .....	97
CHEZ L'IMPÉRATRICE A COREFOU .....	100
UNE AUDIENCE NOCTURNE CHEZ L'EMPEREUR .....	104
MES DERNIÈRES RENCONTRES AVEC L'IMPÉRATRICE .....	108
Son dernier « grand voyage » .....	110
La malédiction d'une mère .....	119

LE PREMIER ET DERNIER AMOUR DE FRANÇOIS-FERDINAND ..	123
Le mariage de minuit .....	130
François-Ferdinand et moi .....	131
LA FOLIE DES ARCHIDUCS .....	142
DANS L'ÉGLISE DES CAPUCINS .....	151
QUAND UN ARCHIDUC VEUT FAIRE UN VOYAGE A L'ÉTRANGER ..	164
Ma première arrivée à Berlin .....	167
COMMENT JE DEVINS LÉOPOLD WOLFLING .....	170
Certificat d'identité .....	171
Quelques années plus tard .....	174
LA DOUZIÈME HEURE DE LA MONARCHIE AUTRICHIENNE ....	177
La mort de Charles .....	194
La lutte pour l'existence .....	196
Je deviens conférencier .....	205



VERIFICAT  
2017

VERIFICAT  
2007

VERIFICAT  
1987